Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

8817

LE

SIÈCLE DE VICTOR HUGO

CONSTANT DE TOURS

LE SIÈCLE DE VICTOR HUGO

RACONTÉ PAR SON ŒUVRE

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART

9, RUE BONAPARTE, 9

1902

Tous droits réservés.

PQ
2296
C45

809905

LE

SIÈCLE DE VICTOR HUGO

Le lecteur trouvera, dans la série de citations disposées ici par ordre chronologique, sinon tous les faits, du moins le retentissement des faits principaux qui se sont succédé durant la longue existence du poète. Il suffit, en effet, de marcher dans le rayonnement de cette prodigieuse lumière pour voir apparaître, chemin faisant, éclairés par la puissance d'un mot ou par la splendeur d'un vers, les grands événements du XIXe siècle, qui s'appellera LE SIÈCLE DE VICTOR HUGO.

Si l'homme a sa voix, si la nature a la sienne, *les évènements* ont aussi la leur... Cette triple parole renferme un triple enseignement, car la première s'adresse plus particulièrement au cœur, la seconde à l'âme, la troisième à l'esprit. *Tres radios.*

Pour dessiner rapidement la physionomie du siècle avec lequel il est né et dont il a été la personnification, nous avons recueilli cette triple parole, ce triple enseignement; nous avons respectueusement puisé dans l'œuvre formidable du poète quelques légères esquisses historiques, ou biographiques, ou simplement anecdotiques, sur les personnages et les événements auxquels il a été mêlé ou dont il a écrit l'histoire.

Victor Hugo a lui-même expliqué ce genre d'étude :

Un siècle, a-t-il dit, est un changement de physionomie de l'humanité.

Les parties qui le composent sont des « empreintes successives du profil humain, de date en date »; on y voit quelque chose du passé, quelque chose du présent, et comme un vague mirage de l'avenir. Le tout « uni par le grand fil mystérieux du labyrinthe humain, le Progrès ».

Les tableaux riants sont rares, parce qu'ils sont rares dans l'histoire.

On y voit « l'homme monter des ténèbres à l'idéal », l'éclosion lente et suprême de la liberté...

Tout poète véritable, indépendamment des pensées qui lui viennent de son organisation propre et des pensées qui lui viennent de la vérité éternelle, doit contenir la somme des *idées* de son temps.

Victor Hugo les a résumées admirablement. Au milieu des manifestations d'un génie universellement acclamé et qui rehaussent encore l'éclat des grands jours du siècle, on verra se révéler dans tous les actes de la vie un esprit et un cœur qui n'ont jamais failli, où domine la bonté comme un souverain exemple.

De 1800 à 1815, pendant les années contemporaines de l'enfance de Victor Hugo, de grands événements provoqués par la France se déroulent en Europe.

Une ère nouvelle inaugure le XIXe siècle. La Révolution menace tous les trônes, que les souverains intéressés défendent furieusement. La République est d'abord victorieuse... quand un général extraordinaire, — de premier consul devenu empereur, — a pris dans ses mains puissantes les destinées de la France. Le pays tout entier marche au pas accéléré à la remorque de ce jeune conquérant. Cela dure jusqu'en 1814.

Les trônes d'Europe s'écroulaient, mais au prix de combien de sang répandu ! Enfin la

fortune abandonna Napoléon dans les steppes de la Russie ; aussitôt le maître terrassé, les monarques qu'il avait abattus relevèrent la tête et, en 1814, reléguant l'empereur à l'île d'Elbe, ils ramenaient les Bourbons chassés jadis de France par la Révolution, à son tour vaincue.

Louis XVIII assis sur le trône, l'ancienne monarchie se réinstallait. Mais en voulait-on ?

Napoléon Ier, échappé de l'île d'Elbe, n'eut qu'à apparaître à Cannes, pour qu'aussitôt la France l'accueillît. Louis XVIII s'enfuit à Gand.

Furieux de leur échec, les souverains battus et mécontents se liguèrent pour écraser leur ennemi commun. Les alliés en vinrent à bout : Napoléon accepta la lutte, courut à Waterloo et y sombra.

Au début de cette période, qui va de 1800 à 1815, — le 7 ventôse an X de la République, soit le 26 février 1802, — Victor Hugo naquit à Besançon où, jamais d'ailleurs, il ne devait retourner. Faisant dater le siècle de 1800, le poète a écrit l'heure de sa naissance dans ces vers que tout le monde connaît :

Ce siècle avait deux ans. Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.

Le commandant Hugo avait déjà deux fils. Le troisième vint au monde, chétif, et a dit encore lui-même :

Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour sa vie en naissant condamnée,
...Le firent
deux fois l'enfant de sa mère obstinée.

Mais le génie des lettres avait, sur cet enfant si faible, des desseins mystérieux.

1803-1807. — A cinq ans, il voyait :

Naple, aux bords embaumés, où le printemps s'arrête
Et que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant.

A cet âge, le voyage est un songe dont l'éblouissement est inoubliable.

C'est mon enfance, a dit Victor Hugo, qui a fait mon esprit ce qu'il est.

Le soleil qu'il a toujours aimé, la chaleur et la radieuse lumière, le Midi, en un mot, illumina et réchauffa son génie naissant.

Dès les premiers ans, il suivait la marche forcée de l'existence paternelle, il prenait l'allure de l'empire : le pas accéléré... de l'enfant de troupe.

Les frères du commandant Hugo étaient au nombre de sept : cinq sont tués dès le début des guerres de la Révolution, un est major d'infanterie; le dernier est le père de Victor Hugo. Voici dressé le tableau militaire de sa vie :

Né à Nancy en 1774, Léopold-Sigisbert-Joseph Hugo s'engage comme cadet à 14 ans, en 1788; aide de camp et secrétaire du général Alexandre Beauharnais; va suivre en Vendée son ami le général Muscar; capitaine-major prend Charette dans les bois de la Chabotière; 1795. Fiancé à Nantes avec la fille d'un armateur, Sophie Trébuchet, mère de Victor Hugo. Rapporteur au 1er Conseil de guerre de la Seine, se marie à Paris. Attaché au général Moreau, le major Hugo part pour la campagne du Rhin (chef d'état-major Lahorie; aide de camp Delelée). Chef de bataillon, appelé au commandement du 4e bataillon de la 20e demi-brigade en garnison à Besançon, 1801.

L'aide de camp Delelée rentré à Besançon, les deux amis se retrouvent. Le 26 février 1802 naît Victor-Marie Hugo. La marraine est Marie Delelée; le parrain, Victor Lahorie.

Victor Hugo quitte Besançon au maillot. Le commandant attend à Marseille son changement de brigade. Il reçoit l'ordre de prendre garnison à l'île d'Elbe.

Son ami, le plénipotentiaire Joseph Bonaparte, vient d'être nommé roi de Naples.

L'empereur autorise le lieutenant-colonel Hugo à quitter l'île d'Elbe pour suivre le roi Joseph.

Il renvoie sa famille, qui vient à Paris, rue de Clichy, 24. C'est le premier séjour dans la capitale ; 1805.

Le colonel a été chargé de s'emparer du bandit patriote Fra Diavolo qui disputait le royaume de Naples à Joseph Bonaparte. Cette capture faite, il est nommé gouverneur d'Avellino ; 1807.

Il rappelle sa famille.

C'est alors que Victor Hugo se voit à Rome, au grand soleil, avec ses frères Abel et Eugène. Le père les regardait jouer dans la caserne

A cheval sur sa grande épée, et tout petits.

Le palais d'Avellino avait été lézardé par un tremblement de terre ; il était à pic au-dessus

d'un précipice tout rempli de noisetiers produisant la gigantesque *aveline*.

L'occupation violente du royaume de Naples avait fait lever dans la montagne des bandes d'hommes intrépides, moitié patriotes, moitié brigands. Leur principal chef était Michel Pezza, surnommé Fra Diavolo pour son habileté diabolique à échapper aux poursuites :

Fra Diavolo avait quinze cents hommes, lit-on dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie;* on donna au chef de bataillon Hugo huit cents hommes et la chasse commença. Pendant trente-un jours, elle dura; Fra Diavolo acculé, serré de près, s'échappait toujours grâce à ses partisans qui déroutaient la poursuite, grâce aux inventions diaboliques du bandit qui se faisait escorter par ses hommes déguisés en gardes nationaux comme s'il eût été vraiment leur prisonnier. Lorsqu'on le croyait pris, les gardes nationaux et leur captif gagnaient le bois le plus proche... et retrouvaient la liberté. Les éléments eux-mêmes semblaient protéger Fra Diavolo; des pluies continuelles, un orage d'une violence inouïe, suivi d'un tremblement de terre, vinrent à son aide pour lui donner une avance sur la cavalerie qui le poursuivait. Blessé, il fut enfin pris et condamné comme assassin à la peine de mort.

1808. — Napoléon décide que les Bourbons d'Espagne ont cessé de régner. Joseph

Bonaparte est devenu roi en Espagne. Le colonel le suit à Madrid. De nouveau, il renvoie sa famille à Paris.

Tambour battant on rentre dans la capitale. Mais quelles visions emporte l'enfant de troupe de six ans :

> J'ai des rêves de guerre en mon âme inquiète;
> J'aurais été soldat, si je n'étais poète.
>
> . . . . . .
>
> Et les vieux bataillons qui passaient dans les villes,
> Avec un drapeau mutilé

ont laissé dans les yeux du petit soldat une impression ineffaçable.

Sa mère se fixe d'abord près de Saint-Jacques du Haut-Pas, puis impasse des Feuillantines, n° 12, dans un ancien couvent dont l'abandon avait fait une ruine pleine de fleurs sauvages, « une forêt vierge d'enfant » avec un puisard pour Océan, et des massifs remplis d'oiseaux.

Ce jardin reparaîtra dans ses romans et dans ses poèmes comme le paysage de Mantoue dans Virgile. Il l'évoquera, l'appellera à son aide pour servir de décor en ses mises en scène et il fera pénétrer dans les broussailles

et les allées, comme les rayons du soleil, les lueurs magiques de son imagination :

O temps! jours radieux! aube trop tôt ravie!
Pourquoi Dieu met-il donc le meilleur de la vie
Tout au commencement?
Nous naissions! on eût dit que le vieux monastère
Pour nous voir rayonner ouvrait avec mystère
Son doux regard dormant.

1809. — Pour la première fois, cette année-là, il voit l'empereur dont son père parle toujours :

Dans une grande fête, un jour, au Panthéon,
J'avais sept ans, je vis passer Napoléon!

1811. — En route! Le gouvernement d'Espagne affermi, le général Hugo (général de brigade en 1809, gouverneur de province en 1810) rappelle sa famille :

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie
J'errai, je parcourus la terre avant la vie.

dit le poète, rappelant les marches et les contremarches de son enfance.

Le roi Joseph n'était roi qu'à Madrid et dans les provinces occupées par l'armée française;

partout ailleurs, c'était la révolte. Il n'était pas très prudent de traverser le pays. Mme Hugo dut attendre à Bayonne un convoi officiel chargé de porter à Joseph Bonaparte ses « appointements ».

A neuf ans, Victor Hugo eut là un de ces amours précoces que l'on retrouve souvent dans les premiers souvenirs de la vie. C'était la fille de son hôtesse : elle avait dix ans. J'avais huit ans, dit-il. (Il se rajeunit.)

> Pepita... Je me rappelle!
> Oh! le doux passé vainqueur,
> Tout le passé, pêle-mêle,
> Revient à flots dans mon cœur.

Lectures à deux, sans rien entendre; regards fugitifs, sans rien dire... Plus de trente ans après, Victor Hugo repassant par Bayonne chercha vainement la trace de cette idylle.

> Hélas! on ne retrouve plus à midi l'étoile du matin.

Arrivée à Madrid, la famille logea au palais Masserano : le général étant majordome du palais. Son fils aîné, Abel, était dans les pages du roi Joseph; les deux autres, Eugène et

Victor, destinés au même emploi, furent envoyés au collège des nobles.

Voilà Victor Hugo dans sa patrie dramatique, en Espagne.

L'accent grave et sonore de la langue du Cid, dit Paul de Saint-Victor, passa dans son style. La terre du Romancero le naturalisa comme Corneille et le marqua profondément des signes de sa race. Les influences nouvelles n'effacèrent pas ce façonnement primitif. Victor Hugo reste parmi nous le Grand d'Espagne de première classe de la poésie!

Cette jeune tête enthousiaste, d'où la poésie devait bientôt déborder comme d'une source intarissable, se surchauffa dans ces régions de pourpre, d'or, sous leur ciel d'une incomparable beauté.

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles.

J'étais à Madrid du temps de Joseph, écrit-il. C'était l'époque où les prêtres montraient aux paysans espagnols, qui voyaient la chose distinctement, la sainte Vierge tenant Ferdinand VII par la main dans la comète de 1811!

Il recueille inconsciemment des documents de toutes sortes pour ses œuvres futures. A Burgos il est fasciné par la cathédrale; il

remarque qu'aux statues de pierre se mêlent des caricatures :

Cela l'aide à comprendre qu'on peut introduire le grotesque dans le tragique sans diminuer la gravité d'une œuvre.

Il développera cette opinion dans la préface de *Cromwell*.

On fait halte à Ernani et à Torquemada. Ces noms resteront gravés dans son esprit et deviendront les titres de deux de ses drames.

Au collège des nobles, les élèves avaient pour serviteur un « nain bossu, à figure écarlate, à cheveux tors, en veste de laine rouge ». On reconnaît là Quasimodo, Han d'Islande, Gucho.

Plus tard, il tracera de souvenir, tant son impression est profonde, un tableau saisissant de l'Espagne vaincue, soumise, mais haineuse : Le temps de la conquête, où

Les soldats buvaient des pintes
Et jouaient au domino
Dans les grandes chambres peintes
Du palais Masserano,

fut court. Il fallut replier bagages. La royauté

de Joseph s'évanouit comme un château... en Espagne.

1812. — C'était le contre-coup des désastres de Russie : les trônes des capitales de l'Europe s'écroulaient...

La famille, une fois encore, va revenir à Paris.

Abel, sous-lieutenant, aide de camp de son père, restera avec lui pour prendre part à la victoire de Salamanque, mais aussi à la suprême défaite de Vittoria, le Waterloo de Joseph Bonaparte.

La mère et ses deux fils rentrèrent dans l'ancien couvent des Feuillantines.

Il se revoit enfant, jouant, courant avec ses frères dans la grande allée verte du jardin sauvage où se sont écoulées ses premières années, « ancien enclos de religieuses que domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce ». Puis, quatre ans plus tard, le voilà encore, toujours enfant, mais déjà rêveur et passionné.

Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin. On nous a dit de jouer et nous causons.

Pourtant, il n'y a encore qu'un an, nous courions, nous luttions ensemble. Je lui disputais la plus belle pomme du pommier; je la frappais pour un nid d'oiseau. Elle pleurait; je disais : C'est bien fait!...

Maintenant elle s'appuie sur mon bras, et je suis tout fier et tout ému. Nous marchons lentement, nous parlons bas...

Et l'idylle continue, ravissante. Celle qu'il aime aujourd'hui va devenir « le témoin de sa vie ».

1813. — Le général Hugo, ruiné, vient en France défendre Thionville contre l'invasion.

L'empire tombait. Victor Hugo « mit des lys à sa boutonnière »; sa mère le voulait ainsi et sa première éducation avec un vieux prêtre l'y préparait. Le Lorrain et la Vendéenne étaient de ceux qui ne transigent point avec leur foi politique. Victor Hugo, enfant, se développa sous cette double influence.

« Fils d'une Vendéenne, amie de Mme de la Rochejaquelein et d'un soldat de la Révolution et de l'Empire, ami de Desaix, de Jourdan et de Joseph Bonaparte, il a subi les conséquences d'une éducation solitaire et complexe où un proscrit républicain donnait la

réplique à un proscrit prêtre. Il y a toujours eu en lui le patriote sous le Vendéen; il a été napoléonien en 1813, bourbonien en 1814; comme presque tous les hommes du commencement de ce siècle, il a été tout ce qu'a été le siècle : illogique et probe, légitimiste et voltairien, chrétien littéraire, bonapartiste libéral, socialiste à tâtons dans la royauté... il a été de bonne foi toujours. »

Victor Hugo a encore dit de lui-même :

Jamais dans tout ce qu'il a écrit, même dans ses livres d'enfant et d'adolescent, jamais on ne trouvera une ligne contre la liberté... Il cherche à faire en tout prévaloir la liberté. La liberté, c'est, dans la philosophie la Raison, dans l'art l'Inspiration, dans la politique le Droit.

Au jardin des Feuillantines, un proscrit, Victor Fanneau de Lahorie, son parrain, lui avait dit :

Enfant, souviens-toi de ceci : avant tout, la liberté. « Et il posa sa main sur ma petite épaule, tressaillement que je garde encore », écrit Victor Hugo en 1875.

Lahorie, gentilhomme breton rallié à la République, se cachait dans l'asile que lui avait donné son ami, le père de Victor Hugo.

Le 31 décembre 1813, Mme Hugo quitta les Feuillantines et vint s'installer rue du Cherche-Midi, presque en face de l'hôtel du Conseil de guerre. Là demeurait M. Foucher, le père de celle que deux ans plus tard nous présentera le poète :

Un œil noir, où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole
Qui couronne un front de quinze ans.

1814. — « L'acclamation qui a salué Louis XVIII en 1814, dit Victor Hugo, ç'a été un cri de joie des mères. Elles ne voyaient dans Bonaparte que l'homme qui leur prenait leurs fils : « le croquemitaine des enfants, c'était Buonaparte » !

C'était le temps d'Eylau, d'Ulm, d'Auerstædt et de Friedland, de l'Elbe forcé, de Spandau, d'Erfurt et de Salzbourg enlevés, des cinquante et un jours de tranchée de Dantzig, des neuf cents bouches à feu vomissant cette victoire énorme : Wagram... A Austerlitz la Russie demandait grâce, à Iéna la Prusse s'écroulait, à Essling l'Autriche s'agenouillait...

Il fit du glaive un sceptre, et du trône une tente.
Tout son règne fut un combat.

. . . . . .

Dix empires conquis devinrent ses provinces.

Il ne fut pas content dans son orgueil fatal.
Il ne voulait dormir qu'en une cour de princes,
Sur un trône continental !

Victor Hugo a magistralement peint l'aurore de son siècle.

La France était alors pour les nations un magnifique spectacle. Un homme la remplissait et la faisait si grande qu'elle remplissait l'Europe. Une révolution l'avait enfanté, un peuple l'avait choisi, un pape l'avait couronné... Des rois et des généraux avaient reconnu en lui l'élu du Destin.

Ses conquêtes étaient colossales. Il avait effacé les Alpes comme Charlemagne, et les Pyrénées comme Louis XIV ; il avait passé le Rhin comme César... Sous cet homme, la France avait cent trente départements.

Une fois on le vit au milieu de quatorze personnes souveraines, assis entre le césar et le czar sur un fauteuil plus élevé que le leur. Un jour il donna à Talma le spectacle d'un parterre de rois...

L'étoile de Bonaparte qui avait illuminé la France de ses rayons glorieux allait s'éteindre à... Waterloo.

Et cette plaine, hélas, où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

Chez son premier précepteur — Victor Hugo n'avait pas encore treize ans, — il emplissait une dizaine de cahiers des « bêtises qu'il faisait avant sa naissance », selon son expression.

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée;
J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée;
Et ma mère, en secret observant tous mes pas,
Pleurait et souriait, disant : « C'est une fée
Qui lui parle, et qu'on ne voit pas! »

C'était l'enfance de son esprit. Il vagissait avant de parler.

Bientôt, avant d'agir et de se mouvoir par lui-même, il s'essaiera à marcher en imitant les mouvements des autres, sous l'œil vigilant de sa mère.

Vendéenne et royaliste, elle sera la première Muse du poète. L'écolier merveilleux enveloppera de mots éclos dans son esprit, d'une surprenante maturité, la pensée et les sentiments de cette inspiratrice qu'il vénère.

1815. — Le 1er mars 1815 Napoléon débarquait à Cannes.

Louis XVIII dut s'enfuir à Gand. Et ce fut un curieux spectacle que l'escorte des gen-

darmes de la garde du roi courant jusqu'à la frontière belge, serrée de près par la phalange des grognards moustachus de l'empereur.

Mais l'accès de bonapartisme qui saisissait les Français au retour de l'île d'Elbe allait être vite refroidi. La cause impériale était morte.

L'empire avait été un terrible vainqueur : il avait tout à la fois vaincu, usé, la nation, les généraux... et l'empereur. Napoléon abdiqua, et les Anglais l'envoyèrent à Sainte-Hélène.

Le 19 juin 1815, avait eu lieu la déroute de Waterloo.

Le 7 juillet 1815, c'était l'invasion : les armées alliées entraient dans Paris, ayant à leur suite Louis XVIII. En août 1815, la Chambre royaliste était nommée.

De 1815 à 1818. — Victor Hugo, externe au Collège Louis-le-Grand, était pensionnaire de MM. Cordier et Decotte, dans leur établissement de la rue Sainte-Marguerite.

Ce fut là que le démon des vers, en attendant la grande inspiration poétique, s'empara de son esprit. Shakespeare avait débuté par des

pastiches italiens, Molière par des copies de farces foraines, Victor Hugo versifia dans tous les genres : odes, satires, épîtres, poèmes, tragédies, élégies, idylles, des chansons à boire terminées par des calembours :

Jupiter aima Latone,
Et moi, j'aime le tonneau.

des contes, des madrigaux, des charades, des impromptus dans le goût de celui-ci, fait à un dessert :

D'attraits ravissants pourvue,
Seule elle réunit tout;
Ses appas charment la vue
Et chacun vante son goût.
Sa peau veloutée et fraîche
Joint toujours la rose au lys.
Ce pourrait être Phyllis,
Si ce n'était une pêche.

En 1816, sur une note de lui datée du 10 juillet — il avait quatorze ans — on lit cette déclaration d'une fermeté remarquable par son laconisme :

Je veux être Chateaubriand ou rien.

En 1817, le sujet proposé par l'Académie pour le prix de poésie était : « Le bonheur

que procure l'étude dans toutes les situations de la vie. » Victor Hugo eut une mention; il aurait eu le prix s'il n'avait pas dit son âge. Car on lui fit un grief de ses quinze ans.

A propos du doute de l'Académie, Victor Hugo écrit le 31 août 1817 — il avait alors quinze ans et demi — à M. Raynouard, secrétaire perpétuel de l'Académie française :

Retenu par une légère indisposition, je ne puis avoir l'honneur d'aller moi-même vous témoigner ma reconnaissance de la faveur que l'Académie française a daigné me faire en accordant une mention honorable à la pièce n° 15 dont je suis l'auteur. Ayant appris que vous aviez élevé des doutes sur mon âge, je prends la liberté de vous remettre ci-inclus mon acte de naissance. Il vous prouvera que ce vers

Moi qui...
De trois lustres à peine ai vu finir le cours

n'est point une fiction poétique.

. . . . . .

J'espère de votre bonté, Monsieur, que vous voudrez bien, après en avoir pris connaissance, me renvoyer mon acte de naissance rue des Petits-Augustins, n° 18.

Le public avait particulièrement battu des mains à ce passage de la pièce récompensée :

Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,
Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres!

Que j'aime, en parcourant vos aimables détours,
A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours!
Là, mon âme tranquille et sans inquiétude
S'ouvre avec plus d'ivresse aux charmes de l'étude,
Là, mon cœur est plus tendre et sait mieux compatir
A des maux... que peut-être il doit un jour sentir!

Déjà, il se tourne vers le drame et écrit *Inès de Castro*, mélodrame en trois actes, avec intermèdes, curieux à connaître : c'est la première ébauche de son théâtre.

La légende rapporte que Chateaubriand avait présenté le jeune poète au baron Taylor — qui, alors, ne dirigeait pas encore la Comédie-Française — mais il se montra tout de suite très bienveillant. Il encouragea Victor Hugo à donner sa première pièce à un petit théâtre, le Panorama dramatique, dont le comité de lecture se composait de Charles Nodier, Picard, Merville et Renouard. *Inès de Castro* fut reçue, mais la censure l'interdit.

Abel Hugo avait fondé une revue bimensuelle : *Le Conservateur littéraire*. En 1818, Victor Hugo y fit paraître *Bug-Jargal* sous sa première forme. En 1825, en effet, il remania ce livre en grande partie.

La première version en avait été écrite en quinze jours : c'était une gageure. Les cénacles littéraires étaient de mode. Un des principaux tenait séance chez le restaurateur Edon, rue de l'Ancienne-Comédie. Ce fut dans ce cercle que les trois frères Abel, Eugène et Victor Hugo firent leur apparition, et là que Victor Hugo s'engagea à écrire *Bug-Jargal* en quinze jours.

Un soir, le poète y vint lire une traduction en vers magnifiques de tout un chant de l'*Énéide*.

En août 1818, les deux frères, Eugène et Victor, quittèrent la pension. Victor Hugo venait d'obtenir un sixième accessit... en physique, au Concours général. Eugène venait de faire couronner une Ode sur la mort du duc d'Enghien aux Jeux floraux de Toulouse.

1819-1820. — L'Académie de Toulouse avait proposé un prix de poésie pour le *Rétablissement de la statue de Henri IV*, élevée par souscription :

Tout un peuple a voué ce bronze à ta mémoire,
O chevalier, rival en gloire
Des Bayard et des Duguesclin!

De l'amour des Français reçois la noble preuve,
Nous devons ta statue au denier de la veuve,
A l'obole de l'orphelin.

Victor Hugo obtint le lis d'or.

Le jeune poète avait une autre ode toute prête. Il envoya les *Vierges de Verdun* à Toulouse; elles eurent l'amarante d'or.

En 1820, il soumit encore au Concours toulousain *Moïse sur le Nil* et eut un troisième prix. Alors, de droit, il devenait Maître ès jeux floraux, à dix-huit ans.

Le poète adolescent exprime l'opinion politique de son inspiratrice : haine de la révolution et de l'empire, amour des Bourbons; son royalisme est le royalisme voltairien de sa mère. Il écrit à son cousin Trébuchet, à Nantes :

Si nous avions pu en douter, ta lettre nous aurait montré, cher Adolphe, que tu es royaliste comme nous. Nous t'en félicitons, et nous regrettons de n'être pas nés Bretons comme toi, car nous sommes tous Vendéens par le cœur...

Mais dans son stage, glorieux déjà, le poète avait une seconde Muse.

Il n'est pas de morale classique qui tienne contre cet aveu de l'amour.

Victor Hugo aimait éperdument. Grâce à l'éducation maternelle, il aimait les Bourbons qui voulaient, disait-on, la liberté; mais en même temps, en dépit de la volonté maternelle, il adorait... celle qui allait devenir sa femme, Adèle Foucher.

Dans l'hiver de 1819-1820, Eugène et Victor Hugo avec leur mère allaient presque tous les soirs à l'hôtel du Conseil de guerre.

Les soirées étaient silencieuses.

M. Foucher était malade. Mme Foucher, pour ne pas le troubler, et par nature, causait peu. Eugène et Victor avaient été élevés par leur mère à ne jamais parler sans qu'on les interrogeât. Mme Hugo interrompait de temps en temps sa couture pour regarder pétiller le bois ou pour ouvrir sa tabatière, car elle prisait comme M. Foucher. Elle présentait sa tabatière à son vieil ami en lui disant : Monsieur Foucher, voulez-vous une prise?

M. Foucher répondait oui ou non, et c'était tout.

Ces soirées si monotones avaient cependant pour Victor Hugo une grande attraction. Il était amoureux. « Un mot faisait tous nos discours », a-t-il écrit.

Le doux penchant devint une indomptable flamme.

Le premier témoignage écrit que l'on possède de son amour, c'est le *Premier soupir*, daté de décembre 1819.

Vis heureuse, ô ma jeune amie,
Jouis en paix de tes beaux jours!
Sur le fleuve du temps mollement endormie,
Laisse les flots suivre leur cours!

Grand émoi dans les deux familles lorsque fut découverte l'idylle. Mme Hugo déclara nettement que « proche ou lointain, ce mariage était impossible. Jamais, elle vivante, il ne se ferait! » Et l'on se sépara.

Heureusement, il y avait le *Conservateur littéraire*. Il fut le confident, plus ou moins muet, des deux fiancés. Si Victor Hugo y rendait compte avec une admirable justesse de vues de tout ce qui intéressait le monde des lettres, il sut tout aussi bien faire de ce messager bimensuel l'écho douloureux de l'état de son cœur. Il conçut l'idée du roman *Han d'Islande :* Adèle s'y appelait Ethel et, lui, Ordener.

Déjà, tout de suite après la séparation, dans

l'excès de la douleur, *Raymond d'Ascoli* avait porté à l'amante l'adieu désespéré du banni.

... Lis sans retard, lis, ô vierge adorée,
Ce que trace ma main par mes pleurs égarée;
Emma, pardonne-moi, car mon sort est fixé.

. . . . . .

Pourtant j'aurais voulu, vierge aimable et trop chère,
Te revoir avant mon trépas.

Dès 1819, il avait entrepris le *Journal d'un jeune Jacobite de 1819* qui ne devait être publié qu'en 1834. Dans les premières pages, il écrit sur André de Chénier ces quelques lignes qui font pressentir le combattant du Romantisme :

Un livre de poésie vient de paraître et, quoique l'auteur soit mort, les critiques pleuvent... Il ne s'agit pas cependant de torturer un vivant, de décourager un jeune homme, d'éteindre un talent naissant, de tuer un avenir, de ternir une aurore. Non, cette fois, la critique, chose étrange, s'acharne sur un cercueil!

Pourquoi? En voici la raison en deux mots : c'est que c'est bien un poète mort, il est vrai, mais c'est aussi une poésie nouvelle qui vient de naître. Le tombeau du poète n'obtient pas grâce pour le berceau de sa muse.

Le fait politique de l'année 1820, c'est l'as-

sassinat du duc de Berry. Alors, à Sainte-Hélène, Napoléon

Traînait comme un boulet l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger.

Et il adressait à Louis XVIII ses condoléances à l'occasion de la mort du duc!

Le tragique événement inspira à Victor Hugo une ode qui eut un grand retentissement dans le monde royaliste. Louis XVIII récitait devant ses intimes la strophe :

Monarque aux cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse ;
Un Bourbon va rentrer au sein de ses aïeux ;
Viens, accours vers ce fils, l'espoir de ta vieillesse ;
Car ta main doit fermer ses yeux!

Pendant la Révolution et l'Empire, le duc de Berry avait vécu en Angleterre avec son père le comte d'Artois, qui devint Charles X. Il entretenait de loin l'agitation en Vendée.

L'Empire chancela. Le prince attendit : l'Empire agonisait, mais il n'était pas mort.

Vint l'abdication de Napoléon. Le duc de Berry débarqua à Cherbourg. La royauté raccommodée dura un an. Napoléon ressuscita.

Les maréchaux qui avaient à peine eu le temps de trahir l'empereur pour le roi, dit Auguste Vacquerie,

durent retrahir le roi pour l'empereur. On ne savait plus de quel parti on était, il fallait toujours avoir une cocarde à son chapeau et une autre dans sa poche.

Pendant les Cent jours, les royalistes émigrèrent. Napoléon réabdiqua, retournant en exil. Tandis qu'il s'en allait à Sainte-Hélène, les Bourbons revenaient à Paris. La Terreur blanche fit de nouveaux émigrés... Les libéraux allaient être en majorité à la Chambre des députés, lorsque Louvel frappa, à la porte de l'Opéra, le duc de Berry d'un coup de poignard. Le neveu du roi représentait, aux yeux du meurtrier, l'héritier de la branche aînée. L'assassinat de février 1820 ramena au pouvoir les royalistes ultra.

Chateaubriand, parlant de l'*Ode sur la mort du duc de Berry*, déclare que l'auteur est « un enfant sublime ». Une première lueur de gloire brille sur son nom. Le poète compte exactement dix-huit printemps.

Un an plus tard, l'auteur du *Génie du Christianisme* écrira à Victor Hugo, à propos de l'ode sur *Quiberon* : « qu'il a pleuré en la lisant ».

L'événement littéraire de cette année 1820

fut l'apparition des *Premières méditations* de Lamartine.

Jamais le siècle n'avait été plus à la prose.

Les plats versificateurs et les fabricants d'idylles de l'empire avaient donné des nausées au public. Lamartine fut deux années sans trouver d'éditeur. Enfin, un libraire nommé Nicolle se décida par grâce à publier le manuscrit du poète. Il fit fortune.

On croyait la poésie morte. Quand on la vit reparaître avec sa brillante auréole, quand les sons d'une autre harpe éolienne se firent entendre, un cri d'admiration retentit d'un bout de la France à l'autre.

Victor Hugo applaudit d'enthousiasme, et bientôt il demandera au chantre des *Méditations* de l'accepter comme frère d'armes :

. . . . . .

Prends ton luth immortel; nous combattrons en frères
Pour les mêmes autels et les mêmes foyers,
Montés au même char, comme un couple homérique,
Nous tiendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
Toi la lance, moi les coursiers.

En juillet 1820, il consacre à M. de Chateaubriand une ode qu'il intitule *Le Génie*.

Que l'envie, aux pervers unie,
Te poursuive de ses clameurs,
Ton noble essor, fils du génie,
T'enlève à ces vaines rumeurs.

En octobre 1820, il salue la naissance du duc de Bordeaux. C'est toujours le fils de la Vendéenne qui suit son inspiration. L'homme sera plus tard de l'opinion de son père, selon le mot, qui s'est vérifié, du général Hugo.

Sors de ta douleur, ô Vendée!
Un roi naît pour la France, un soldat naît pour toi.

L'année suivante, en 1821, Victor Hugo écrit à Alfred de Vigny :

Il paraît que vous avez pris, ce mois-ci, toute l'inspiration pour vous seul, car je n'en ai pu avoir un seul moment. Je n'ai rien fait. Le gouvernement m'a demandé sur le baptême du duc de Bordeaux des vers que je ne ferai pas si cet état d'impuissance continue. Vous êtes heureux, vous, Alfred, vous ne frappez jamais en vain sur le rocher, et quand vous avez produit quelques centaines de vers admirables, vous les appelez des lignes, pour consoler ceux de vos amis qui ne peuvent pas même enfanter des lignes qu'ils appelleraient des vers.

1821. — Au commencement de l'année, Mme Hugo alla habiter rue Mézières, 10, où elle retrouva un jardin. Le 29 juin, on dansait à l'hôtel du Conseil de guerre pour la fête de

M. Foucher. Ce jour-là, on enterrait la mère de Victor Hugo, morte le 27 juin.

Le lendemain, la douleur commune fut pour Victor Hugo et Adèle Foucher leurs fiançailles.

A cette date douloureuse sonnent des heures sombres. Marius, dans *Les Misérables*, en offre le triste tableau :

> Il subit les jours sans pain, les nuits sans sommeil, les soirs sans chandelle, l'âtre sans feu, les semaines sans travail, la dignité refoulée, les besognes quelconques acceptées, les dégoûts, l'amertume, l'accablement.

C'est encore là une inspiration. Le génie gardera la marque de cette âpre épreuve. La volonté s'y fortifiera, indomptable.

Mais aussi, sa mère morte, l'amour ne trouvera plus d'opposition que dans la famille de sa fiancée qui attend une position moins précaire.

Soutenu par sa Muse adorée, le poète vaincra.

1822. — Ses premières Odes lui valent une pension de mille francs accordée par Louis XVIII. Le volume paraît sous le titre :

Odes et Poésies diverses par V. M. Hugo (chez Pelicier).

Le poète demeure avec son cousin Trébuchet, rue du Dragon, 30.

En juillet Victor Hugo écrit à un ami au sujet de son premier livre :

Nos journalistes n'ont pas encore honoré d'un article mon pauvre recueil; ils attendent, m'a-t-on dit, des visites, des sollicitations de louanges. En attendant, le volume se vend bien, au delà de mes espérances, et j'espère songer avant peu à une seconde édition.

Le 1er septembre 1822, Victor Hugo écrit à M. l'abbé de Lamennais, à La Chesnaie :

Il faut que je vous écrive, mon illustre ami; je vais être heureux. Il manquerait quelque chose à mon bonheur, si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier. Je voudrais plus que jamais que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité.

Ce fut M. de Lamennais qui donna à Victor Hugo le billet de confession dont il avait besoin pour se marier et, le 12 octobre 1822, après trois ans et demi d'attente depuis le premier aveu du 26 avril 1819, eut lieu l'union tant désirée.

Né en 1802, il se trouve faire partie de la levée annuelle de quarante mille hommes; mais son titre de Maître ès jeux floraux crée pour lui une exception.

Dans les premiers mois qui suivent son mariage, il achève *Han d'Islande*, le confident de ses pensées amoureuses. Puis se succèdent des Odes qui formeront des éditions nouvelles du premier recueil, augmenté jusqu'à ce qu'il devienne, en 1828, le volume définitif des *Odes et Ballades*.

En mars 1822 avait paru *Buonaparte*. C'est toujours l'ode au tyran, au despote redouté des mères.

Il mourut. — Quand ce bruit éclata dans nos villes,
Le monde respira dans les fureurs civiles,
Délivré de son prisonnier!

C'est l'heure de l'Imprécation terrible des *Deux îles* :

Honte! Opprobre! Malheur! Anathème! Vengeance!
Que la terre et les cieux frappent d'intelligence!
Enfin nous avons vu le colosse crouler!
Que puissent retomber sur ses jours, sur sa cendre,
Tous les pleurs qu'il a fait répandre,
Tout le sang qu'il a fait couler!

1823. — Mais, en 1823, paraîtra l'*Ode à mon père*, où le poète commence à rendre hommage à la grandeur de ces soldats qui ont fait voir à toutes les capitales le drapeau de la France. Il distingue leur héroïsme de l'ambition du conquérant :

O Français ! des combats la palme vous décore ;
Courbés sous un tyran, vous étiez grands encore.
Ce chef prodigieux par vous s'est élevé ;
Son immortalité sur vos gloires se fonde,
Et rien n'effacera des annales du monde
Son nom, par vos glaives gravé.

Le jeune chantre n'est plus un héraut du trône aux fleurs de lis.

En novembre 1823, l'ode à l'*Arc de triomphe de l'Étoile* montre son enthousiasme grandissant. La France a des palais, de vieux châteaux, des joyaux héroïquement conquis dans les dangers,

Et quand, pour embellir nos vastes Babylones,
Le bronze manque à ses colonnes,
Elle en demande à l'ennemi !

S'adressant à l'Arc triomphal, il exprime pompeusement son admiration naissante pour la puissance impériale :

Dis aux siècles le nom de leur chef magnanime,
Qu'on lise sur ton front que nul laurier sublime
A des glaives français ne peut se dérober.
Lève-toi jusqu'aux cieux, portique de victoire !
Que le géant de notre gloire
Puisse passer sans se courber !

Et voici maintenant venue l'heure de l'Acclamation, qui retentit dans les *Deux îles :*

Il a bâti si haut son aire impériale,
Qu'il nous semble habiter cette sphère idéale
Où jamais on n'entend un orage éclater !
Ce n'est plus qu'à ses pieds que gronde la tempête ;
Il faudrait, pour frapper sa tête,
Que la foudre pût remonter !

La foudre remonta!

Dès cette année 1823, il rend hommage à la Liberté, à laquelle il sera toujours fidèle; mais son ode porte l'épigraphe mystique : *Christus nos liberavit.*

Liberté! pur flambeau de la gloire orageuse,
Non, je ne t'ai point dit adieu!
Car mon luth est de ceux dont les voix importunes
Pleurent toutes les infortunes,
Bénissent toutes les vertus.

En juillet 1823, Victor Hugo avait envoyé à son père retiré à Blois, dans une calme re-

traite où il vivra ses dernières années, un recueil littéraire, la *Muse française* au sujet duquel il écrit d'autre part à son cousin :

Comme l'un des fondateurs de la *Muse française*, deux abonnements étaient à ma disposition : j'ai donné l'un à mon père, l'autre au tien qui est aussi le mien...

Le recueil rédigé par l'élite de la jeune littérature, Guiraud, Lamartine, Soumet, etc., obtient un succès étonnant. Les frais sont déjà plus que couverts, et l'éditeur compte avoir 1500 souscripteurs avant six mois.

Émile Deschamps était un collaborateur assidu de la *Muse française*.

Comme la Pléiade autour de Ronsard, les jeunes poètes, des artistes, commencent d'ailleurs à se grouper autour de Victor Hugo. Ce sont, avec les deux Deschamps, Alfred de Vigny, Ch. Nodier, Méry, Achille Devéria et ses deux élèves, son frère Eugène Devéria et Louis Boulanger.

En même temps qu'une deuxième édition, corrigée et augmentée, de ses Odes, paraît *Han d'Islande*, l'ancien secrétaire amoureux, où il avait déposé les « agitations tumultueuses de son cœur neuf et brûlant, l'amertume de ses regrets, l'incertitude de ses espérances ».

C'était une idée que les compositions de Walter Scott lui avaient inspirée et qu'il avait voulu mettre à l'épreuve.

Le roi a doublé la pension de mille francs. C'est la fortune! Le jeune ménage habite, 90, rue de Vaugirard; dans la même rue, au n° 94, demeurait le jeune Sainte-Beuve.

Le pauvre Eugène Hugo, privé de raison le lendemain même du mariage de son frère, était interné dans une maison de santé.

Comme le diamant, quand le feu le vient prendre,
Disparaît tout entier, et sans laisser de cendre,
Au regard ébloui,
Comme un rayon s'enfuit sans rien jeter de sombre,
Sur la terre après toi tu n'as pas laissé d'ombre,
Esprit évanoui !

1824. — Le 16 septembre 1824, Louis XVIII mourait et son frère, le comte d'Artois, lui succédait sous le nom de Charles X.

Victor Hugo conduit « dans son dernier palais le roi chrétien, suivi de son dernier cortège ». L'ode sur les *Funérailles de Louis XVIII* parut en septembre.

Les caveaux de Saint-Denis s'ouvrirent :

Je promets ma poussière à ces voûtes funestes.
A cet insigne honneur ce temple a seul des droits;
Car je veux que le ver qui rongera mes restes
Ait déjà dévoré des rois.
Et, lorsque mes neveux, dans leur fortune altière,
Domineront l'Europe entière,
Du Kremlin à l'Escurial,
Ils viendront tour à tour dormir dans ces lieux sombres,
Afin que je sommeille, escorté de leurs ombres,
Dans mon linceul impérial!

C'est encore, même dans le chant consacré au roi mort, l'empereur qui parle

Celui qui disait ces paroles
Croyait, soldat audacieux,
Voir en magnifiques symboles,
Sa destinée écrite aux cieux.

A cette époque, se prépare la révolution littéraire qui amènera bientôt le triomphe des romantiques.

Dès juillet 1824, Victor Hugo fait cette déclaration :

Il faut bien que toutes les oreilles s'habituent à l'entendre dire et redire, une révolution est faite dans les arts. Elle a commencé par la poésie, elle s'est continuée dans la musique; la voilà qui renouvelle la peinture... Au reste, cette révolution n'est qu'un retour universel à la nature et à la vérité. C'est l'extirpation

du faux goût qui, depuis près de trois siècles, substituant sans cesse les conventions de l'école à toutes les réalités, a vicié tant de beaux génies.

La génération nouvelle a décidément jeté là le haillon classique, la guenille philosophique, l'oripeau mythologique. Elle a revêtu la robe virile, et s'est débarrassée des préjugés, tout en étudiant les traditions.

D'autre part il écrit, à cette époque, à un journaliste à propos de ses premières odes :

Permettez-moi de vous dire que je n'adopte pas le mot de Romantique avant qu'il ait été universellement défini. Mme de Staël lui a donné un fort beau sens, et je déclare ne pas lui reconnaître d'autre acception.

En juin 1824, lord Byron était mort. Victor Hugo dit :

La mort de Byron a été accueillie dans tout le continent par les signes d'une douleur universelle... Les portes orgueilleuses de Westminster se sont ouvertes comme d'elles-mêmes, afin que la tombe du poète vînt honorer le sépulcre des rois...

A cette même époque, il trace ce portrait de son ami F. de Lamennais :

Tour à tour majestueux et passionné, simple et magnifique, grave et véhément, profond et sublime, il s'adresse au cœur par toutes les tendresses, à l'esprit

par tous les artifices, à l'âme par tous les enthousiasmes. Il éclaire comme Pascal, il brûle comme Rousseau, il foudroie comme Bossuet. Sa pensée laisse toujours dans l'esprit trace de son passage...

Il dit de M. de Chateaubriand :

Une vie éminente est sujette aux orages ;
La foudre a des éclats, le ciel a des nuages
Qui ne s'arrêtent qu'aux grands monts !
. . . . . .
Le grand homme en souffrant s'élève au rang des justes.
La gloire en ses trésors augustes
N'a rien qui soit plus beau qu'un laurier foudroyé !

1825. — Au printemps de 1825, Charles X accorde à Victor Hugo la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Le 29 avril, il écrit de Blois, où il est chez son père :

Les journaux vous auront appris la faveur dont Sa Majesté m'honore : la croix et l'invitation au sacre.

Victor Hugo et Lamartine furent décorés ensemble par une ordonnance spéciale qui ne nommait qu'eux.

Au mois de juin parut l'Ode sur le *Sacre de Charles X*.

Le roi dit : « Nous jurons, comme ont juré nos pères,
De rendre à nos sujets paix, amour, équité ; pères,
D'aimer, aux mauvais jours comme en des temps pros-
La charte de leur liberté.
Nous vivrons dans la foi par nos aïeux chérie.
Des ordres de chevalerie
Nous suivrons le chemin étroit.
Pour sauver l'opprimé nos pas seront agiles.
Ainsi nous le jurons sur les saints Évangiles.
Que Dieu soit en aide au bon droit !

De Lamartine aussi assistait au sacre. Il invita Victor Hugo à l'aller voir à Saint-Point.

Charles Nodier, Taylor, de Lamartine et Victor Hugó devaient écrire et publier en collaboration un *Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la Vallée de Chamonix*. En juillet 1825, Victor Hugo écrit à son père :

Nous partons en Suisse ; je ne crois pas que Lamartine puisse être de la partie ; il vient d'être nommé Secrétaire d'ambassade à Florence. Nodier est des nôtres.

Voilà l' « Album de quatre voyageurs » bien compromis !

1826. — En janvier 1826, Victor Hugo publie, remanié et récrit en grande partie, *Bug-*

Jargal, son premier roman dont la version primitive datait du séjour à la pension Cordier.

En mai 1826, Victor Hugo écrit à Lamartine :

Je vous ai écrit il y a quelque temps, mon cher Lamartine, en vous envoyant un nouveau roman que je viens de publier et qui s'appelle *Bug-Jargal*. Mais vous n'étiez sans doute plus à Florence quand ma longue lettre y sera parvenue. Je vous y rappelais en outre la promesse que vous nous faisiez à Saint-Point, cet heureux jour que nous y passâmes près de vous, de donner votre nom et vos vers à notre *Album de quatre voyageurs*. Aujourd'hui tout est prêt pour la publication de ce livre, la prose de Nodier et mes vers ; il ne lui manque plus que sa plus belle parure, et c'est de vous que nous l'espérons.

Finalement Victor Hugo fit seul sa part du volume. Il écrivit le Voyage de Sallenche à Chamonix. L'éditeur fit faillite en attendant le manuscrit des trois auteurs et les dessins que devait fournir Taylor.

En octobre 1826 paraissait une réimpression des premières Odes augmentées d'odes nouvelles et de Ballades. Dans la Préface l'auteur arbore fièrement le drapeau de la liberté en littérature : c'est la naissance du romantisme.

La préface de 1822 énonce :

La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout.

Dans l'avant-propos de 1824 Victor Hugo écrit :

Il y a maintenant deux partis dans la littérature comme dans l'État, et la guerre poétique ne paraît pas devoir être moins acharnée que la guerre sociale n'est furieuse. Les deux camps semblent plus impatients de combattre que de traiter.

Pour l'auteur, il ignore profondément ce que c'est que le genre classique et que le genre romantique... En littérature, comme en toute chose, il n'y a que le bon et le mauvais, le beau et le difforme, le vrai et le faux.

La préface de 1826 contient cette déclaration :

On entend tous les jours, à propos de productions littéraires, parler de la « dignité » de tel genre, des « convenances » de tel autre, des « limites » de celui-ci, des « latitudes » de celui-là ; la « tragédie » interdit ce que le « roman » permet; la « chanson » tolère ce que l'« ode » défend... L'auteur de ce livre a le malheur de ne rien comprendre à tout cela ; il y cherche des choses et n'y voit que des mots... La pensée est une terre vierge et féconde dont les productions veulent croître librement...

Ce qu'il est très important de fixer, c'est qu'en littérature comme en politique, l'ordre se concilie merveilleusement avec la liberté ; il en est même le résultat...

Charles X avait été sacré roi de France; les

Odes et Ballades, avec leurs Préfaces, sacrèrent Victor Hugo poète!

Béranger, son partisan enthousiaste, s'écria :

C'est un lion ! Qu'on laisse croître ses ongles et le troupeau classique est en pièces !

Le nouveau recueil contenait, entre autres poésies nouvelles, l'ode fameuse : *les deux Iles*.

Le poète, pour caractériser la carrière éblouissante de Bonaparte et sa destinée lamentable, imagina de rapprocher l'île-berceau du conquérant, et l'acclamation des peuples subjugués, et l'île-tombeau de l'empereur, et l'imprécation des peuples affranchis.

Là fut son berceau ! — Là sa tombe !

. . . . . .

Ces îles, où le flot se broie
Entre des écueils décharnés,
Sont comme deux vaisseaux de proie,
D'une ancre éternelle enchaînés.
La main qui de ces noirs rivages
Disposa les sites sauvages
Et d'effroi les voulut couvrir,
Les fit si terribles, peut-être,
Pour que Bonaparte y pût naître,
Et Napoléon y mourir !

Le *Globe*, journal universitaire dirigé par

Dubois, fit un article chaleureux sur cette ode. Le rédacteur en chef avait été le professeur de rhétorique de Sainte-Beuve : l'élève fut attaché comme critique à son journal. Il y publia ses *Portraits contemporains*.

Sainte-Beuve vint en voisin faire part à Victor Hugo de son admiration.

1827. — En février 1827, un scandale avait eu lieu chez l'ambassadeur d'Autriche. Dans une réception officielle on avait refusé d'annoncer les maréchaux de France par leurs titres de noblesse napoléonienne. C'était une injure des royalistes à l'adresse des impérialistes.

Le fils de la Vendéenne était aussi le fils d'un de ces vétérans glorieux ; il vit dans cet outrage l'image de la France, d'abord victorieuse, puis vaincue et humiliée.

Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père, vieux soldat, ma mère Vendéenne !

Dans son patriotisme indigné, il fit la fameuse *Ode à la colonne de la Place Vendôme* qu'il envoya au *Journal des Débats*, organe libéral sous la Restauration :

A quoi pense-t-il donc, l'étranger qui nous brave?
N'avions-nous pas hier l'Europe pour esclave?
Nous, subir de son joug l'indigne talion!
Non! au champ du combat nous pouvons reparaître.
On nous a mutilés; mais le temps a peut-être
Fait croître l'ongle du lion.

« Le bronze que jamais ne regardent les mères, le bronze grandi sous leurs pleurs », est aujourd'hui la « ruine triomphale de l'édifice du géant »! La rupture était faite : glorifier les maréchaux, c'était glorifier l'empire; le fils du Lorrain était Français.

Que l'Autriche en rampant de nœuds nous environne,
Les deux géants de France ont foulé sa couronne!
L'histoire, qui des temps ouvre le Panthéon,
Montre empreints aux deux fronts du vautour d'Alle-
La sandale de Charlemagne, [magne
L'éperon de Napoléon.

Le 24 septembre 1827, Victor Hugo écrit à M. Victor Pavie :

Dans quinze jours, vous recevrez *Cromwell*. Il ne me reste plus qu'à écrire la Préface et quelques notes. Je ferai tout cela aussi court que possible; moins de lignes, moins d'ennui.

Cette petite note annonce un grand événement.

En octobre 1827, en effet, éclate une nouvelle déclaration de guerre! Paraît *Cromwell* et sa Préface! Les jeunes acclament l'indépendance du théâtre et cette Préface devient le livre de vérité, l'étendard que feront flotter les partisans en signe de ralliement.

Le volume porte cette dédicace :

A mon père,
Que le livre lui soit dédié,
Comme l'auteur lui est dévoué.

Il est intéressant de citer ici les tranquilles conseils donnés à la fin de cette année 1827 par Victor Hugo à un jeune poète :

Être très sévère sur la richesse de la rime, cette seule grâce de notre vers ; s'efforcer presque toujours de renfermer sa pensée dans le moule de la strophe régulière.

On peut changer de rythme aussi souvent qu'on le voudra dans la même ode, mais qu'il y ait toujours une régularité intime dans la disposition du mètre.

C'est le moyen de donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style et plus de valeur à l'ensemble de la composition.

La préface de *Cromwell*, acceptée par la jeunesse comme une déclaration des droits

littéraires attaqués par les faux classiques, instituait Victor Hugo chef de l'École nouvelle. Cette préface d'une pièce qui n'était qu'une étude — les dimensions du drame excédant la scène — était la déclaration de guerre. *Hernani* fut la première bataille.

Victor Hugo avait entrepris son *Cromwell* pour donner un rôle à Talma, qui s'était offert à jouer dans un ouvrage dramatique de l'auteur de *Bug-Jargal* et de *Han d'Islande*. Talma mourut. Le poète renonça à porter son œuvre à la scène et la développa à son aise. *Cromwell* parut en sept mille vers!

Quelques appréciations de ce grand événement de 1827 sont à citer :

Comment ne pas admirer, dit Paul de Saint-Victor, l'ardeur de cette croisade littéraire, sa foi profonde, sa passion généreuse et désintéressée des choses de l'esprit? Jamais rénovation ne fut plus salubre et plus légitime; elle infusa un sang nouveau à une forme usée par le plagiat et falsifiée par la décadence; elle féconda la vieillesse, elle ranima la mort!

Pour être le chef d'école qu'il a été, dit Ed. Thierry, Victor Hugo avait le double don nécessaire : le génie et le charme. La séduction la plus gracieuse dans la souveraine énergie du talent et de la volonté.

La belle langue française, dit J.-J. Weiss, était devenue entre les mains des derniers épigones du genre classique semblable à une cavale autrefois noble, maintenant épuisée et efflanquée. Victor Hugo a monté la cavale, il l'a piquée de l'éperon et il lui a donné un mors aux dents superbe... Il a créé à profusion des formes, des couleurs, des rythmes et des sons. Il a été peintre avec le mot et musicien avec le vers.

La préface de *Cromwell* exprime selon Victor Hugo la parfaite expression de la vérité et de la vie : les oppositions violentes, les effets d'ombre et de jour dont il a pris le goût dans ses impressions d'enfance. Il y expose les règles de l'art dramatique moderne et même les théories de l'école naturaliste.

Il y écrit :

Croiser l'unité de temps à l'unité de lieu comme les barreaux d'une cage, et y faire pédantesquement entrer, de par Aristote, tous ces faits, tous ces peuples, toutes ces figures que la providence déroule à si grandes masses dans la réalité ! c'est mutiler hommes et choses, c'est faire grimacer l'histoire...

Il suffirait pour démontrer l'absurdité de la règle des deux unités, d'une dernière raison, prise dans les entrailles de l'art. C'est l'existence de la troisième unité, l'unité d'action, la seule admise de tous parce qu'elle résulte d'un fait : l'œil ni l'esprit humain ne sauraient saisir plus d'un ensemble à la fois.

L'unité d'action est aussi nécessaire que les deux autres sont inutiles.

Il s'est peint lui-même dans sa révolte :

Je fis souffler un vent révolutionnaire.
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.
Plus de mot sénateur ! Plus de mot roturier !
Je fis une tempête au fond de l'encrier.

Des escarmouches faisaient dès lors présager les luttes furieuses de 1830. Victor Hugo y est peu sensible ; il donne à un ami son opinion sur les vives critiques des journaux :

Vous m'avez écrit une charmante lettre qui m'aurait consolé du *Globe* et de l'*Étoile*, si j'avais eu besoin d'en être consolé. Ce sont des gens qui m'attaquent, et qui ont leurs raisons sans doute. Je suppose que cela leur fait plaisir ; pourquoi donc m'en affligerais-je ? Je m'en réjouis, au contraire, puisque cela me vaut des lettres comme la vôtre.

En janvier 1828, il écrit au même :

Sainte-Beuve a fait deux bien remarquables articles sur *Cromwell ;* on les a refusés au *Globe* dont les prosaïstes me gardent rancune. Vous voyez qu'il y a de l'intolérance jusque chez les philosophes, et de la censure même chez les démocrates.

Il convient de citer ici cette curieuse appré-

ciation d'un soutien du classique, M. L. Véron :

Sous la Restauration, la lecture des chefs-d'œuvre dramatiques étrangers traduits; l'étude plus répandue du moyen âge; et cette grande émeute romantique qui date de la préface de *Cromwell* de Victor Hugo, ont même entraîné un instant le public français à une rupture complète avec ses croyances classiques, avec ses vieilles, ses plus religieuses admirations.

La tragédie, qui florissait sous l'Empire, eut alors à subir d'injurieux dénigrements; elle put reprendre ses bandeaux, ses couronnes et ses poignards, aux applaudissements de la foule, sous le règne de Rachel; mais ne semble-t-elle pas ensevelie aujourd'hui dans le même tombeau que cette illustre tragédienne?

Cette agitation romantique aura toutefois laissé d'heureuses traces : par leurs efforts passionnés, par leurs audaces, mais surtout par quelques œuvres d'un style plein de mouvement, de passion et de couleur, les romantiques ont peut-être transfusé un sang plus jeune dans les veines de notre vieille langue française...

1828. — En cette année, son frère Abel se maria et son père mourut. Victor Hugo avait déjà deux enfants, sa fille Léopoldine et son fils Charles.

En tête des *Voix intérieures*, il a écrit cette épitaphe à la mémoire de son père :

A

JOSEPH-LÉOPOLD-SIGISBERT,
COMTE HUGO

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI

Né en 1774
Volontaire en 1791
Colonel en 1803
Général de brigade en 1809
Gouverneur de province en 1810
Lieutenant général en 1825
Mort en 1828
Non inscrit sur l'Arc de l'Étoile

Son fils respectueux,
V. H.

Soumet avait jadis proposé, en 1821, au jeune poète d'extraire, en collaboration, une pièce d'un roman de Walter Scott. Victor Hugo avait une grande admiration pour son collaborateur, à propos de qui il écrivait au comte de Rességuier à Toulouse :

Alexandre Soumet a terminé son *Saül* que je préfère à sa *Clytemnestre*, que je préfère à tout ce qui a paru sur notre scène depuis un demi-siècle... Cet ouvrage entièrement original, sévère comme une pièce grecque, et intéressant comme un drame germanique, révélera du premier coup toute la hauteur de Soumet.

Victor Hugo fit alors, en 1828, à sa façon,

Amy Robsart. La pièce fut portée à l'Odéon, jouée par Lockroy, Provost et Mlle Anaïs. Eugène Delacroix dessina les costumes.

Ce premier essai fut effroyablement sifflé.

La plébécule cabalante qui a sifflé *Amy Robsart*, écrit Victor Hugo, croyait siffler *Cromwell* par contre-coup. C'est une malheureuse petite intrigue classique qui ne vaut pas la peine qu'on en parle.

A cette époque, le poète demeurait rue Notre-Dame-des-Champs, n° 11, dans une ravissante petite maison en chartreuse, cachée sous les arbres comme un nid d'oiseau. On était reçu par Mme Hugo, l'ange du foyer. Les amis venaient assidûment : Paul Foucher, Alexandre Dumas, Émile et Antony Deschamps, Alfred de Vigny, Louis Boulanger, Méry, Gustave Planche, Sainte-Beuve. Mérimée venait quelquefois.

On causait, on lisait des vers. Louis Boulanger faisait les portraits de la famille.

Puis, avant le coucher du soleil, on allait tous ensemble faire de longues promenades du côté de Montrouge ou dans les plaines de Vanves et de Vaugirard. On s'arrêtait chez la mère Saguet qui tint longtemps un cabaret à

Plaisance « et que Béranger a dû connaître avant de chanter *Madame Grégoire* ». Le mariage d'Abel désorganisa ces dîners sous la tonnelle.

1829. — En janvier 1829, parurent les *Orientales*. Un nouveau monde poétique surgissait.

Les *Orientales*, dit Paul de Saint-Victor, datent de ces soirées de jeunesse, d'art pur et de poésie qui furent l'âge d'or du romantisme. Les jeunes ménagères de poètes et d'artistes se voyaient et se recevaient mutuellement.

Cela faisait de petits cercles qui devenaient bientôt des cénacles. Les cénacles agrandis, élargis, deviennent public, foule! La route d'Éleusis, qui n'était d'abord suivie que par quelques fidèles, se couvrit bientôt d'une foule innombrable!

Dans la préface des *Orientales*, Victor Hugo proclame la liberté en art :

Tout relève de l'art ; tout a droit de cité en poésie... L'art n'a que faire des lisières, des menottes, des baillons ; il vous dit : va! et vous lâche dans ce grand jardin de poésie où il n'y a point de fruit défendu. L'espace et le temps sont au poète. Que le poète aille donc où il veut en faisant ce qu'il lui plaît : c'est la loi

Les *Orientales* sont une date. Il y a les pro-

ductions d'avant et d'après cette époque. Victor Hugo est dès lors le merveilleux porte-paroles de la génération nouvelle. L'ampleur de sa métaphore donnait la mesure de son génie poétique. Il n'a pas vu la Grèce, mais il l'a devinée et nous l'a fait voir avec ses paysages lumineux, — en proie au drame sanglant de l'émancipation.

En février 1829, paraît le *Dernier jour d'un condamné*, pamphlet d'une exécution poignante qui vous étreint jusqu'à la souffrance. C'est le dossier pour l'abolition de la peine de mort que le poète généreux vient d'ouvrir, auquel il apportera à diverses reprises de nouveaux matériaux. En 1832, il y ajoutera une Préface qui fournira sa protestation éloquente, non plus seulement à l'aide de l'émotion, mais par le raisonnement, en plaidant pour l'humanité.

En 1834, il fera *Claude Gueux :* nouveau plaidoyer.

Le 3 avril 1829, Victor Hugo corrige les dernières épreuves d'une quatrième édition, revue et augmentée, des *Odes et Ballades.*

A cette époque Béranger fit paraître le quatrième recueil de ses chansons — dont le troi-

sième recueil datait de 1825. — Les *Révérends Pères*, les *Chantres de paroisse*, les *Missionnaires* et la *Messe du Saint-Esprit* le firent jeter dans une cellule de la Force. Dix mille francs d'amende s'ajoutèrent à cette condamnation. Le pays, par une souscription nationale, paya l'amende du chansonnier. Toutes les célébrités de l'époque allaient visiter le prisonnier. Mais le pauvre rimeur fut en proie à bien des curieux et des importuns.

Le bonhomme l'a raconté lui-même à Victor Hugo, qui fut du nombre de ses visiteurs :

En 1829, quand j'étais à la Force pour mes chansons, comme j'étais populaire, il n'était pas de bonnetier ou de gargotier ou de lecteur du *Constitutionnel* qui ne se crût le droit de venir me consoler dans mon cachot. — Allons voir Béranger! — Tiens, si j'allais voir Béranger! — On venait. Et moi qui étais en train de rêvasser à nos bêtises de poètes ou de chercher un refrain ou une rime entre les barreaux de ma fenêtre, au lieu de trouver ma rime, il me fallait recevoir mon bonnetier! Pauvre diable populaire, je n'étais pas libre dans ma prison! Oh! si c'était à recommencer! Comme ils m'ont ennuyé!

En sortant de la Force, il demeura chez son

ami Manuel, rue des Martyrs. Ce fut un nouveau centre de rendez-vous pour les littérateurs : Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas s'y rencontraient.

L'auteur de *Cromwell* désirait ardemment aborder le théâtre. Le 1er juin 1829, il se mit à écrire *Marion de Lorme*. Le 24 juin, la pièce était terminée. Elle s'appelait : *Un duel sous Richelieu*.

La censure, cette basse police qu'il a définie :

La censure à l'haleine immonde, aux ongles noirs,
Cette chienne au front bas qui suit tous les pouvoirs,
Vile, et mâchant toujours dans sa bouche souillée,
O Muse! quelque pan de ta robe étoilée!

refusa de laisser jouer une œuvre où l'on peignait un roi de France avec les couleurs peu flatteuses de la vérité.

M. de Villèle était tombé sous les coups de la *Villéliade*, satire d'un aiguillon puissant, due à la collaboration de Méry et de Barthélemy et qui avait remué tout Paris quatre ans avant les barricades de Juillet. Un joyeux ami du vaudeville, protecteur des lettres, M. de Martignac, recueillit le portefeuille de Villèle et s'employa à apaiser les rancunes. Il ne

réussit pas à faire lever l'interdit du *Duel sous Richelieu*.

Victor Hugo alla voir le roi Charles X.

. . . . . .

Le vieillard hésitait : — Que sert de mettre à nu
Louis XIII, ce roi chétif et mal venu?
A quoi bon remuer un mort dans une tombe?

. . . . . .

Quant au théâtre, il faut, le trône étant miné,
Étouffer des deux mains sa flamme trop hardie;
Car la foule est le peuple, et d'une comédie
Peut jaillir l'étincelle aux livides rayons
Qui met le feu dans l'ombre aux révolutions.

La censure eut gain de cause; mais Charles X offrit au poète une compensation : 6 000 francs de pension, qu'il refusa.

Victor Hugo écrivit à M. de La Bourdonnaye, ministre de l'Intérieur, le 14 août 1829 :

Je suis profondément touché des bontés du roi. Mon dévouement au roi est, en effet, sincère et profond... Ce dévouement est tout désintéressé. Il y a six ans le feu roi daigna m'accorder, par ordonnance royale, et en même temps qu'à mon noble ami, M. de Lamartine, une pension de 2000 francs sur les fonds littéraires du Ministère de l'Intérieur. Je reçus cette pension avec d'autant plus de reconnaissance que je ne l'avais pas sollicitée. Cette pension, si modique qu'elle soit, me suffit.

VICTOR HUGO EN 1829

D'après A. Devéria.

Il est vrai pourtant que, vivant de ma plume, j'avais dû compter sur le produit légitime de mon drame de *Marion de Lorme*... J'avais demandé que ma pièce fût jouée, je ne demande rien autre chose.

Comme simple bouche-trou, pour remplacer cette pièce qui fait défaut, Victor Hugo écrit en trois semaines *Hernani*, qui fut lu le 1er octobre. Cette fois, les premières attaques vinrent de doña Sol, l'héroïne du drame. Les répétitions débutèrent avec entrain; la froideur commença par Mlle Mars... qui avait alors le droit d'être moins fougueuse que jadis : elle avait cinquante ans.

Elle subissait, d'ailleurs, le contre-coup des machinations du dehors.

Une pétition avait été adressée au roi, elle était signée par sept académiciens, fournisseurs habituels du Théâtre-Français, vieux débris de cette littérature impériale qui se vantait d'avoir eu des parterres de rois, et qui, dans son orgueilleuse naïveté, se figurait ne devoir qu'à son génie l'éclat éphémère qu'avait rejeté sur elle son public couronné.

Cette pétition demandait que le Théâtre-Français fût fermé aux productions de l'école nouvelle, et que, notamment, les représentations d'*Hernani* fussent interdites.

« En fait de littérature, répondit Charles X, je n'ai comme chacun de vous que ma place au parterre. »

Dans le salon de M. de Jouy, — où son talent le faisait admirer, mais où son esprit gouailleur le faisait craindre,... — l'illustre chansonnier, Béranger, se moquait bravement de cette fameuse pétition, et cela en face de ses signataires, car ils étaient tous là, y compris le maître de la maison.

Mlle Mars aux répétitions, son rôle à la main, raconte E. de Mirecourt, s'approchait de la rampe en clignant de l'œil de façon impertinente et demandait :

— Monsieur Hugo, s'il vous plait?... Ah! très bien, je vous aperçois :

Moi, je suis fille noble, et, de ce sang jalouse,
Trop pour la concubine et trop peu pour l'épouse.

— Monsieur Hugo, tenez-vous à « concubine »? « Favorite » remplacerait ce mot avantageusement

— Madame, soyez assez bonne pour dire le vers comme je l'ai écrit, répondait l'auteur, qui sous une apparence de timidité silencieuse cachait une volonté de bronze.

— On n'a jamais dit « concubine » au théâtre.

— On le dira pour la première fois, Madame.

— Comme il vous plaira, Monsieur. Le public va siffler.

— Il sifflera, Madame.

Un autre jour, c'était le « lion » superbe et généreux qui était pris à partie. Mlle Mars voulait dire « mon seigneur ».

— Je ne suis pas une lionne, monsieur Hugo.

— Sans doute, Madame, mais la métaphore est permise. Continuons, si vous le voulez bien.

Mais grâce à la fermeté de l'auteur ces taquineries cessèrent aux répétitions suivantes et le jour de la première il y eut une pluie de bouquets aux pieds de la grande artiste. Dans sa loge, elle disait au poète : Eh bien, vous n'embrassez pas votre doña Sol? et lui tendait la joue en amie.

Alexandre Dumas avait déjà donné son *Henri III*. Le duc d'Orléans, son protecteur, était apparu aux Français pour sa première, et quand Firmin vint nommer l'auteur, le prince se leva et écouta tête nue le nom de son protégé.

1830. — Le 24 février 1830, cependant, veille de la représentation d'*Hernani*, le *Journal des Débats* publie une parodie avant la lettre ! Manœuvre perfide.

A propos de ces indiscrétions louches, Victor Hugo écrit au Ministre de l'Intérieur :

Il me revient de toute part que des copies frauduleuses d'*Hernani* ont été faites, que des lectures totales ou partielles de ce drame ont eu lieu en maint endroit. Il n'existe hors de chez moi que deux manuscrits d'*Hernani*. L'un est déposé au théâtre, c'est celui sur lequel on répète tous les jours... Personne ne peut en avoir communication. Or, des contrefaçons circulent. D'où peuvent-elles venir? Du théâtre dont elles ruinent les intérêts, ou de la censure?

La censure est mon ennemie littéraire; les censeurs, auteurs dramatiques pour la plupart, tous défenseurs intéressés de l'ancien régime littéraire en même temps que de l'ancien régime politique, sont mes adversaires et, au besoin, mes ennemis naturels. La censure est mon ennemie politique. La censure est de droit improbe, malhonnête et déloyale. J'accuse la censure.

Le 25 février a lieu la première. Le dénouement fut un enivrement. Firmin jouait Hernani, Michelot don Carlos, Joanny, don Ruy Gomez de Silva.

En rentrant de la seconde représentation, le 27 février, Victor Hugo écrivait à Paul Lacroix :

Mlle Mars a été miraculeuse! On l'a redemandée, et saluée, et écrasée d'applaudissements. Elle était enivrée.

Un congé de la grande actrice interrompit la pièce à sa 45e représentation.

Mais à partir de la troisième, chaque soir, le drame fut outrageusement sifflé. La guerre était déclarée : on menaçait l'auteur de lui faire passer « le goût du pain ».

L'exaspération des rabâcheurs de tragédie contre *Hernani* était telle, raconte Auguste Vacquerie, que Victor Hugo recevait des lettres qui le menaçaient du couteau s'il ne retirait pas sa pièce, et que deux de ses amis avaient exigé qu'il ne rentrât jamais seul du théâtre, et, chaque soir, l'accompagnaient, malgré lui, de la rue de Richelieu à la rue Notre-Dame-des-Champs.

D'autre part, les partisans s'agitaient tout le jour. Le jeune ménage fut invité à déménager de la paisible rue Notre-Dame-des-Champs. Il reçut son congé comme trop turbulent... au dire de M. Vautour. Il se transporta rue Jean-Goujon.

Le poète habite dans de l'ombre et dans de la verdure, aux Champs-Élysées. Il reçoit là des visites de quelques travailleurs pauvres comme lui, d'un vieux chansonnier appelé Béranger, d'un vieux philosophe appelé Lamennais, d'un vieux proscrit appelé Chateaubriand.

Hernani avait été le premier événement révolutionnaire de 1830.

Théophile Gautier, bien des années après

la fameuse représentation où il avait figuré aux premiers rangs parmi les « trois cents Spartiates », écrivait :

Cette date reste inscrite dans le fond de notre passé en caractères flamboyants... Cette soirée décida de notre vie. Là, nous reçûmes l'impulsion qui nous pousse encore après tant d'années et qui nous fera marcher jusqu'au bout de la carrière.

Le fougueux Théo montra ses deux poings énormes aux classiques épouvantés; les luttes furieuses qu'avait provoquées l'évangile littéraire de l'auteur de *Cromwell* avaient, en effet, peu à peu transformé la littérature en un champ clos où le coup de poing était employé comme argument décisif.

A la première d'*Hernani*, le parterre présentait l'aspect désolé que laisse tout carnage : des pans d'habits et des chapeaux défoncés gisaient lamentablement abandonnés par l'ennemi.

Balzac, faisant queue rue de Valois, avait été atteint au visage d'un trognon de chou. Les partisans, pour se reconnaître, avaient un billet timbré de cette devise symbolique : *hierro*, ce qui signifie *fer* en espagnol. Théophile Gau-

tier, à défaut d'un bonnet, avait un gilet rouge. On craignait qu'il ne fît crouler la salle en s'arc-boutant aux colonnes pour écraser les mécréants.

Les novateurs militants comptaient leurs ennemis et préparaient leurs armes.

Les trois cercles littéraires avaient envoyé leurs plus vaillants pour combattre sous les ordres du généralissime Hugo, âgé de 28 ans : au cercle de Ch. Nodier on causait, chez l'auteur du *Dieu des bonnes gens* on chantait, dans le cénacle de Victor Hugo on rugissait. Ainsi préparés, tous s'unirent dans leur fièvre romantique, recrutant des prosélytes, enrôlant sous leur bannière des adeptes résolus.

Victor Hugo avait supprimé la claque ; elle réservait ses forces pour réveiller de leur sommeil léthargique Mérope, Cléopâtre, Médée, Sémiramis, Émilie, Didon, Clytemnestre... Pour le soutenir dans sa bataille et pour défendre ceux qui combattaient avec lui, il avait des chefs de tribus enrégimentés par Gérard de Nerval. Ce poète, enflammé d'idéal, avait donné une traduction de *Faust* et collaborait au *Mercure de France* dirigé par Paul Lacroix,

le bibliophile Jacob, avec Gautier, Janin et Dumas. C'était un insurgé à la franche et loyale physionomie, aussi bon que spirituel, que suivait avec sympathie la jeunesse ardente venue pour applaudir le maître.

On acclama Mme de Girardin, la belle Delphine Gay, quand elle parut au balcon.

On siffla les « genoux de l'orchestre », admirateurs exclusifs du passé.

A *Hernani*, dit plaisamment Paul de Saint-Victor, les sifflets retentirent comme des balles, les applaudissements éclatèrent comme des fanfares. Imaginez Rome prise par les Barbares; les bustes roulaient dans la poussière, les portiques des Trois-Unités s'écroulaient sous les haches d'armes du moyen âge; une poésie brusque, libre, heurtée, familière, riait et pleurait là où avait si longtemps ronflé la mélopée cadencée des inspirations. Et, comme dans ces banquets de Véronèse où le Fou grimpe sur les colonnes corinthiennes qui bordent la salle secoue sa marotte sur les personnages imposants assis à la table, le Grotesque installé dans un coin du drame jette sa note stridente au milieu des péripéties de la grande histoire.

Cependant, on sifflait. Et l'éminent critique ajoute :

On riait — c'est à peine si on peut le croire aujour-

d'hui — lorsque Charles-Quint disait à Hernani en lui passant au cou le collier de la Toison d'or :

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime!

Ses amours désormais, ses maîtresses,

C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.
L'empereur est pareil à l'aigle, sa compagne :
A la place du cœur il n'a qu'un écusson.

Les sociétaires de la Comédie eux-mêmes n'aidaient point à la victoire, mais, au contraire, encourageaient les sifflets.

Michelot, dans le rôle de Don Carlos, sortant de son armoire, ne manquait jamais de psalmodier avec une affectation de ton funèbre le vers :

Croyez-vous donc qu'on soit à l'aise en cette armoire?

Aujourd'hui, personne ne songe à en rire.

Le génie n'a qu'à durer; il ramène à lui les esprits, et l'on ne comprend même plus de nos jours le dénigrement du passé.

Et cependant cette grande révolution n'était pas dirigée contre les vrais chefs-d'œuvre de

l'École classique, mais uniquement contre la comédie de convention, contre le commun, le faux et le vide.

Des routiniers, les admirateurs du Pinde et du Léthé, de l'Hélicon et de l'Hippocrène, n'imaginaient pas que l'esprit humain pût aller au delà. Leur impuissance les condamnait au rôle d'imitateurs. Les jeunes, au contraire, et à leur tête Victor Hugo, pensaient que tout en admirant les grandes œuvres du passé, il pouvait y avoir place pour une nouvelle voie.

Dans sa préface d'*Hernani*, le poète faisait ce chaleureux appel :

Jeunes gens, ayons bon courage ! Si rude qu'on nous veuille faire le présent, l'avenir sera beau. Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est, à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, si l'on ne l'envisage que sous son côté militant, que le *libéralisme* en littérature... Bientôt, le libéralisme littéraire ne sera pas moins populaire que le libéralisme politique. La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre tous les esprits conséquents et logiques.

C'est, en même temps, une profession de foi politique.

Les *ultras* de tout genre, classiques ou monarchiques,

auront beau se prêter secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, société et littérature : chaque progrès du pays, chaque développement des intelligences, chaque pas de la Liberté fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé.

... En révolution, tout mouvement fait avancer. La vérité et la liberté ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait pour elles et tout ce qu'on fait contre elles les sert également. Or, après tant de grandes choses que nos pères ont faites et que nous avons vues, nous voilà sortis de la vieille forme sociale!...

Éclate la Révolution de Juillet 1830, qui envoie Charles X en exil.

Victor Hugo eut un cri de sympathie pour le roi tombé :

Reconduisons au moins ces vieux rois de nos pères.
Rends, drapeau de Fleurus, les honneurs militaires
A l'oriflamme qui s'en va!

Le *Globe*, qui publia l'ode, dit :

M. Victor Hugo se présente avec son audace presque militaire, son patriotique amour pour une France libre et glorieuse, et sa vive sympathie pour une jeunesse dont il est un des chefs éclatants. Mais, en même temps, par ses opinions premières... le poète était lié au passé qui finit, et avait à le saluer d'un adieu douloureux en s'en détachant.

Plus tard, en novembre 1831, dans la préface de *Marion de Lorme*, il rappellera que

« c'est le cas de prononcer le nom de Bourbon avec gravité, maintenant que le vieillard qui a été le roi n'a plus sur la tête que des cheveux blancs ».

Charles X croit que la Révolution qui l'a renversé, dit le poète, est une conspiration creusée, minée, chauffée de longue main. Erreur, c'est tout simplement une ruade du peuple. Le 26 juillet, Charles X faisait publier dans le *Moniteur* les trois ordonnances qui, la première dissolvait la Chambre, la seconde abolissait la liberté de la presse et la troisième modifiait le régime électoral.

A ce coup soudain le peuple courut aux armes. Le 29 juillet, il entrait aux Tuileries.

Déjà la branche cadette, la branche d'Orléans, rivale de la branche aînée, des Bourbons, se préparait à s'emparer du pouvoir. Son Altesse royale, le duc d'Orléans, était lieutenant du royaume.

Après des hésitations, le roi avait abdiqué en faveur du comte de Chambord alors âgé de dix ans et s'embarquait, à Cherbourg, pour l'exil. Le 9 août 1830, le duc d'Orléans devenait le roi Louis-Philippe Ier.

Victor Hugo se manifeste comme homme politique. Il fait suivre son *Journal d'un jeune Jacobite de 1819* du *Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de 1830 :*

Les rois ont le jour, les peuples ont le lendemain,

y lit-on dès les premières pages.

Il parle avec sérénité de la Révolution, le mouvement populaire le plus clément des temps modernes.

En août 1830, il y avait tant de générosité dans l'air, un tel esprit de douceur et de civilisation flottait dans les masses, on se sentait le cœur si bien épanoui par l'approche d'un bel avenir qu'il semblait que toutes les choses mauvaises qui nous avaient gênés allaient être abolies. Le peuple venait de faire un feu de joie des guenilles de l'ancien régime.

1830 est une victoire double, car il s'agit d'une double révolution : politique et littéraire.

En juin 1830, Victor Hugo avait jeté un regard sur son passé :

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme.

. . . . . .

. . . . . .

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,

. . . . . .

Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs.

Après les journées de Juillet, il écrit :

Paris a jeté bas les faiseurs de coups d'État. Plus de Polignac, plus même de Bourbon! et ministère et dynastie, l'un coupable et l'autre aveugle, n'ont que ce qu'ils méritent.

Il dit à Lamartine :

Plus d'art, plus de théâtre, plus de poésie en un pareil moment. Les Chambres, le pays, la nation, rien que cela. On fait de la politique comme on respire.

Cependant, ce tremblement de terre passé, nous retrouverons notre édifice de poésie debout... C'est aussi une question de liberté que la nôtre, c'est aussi une révolution. Elle marchera intacte à côté de sa sœur la politique.

Cependant, le 10 août, Victor Hugo s'adresse aux combattants :

Frères! et vous aussi vous avez vos journées!

. . . . . .

Soyez fiers! vous avez fait autant que vos pères.

. . . . . .

Trois jours vous ont suffi pour briser vos entraves.
Vous êtes les aînés d'une race de braves,
Vous êtes les fils des géants.

Mais la poésie devait se taire devant la fusillade. E. de Mirecourt trace ce pittoresque tableau de l'époque :

Beauvalletentra au Théâtre-Français le 1er août 1830, à l'issue de la révolution qui chassa la branche aînée. Cette révolution faillit avoir un résultat peu connu des historiens : Beauvallet, adoré du public de l'Ambigu, jouissait d'une immense réputation dans les quartiers populaires. Durant les trois jours, il mit au service de l'émeute sa voix foudroyante, lisant, monté sur une borne, des proclamations anarchiques. Un jour, au sommet d'une barricade, en pleine rue Saint-Denis, il enthousiasma tellement le peuple par ses discours que l'on s'écria : A bas les Bourbons! Vive Beauvallet! Mais ce fut Louis-Philippe d'Orléans qui prit le sceptre. Beauvallet, sur le trône de France, y aurait peut-être montré moins de ladrerie.

A propos de cette ladrerie légendaire, Victor Hugo a écrit :

Mme de Genlis, qui avait été précepteur du jeune homme, se plaignait un peu de ce qu'elle appelait la ladrerie du roi. Elle disait : il était prince, j'en ai fait un homme; il était lourd, j'en ai fait un habile; il était ennuyeux, j'en ai fait un homme amusant; il était poltron, j'en ai fait un homme brave; il était ladre, je n'ai pu en faire un homme généreux. Libéral, tant qu'on voudra; généreux, non.

C'est le moment de rappeler les premières

amours de Louis-Philippe. Le roi disait un jour à Victor Hugo :

Je n'ai jamais été amoureux qu'une fois dans ma vie : de Mme de Genlis.

— Mais elle était votre précepteur, lui fit remarquer le poète.

— Et un rude précepteur, je vous jure, répliqua le roi... Elle était systématique et sévère. Tout petit j'en avais peur... En grandissant, je m'aperçus qu'elle était fort jolie. Je ne savais pas ce que j'avais près d'elle. J'étais amoureux, mais je ne m'en doutais pas. Elle, qui s'y connaissait, comprit et devina tout de suite... « Mais, Monsieur de Chartres, grand dadais que vous êtes, disait-elle, qu'avez-vous donc à vous fourrer toujours dans mes jupons! » Elle avait trente-six ans, j'en avais dix-sept.

Mme de Genlis mourut trois mois après la révolution de Juillet. Elle eut juste le temps de voir son élève roi.

L'histoire se compose d'événements parfois impossibles, fait remarquer plaisamment l'auteur des *Guêpes*. S. M. Louis-Philippe est aujourd'hui roi des Français, et en 1780 je trouve dans un ouvrage :

M. le duc de Chartres (père du roi Louis-Philippe) étant allé suivant l'usage prendre les ordres du roi (Louis XVI) au sujet de son intention d'instituer gouverneur de ses enfants (au nombre desquels est le roi Louis-Philippe) Mme la comtesse de Genlis, Sa Majesté

a fait un moment de réflexion, puis a dit : J'ai un dauphin (Louis XVII mort au Temple), Madame (la femme du comte de Provence, devenu depuis Louis XVIII) pourrait être mère. Le comte d'Artois (devenu le roi Charles X) a plusieurs princes (le duc de Berri et le duc d'Angoulême), faites ce que vous voudrez.

Le plus hardi romancier, ajoute A. Karr, n'oserait admettre une pareille histoire.

Louis-Philippe n'avait pas plutôt été roi, dit Auguste Vacquerie, qu'il avait travaillé à restreindre et à gêner la révolution dont il était fils. Il était soutenu par l'armée, par la majorité des Chambres, par la magistrature... Une minorité intrépide se ruait là-dessus et se dévouait pour ouvrir passage à la démocratie... l'art se mettait avec la minorité héroïque : Victor Hugo écrivait le *Journal d'un révolutionnaire*, Lamartine passait au peuple et Lamennais à la république.

En septembre 1830, Victor Hugo fit lire à M. de Lamennais cette déclaration :

La République, qui n'est pas encore mûre, mais qui aura l'Europe dans un siècle, c'est la société souveraine de la société ; se protégeant, garde nationale ; se jugeant, jury ; s'administrant, commune ; se gouvernant, collège électoral.

Les quatre membres de la monarchie, l'armée, la magistrature, l'administration, la pairie, ne sont pour

cette République que quatre excroissances gênantes qui s'atrophient et meurent bientôt.

Il n'y a qu'un mot de trop, dit Lamennais : « la République n'est pas mûre ». Vous la mettez dans l'avenir; moi, je la mets dans le présent.

Plusieurs pétitions avaient demandé que la Chambre intervînt pour faire transporter les cendres de Napoléon sous la colonne de la place Vendôme.

La Chambre passa à l'ordre du jour.

Victor Hugo écrit le 9 octobre 1830 son Ode fameuse à la Colonne!

> Dors, nous t'irons chercher !

dit le poète.

> Oh! va, nous te ferons de belles funérailles!

C'est également en octobre 1830 que Ch. de Montalembert, Lacordaire et de Lamennais fondent l'*Avenir* avec cette épigraphe : Dieu et Liberté. Ch. de Montalembert, dans sa sollicitude pour les malheurs de la Pologne, traduira bientôt les *Pèlerins polonais* d'Adam Mickiewicz.

D'autre part, pendant l'orage de 1830, Béranger, le chantre de la Révolution, avait déposé sa lyre, mais le peuple songeait à lui. Et son buste était couronné chaque soir dans tous les théâtres de la capitale et salué par des cris d'amour. Le chansonnier devait bientôt jeter un cri d'alarme, le jour où il vit la Pologne étranglée par le czar.

Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

Mais les accents patriotiques du vieux poète ne montèrent pas jusqu'au trône où la paix à tout prix venait de s'asseoir.

Béranger disait de Louis-Philippe : Le roi des barricades tue son siècle. En l'écoutant, mes amis, aujourd'hui ses ministres, ne font que des sottises.

Pour le roi, la paix, c'était le développement du commerce, l'épanouissement de l'industrie ; mais la paix que veut la généreuse France — qui ne vit pas que par les sens — n'est pas une paix sans splendeur, satisfaite, béate... Il faut commencer par le désintéressement. Les hommes ont toujours le temps de devenir égoïstes et sensuels.

Victor Hugo s'exalta à la vue du peuple

> Crevant l'écharpe béarnaise
> Du fer de lance d'Iéna

Il menaça la nouvelle royauté de la secousse populaire qui venait de jeter l'ancienne à bas :

> Songez-y, rois minés, sur qui pèse un passé
> Gros du même avenir peut-être.

En littérature, le poète lança son *Vox populi, Vox Dei :*

> Cette voix haute et puissante du peuple, qui ressemble à celle de Dieu, veut désormais que la poésie ait la même devise que la politique : Tolérance et Liberté.
>
> Point d'étiquette, ni d'anarchie : ni talons rouges, ni bonnets rouges.

L'invasion des Romantiques dans ces dispositions belliqueuses, allait être regardée comme l'invasion des barbares. « Nous acceptons la comparaison, dit Paul de Saint-Victor : là où passait Attila, l'herbe ne germait plus. »

Une renaissance magnifique va renouveler le monde littéraire. « Ceci tuera cela. » La révolution prosodique coïncidera avec la révolution psychologique. Les âmes nouvelles

avaient besoin d'une nouvelle langue pour rendre leurs sentiments.

Le génie qui apparaissait après une longue période d'abaissement littéraire fut comme une émanation de la révolution. Sa venue marqua le réveil de l'esprit français assoupi pendant les luttes sanglantes du commencement du siècle.

Si des feuilletonnistes criaient que le poète était en dehors des préceptes du goût, qu'il méprisait le dictionnaire de l'Académie, la poétique d'Aristote et le vers de Racine, — le nombre des partisans s'accroissait rapidement grâce à l'énergie du maître.

Casimir Delavigne lui-même qui, à peu près seul, était en faveur auprès du Comité du Théâtre-Français — et qui, plus tard, vota contre Victor Hugo candidat à l'Académie — salua l'apparition d'*Hernani* et, drapé dans sa toge classique, se rangea modestement quand le nouveau drame fit son entrée triomphale au répertoire.

M. Veuillot se montrait audacieusement hugolâtre. Il aimait cette littérature de combat. Mérimée définissait la littérature classique

ainsi : la littérature à l'usage des classes; et il ajoutait irrévérencieusement : Racine est le plus grand des écrivains qu'on ne lit pas ! Et Mérimée était le chef de cabinet du comte d'Argout, le ministre d'où ressortissaient les théâtres à l'abolition de la censure.

Mais à la Comédie-Française — on l'a vu — les romantiques ne jouissaient que d'une sympathie fort médiocre, de la part des artistes tout au moins. Une sourde conspiration régnait parmi les sociétaires qui reprochaient violemment, dans chaque séance du Comité, au commissaire royal, le baron Taylor, de conduire le théâtre à sa perte grâce à l'envahissement des romantiques.

Ces clameurs n'intimidèrent point le commissaire royal qui avait confiance dans cette noble hardiesse du génie. Il mit les novateurs en présence du public qui accourut; grâce à lui, l'art fut transformé. Un enthousiaste s'écriait :

Il a greffé sur de vigoureux sauvageons les branches de la vieille souche; la sève rajeunie bouillonne et pousse des rameaux à perte de vue !

Il n'avait, il est vrai, pu faire lever l'inter-

diction de *Marion de Lorme*. Mais lorsque le roi avait offert, pour indemniser le poète, 6000 francs de pension, « Sire, avait répliqué le baron, autorisez-moi à porter ce chiffre à 12000 francs, l'offre sera plus magnifique et la réponse du poète sera, croyez-le bien, la même. »

Benjamin Constant meurt le 8 décembre 1830.

Victor Hugo écrit : C'était un de ces hommes rares qui fourbissent, polissent et aiguisent les idées générales de leur temps, ces armes des peuples qui brisent toutes celles des armées. Il n'y a que les révolutions qui puissent jeter de ces hommes-là dans la société. Pour faire la pierre ponce, il faut le volcan.

1831. — Le 13 février parut *Notre-Dame de Paris* qui eut un succès colossal.

En septembre 1830, Victor Hugo écrivait :

Je suis plongé jusqu'au cou dans *Notre-Dame*. J'empile page sur page, et la matière s'étend et se prolonge tellement devant moi à mesure que j'avance que je ne sais si je n'en écrirai pas la hauteur des tours.

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,

Et commençait à s'occuper
D'y grimper.

avait dit Alfred de Musset.

Le 11 août 1831, *Marion de Lorme* était reprise à la Porte-Saint-Martin. La censure n'existait plus; « cette petite inquisition de l'esprit qui a, — comme l'autre Saint-Office, — ses juges secrets, ses bourreaux masqués, ses tortures, ses mutilations, et sa peine de mort » était morte à son tour. Victor Hugo avait dû prendre le parti de retirer définitivement *Marion de Lorme* du Théâtre-Français, parce qu'on voulait, en ce lieu privilégié, ressusciter la morte; or, la Porte-Saint-Martin était décidée à lutter de toutes ses forces contre cette résurrection d'Anastasie. Après avoir prévenu son ami, le baron Taylor, le poète signa dans le théâtre du boulevard.

La pièce fut jouée par Mme Dorval, dans le rôle de Marion; Bocage dans le rôle de Didier.

Marie Dorval eut des cris à électriser la salle. Elle possédait au degré suprême ces élans du cœur, ces vibrations de l'âme que, plus près de nous, traduisait de façon si pathétique l'inoubliable Desclée.

Les fanatiques à perruque furent émus : *Marion de Lorme* eut soixante représentations.

Un souvenir pittoresque cueilli dans Mirecourt : en ces heureux jours la garde nationale était un enthousiasme ! Bocage ne quittait plus son costume guerrier ; les autres acteurs de la Porte-Saint-Martin imitaient ce fier démocrate.

Le directeur du théâtre disait : « Ils viennent tous répéter en artilleurs, je n'ose rien dire : ils me passeraient par les armes. » En l'an de grâce 1831, « au temps du long espoir et des vastes pensées » on ne faisait rien simplement.

A cette époque du romantisme, Richelieu était haï comme le type du despotisme sanguinaire. Aussi l'homme rouge, le cardinal-bourreau, sur la robe de qui le sang ne paraissait pas, était-il attendu chaque soir et l'émotion était grande quand il traversait la scène dans sa litière.

Bocage, dans le rôle de Didier, trouva son plus grand triomphe. L'enthousiasme ne connut plus de bornes. Il sut aimer, frémir et pleurer. Il montra à la fois une grande sensibilité, beaucoup d'énergie et de passion. C'était une de ces physionomies aujourd'hui disparues

et dont Mélingue fut le dernier représentant : brûleur de planches, à l'allure victorieuse, aux élans magnifiques. Il avait fait le coup de feu contre la garde royale.

Un soir que, par une fantaisie assez commune chez les comédiens, il prenait à peine le soin d'articuler ses paroles : « Plus haut ! » cria impérieusement une voix dans la salle. Il continua, nullement ému, à parler entre les dents. « Plus haut ! » répéta témérairement le mécontent. Bocage s'approcha de la rampe et, regardant dans la direction d'où venait le cri : « Est-ce au citoyen ou à l'artiste que l'on s'adresse ? » demanda-t-il provocant. Personne ne répondit et il reprit son monologue, sur le même ton, sans doute.

Les journaux attaquèrent, bien entendu, *Marion de Lorme*.

Gustave Planche, sec et plat, « l'homme de France qui porte le mieux son nom », disait Victor Hugo, fut un des plus rudes à l'attaque.

De nombreuses parodies firent éclosion, çà et là.

En cette même année 1831, parurent les *Feuilles d'automne*, dont la préface, comme

celle de *Marion de Lorme*, annonce le futur politique.

Le moment politique est grave, écrit le poète... Au dedans, toutes les solutions sociales remises en question; toutes les membrures du corps politique tordues, refondues, reforgées dans la fournaise d'une révolution.

... Au dehors, sur la face de l'Europe, des peuples tout entiers qu'on assassine, qu'on déporte en masse, ou qu'on met aux fers : l'Irlande dont on fait un cimetière, la Sibérie qu'on peuple avec la Pologne!... Sans doute, en un pareil moment, c'est folie de publier un volume de pauvres vers désintéressés!

Pourquoi? L'art, cette chose éternelle, ne peut-il continuer de verdoyer et de florir entre la ruine d'une société qui n'est plus et l'ébauche d'une société qui n'est pas encore?... L'auteur laisse donc aller ce livre à sa destinée... Qu'est-ce d'ailleurs que ces pages qu'il livre ainsi au premier vent qui en voudra? Des feuilles lombées, des feuilles mortes, comme toutes feuilles d'automne...

Dès les *Orientales*, s'est ouverte l'étape intermédiaire du libéralisme. Le fantôme de Napoléon est grandi par le mirage; le grand conquérant dresse dans l'esprit une image ineffaçable, ne fût-ce que pour les maux qu'il a causés :

Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.

Dans les *Feuilles d'automne*, l'enthousiasme clate pour Napoléon, ce dieu!

En même temps que sa ferveur royaliste s'attiédit, son catholicisme commence à discuter. Il rappelle le christianisme à l'idéal austère.

Plus de trône dans le saint lieu,
Rien que l'aumône et la prière.

Il lui faut la simplicité, l'humilité des anciens temps :

La croix de bois, l'autel de pierre
Suffit aux hommes comme à Dieu.

Il s'adresse aux rois et leur crie :

O rois, veillez, veillez! Tâchez d'avoir régné.
Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné;
Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
Cabrer la Liberté qui vous porte avec elle;
Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
Et tâchez d'être grands, car le peuple grandit.

Né avec le siècle, il marche en même temps que lui vers la lumière, vers la liberté et le progrès.

Je suis, a-t-il écrit lui-même, un fleuve intelligent qui ai reflété successivement toutes les rives devant

lesquelles j'ai passé en méditant seulement sur les images que m'ont offertes ces rivages changeants.

L'enfant sublime a chanté la royauté, le jeune fils du soldat a chanté Napoléon et son épopée : le roi, disait sa mère, était le sauveur du vieux peuple franc ; l'empereur, lui racontait son père, avait moissonné des lauriers pour la France.

Victor Hugo était né à l'heure où la France, après une longue lutte entre le passé et l'avenir, avait abdiqué sa volonté entre les mains puissantes d'un maître. Les traditions monarchiques et le souvenir imposant de l'épopée révolutionnaire furent ses premières visions. Après avoir voué une admiration de poète au génie de Napoléon, après avoir, dans une espérance de repos et d'épanouissement libéral, célébré le retour des Bourbons, aujourd'hui, il va s'élever, par une transition naturelle, de ces doctrines aristocratiques de l'enfance, en passant par l'enthousiasme guerrier, jusqu'aux convictions du républicain démocrate qu'il gardera toujours ! Toute la Vérité va prendre possession de son esprit.

Et pourquoi un puissant esprit ne pourrait-il

s'affranchir, pourquoi un homme ne serait-il pas grand justement pour avoir fait les progrès que les plus humbles d'esprit ont accomplis? Sa marche est une ascension vers la Liberté!

Je hais l'oppression d'une haine profonde;
Je suis fils de ce siècle. Une erreur chaque année
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte Patrie et sainte Liberté!

En septembre 1831, a lieu la prise de Varsovie. L'insurrection de la Pologne écrasée par la Russie soulève l'indignation. Le ministère doit lutter contre les partisans d'une intervention immédiate de la France.

On lit dans les *Feuilles d'automne :*

Alors, oh! je maudis dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre!
Je sens que le poète est leur juge!...

Que la Muse indignée...
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne.

Le ministère demande au poète un hymne aux morts de Juillet pour l'inauguration du

monument élevé au Panthéon en leur honneur.

Hérold, qui venait de remporter le grand succès de *Zampa*, exécutait la musique.

Victor Hugo envoya :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

1832. — En cette année, les événements se multiplient. Le choléra s'abat sur Paris. Casimir Perier, le maître d'alors, est un des premiers atteints.

Apparaissent MM. Guizot et Thiers.

La duchesse de Berry, mère de Henri V, — qui n'avait été roi que pendant quelques heures après l'abdication de Charles X, — fait une tentative de soulèvement en faveur de son fils. Grâce à la trahison de Deutz, elle est arrêtée et enfermée dans la forteresse de Blaye.

Victor Hugo proteste contre cette ignominie :

Rien ne te disait donc dans l'âme, ô misérable !
Que la proscription est toujours vénérable,

. . . . . .

Et que n'étant plus reine elle était encor femme !

Plus tard Louis-Philippe la renverra hors de France.

Le 5 juin, une révolution est sur le point d'éclater aux obsèques du populaire général Lamarque. La rue Transnonain garde le souvenir de ces émeutes et de celles de 1834, qui suivirent les troubles de Lyon.

Le jeune duc de Reichstadt meurt à Vienne.

Victor Hugo écrit l'ode à Napoléon II :

Ils se disaient entre eux : Quelqu'un de grand va naître !

. . . . . .

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né.

. . . . . .

Il cria tout joyeux avec un air sublime :
L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

. . . . . .

Non, l'avenir n'est à personne !

Le 22 novembre 1832, a lieu la première

représentation du drame *Le Roi s'amuse*, qui n'eut pas de lendemain.

Avant le lever du rideau on apprenait qu'un attentat avait été commis sur Louis-Philippe, au Pont-Royal, au moment où le roi se rendait au Palais-Bourbon pour faire l'ouverture des Chambres. M. d'Argout prétendit que la pièce pouvait entretenir l'agitation. A la fin de la soirée, l'interdiction était décidée... sous prétexte d'immoralité.

De son côté, la critique se montra féroce.

Le 9 février de cette année 1832, on avait représenté au Théâtre-Français le *Louis XI* de Casimir Delavigne. Louis-Philippe y assistait dans la loge royale, située alors très en vue, au milieu du balcon, faisant face à la scène; le public avait appliqué à sa personne certains vers du drame, et la manifestation avait été bruyante. Le roi se résolut à ne plus reparaître au théâtre. Mais dans *Le Roi s'amuse* le rôle de François Ier, affirmait-on, était rempli d'allusions contre Sa Majesté absente. Les théâtres ressortissant au ministère des Travaux publics, M. d'Argout fit demander à l'auteur communication de son manuscrit; Victor Hugo refusa.

Le ministre le pria de venir causer avec lui de sa pièce ; le poète expliqua qu'il n'avait pas l'habitude de procéder par allusion et qu'en représentant François Ier, c'était François Ier seul qu'il voulait peindre. La première eut lieu et pour interdire le drame il fallut trouver une autre raison : on ne dit pas nettement que « l'on ne pouvait tolérer une pièce dont le sujet était l'assassinat d'un roi, le lendemain du jour où le roi avait failli être assassiné », on cria à l'immoralité. Et d'ailleurs, le vainqueur de Marignan n'apparaissait là que sous une face, un jour où il s'amusait; les gens austères en étaient choqués. La vérité, c'est que si Victor Hugo comptait avec lui toute la jeunesse, il avait de nombreux ennemis et M. d'Argout était leur représentant officiel. Alexandre Dumas entre autres était en froid avec le poète, Alfred de Musset venait de crayonner contre lui tout un album de caricatures ; un académicien, Alexandre Duval, lui écrivait pour l'accuser de perdre l'art dramatique « par ses doctrines perverses », enfin si les amis applaudissaient Triboulet disant :

. . . . . C'est toute une écurie !
C'est une Académie, une ménagerie !

il faut bien reconnaître que l'Institut ne se voyait guère invité par l'auteur à crier : Bravo ! à son nouveau drame.

Longtemps *Le Roi s'amuse* resta interdit par les gouvernements qui se sont succédé, parce que l'ouvrage prêchait aux yeux des prudes et des gens au cœur honnête la débauche et le régicide ! Mais dans le même temps, sur tous les théâtres lyriques de l'Europe, on jouait *Rigoletto* qui n'est autre que la traduction du drame de Victor Hugo, où le nom du duc de Ferrare remplace celui du roi de France.

Au lendemain de l'attentat ministériel généralement blâmé, M. d'Argout était fort désapprouvé d'avoir fait d'une question littéraire — sans l'avouer — une question politique. Le grand poète, gardant le calme d'un esprit supérieur, déclare dans la préface, parue le 30 novembre 1832, sur un ton d'ironie hautaine, que :

...le gouvernement de Juillet est tout nouveau-né, qu'il n'a que trente mois, est encore au berceau, a de petites fureurs d'enfant. Mérite-t-il qu'on dépense contre

lui beaucoup de colère virile? Quand il sera grand, nous verrons...

Cette préface du drame *Le Roi s'amuse* marque la date où l'on a fait, malgré lui, de Victor Hugo, un homme politique.

Il y écrit :

Quand il aura rapporté chez lui, intacte, inviolable et sacrée, sa liberté de poète et de citoyen, il se remettra paisiblement à l'œuvre de sa vie dont on l'arrache violemment. Pour le moment, un rôle politique lui vient ; il ne l'a pas cherché, il l'accepte.

Et tout de suite il pousse le cri de guerre contre l'atteinte à la liberté de la pensée commise par les serviteurs d'un roi qui était monté sur le trône au nom de toutes les libertés.

Ce pouvoir qui s'attaque à nous, hommes d'art, n'aura pas gagné grand'chose à ce que nous quittions notre tâche consciencieuse pour aller nous mêler, indignés, à cet auditoire railleur qui regarde passer avec des huées et des sifflets quelques pauvres diables de gâcheurs politiques, lesquels s'imaginent qu'ils bâtissent un édifice social parce qu'ils vont tous les jours à grand'peine, suant et soufflant, brouetter des tas de projets de loi des Tuileries au Palais-Bourbon et du Palais-Bourbon au Luxembourg.

Cependant, des journaux écrivent :

Il faut battre des mains au zèle du petit nombre d'hommes qui, de même que M. Victor Hugo, se livrent pieusement à l'étude de l'art au milieu du découragement général. Cette indifférence pour les choses de l'art augmente malheureusement de jour en jour.

En 1832, en effet, l'aristocratie et la bourgeoisie se souciaient peu de littérature : l'Académie, les artistes, les gens de lettres et la jeunesse des écoles entretenaient seuls la grande lutte entre classiques et romantiques.

Louis Philippe était littéraire, comme un bourgeois, a écrit Auguste Vacquerie ; sous son règne la paix sans les lettres, c'était le bœuf gras.

Et cependant à cette époque, le boulevard du Temple, en son animation extraordinaire, qui le soir appelait la foule dans dix théâtres, s'efforçait à réveiller de son engourdissement M. Gillenormand, ce type de bourgeois du Marais, créé par Victor Hugo et qui prenait son apéritif au café Turc.

Mais M. Gillenormand n'était pas facile à émouvoir. Les jeunes s'émurent, au contraire, de l'atteinte à la liberté de la pensée faite, en interdisant la pièce, *Le Roi s'amuse*, par un

gouvernement sorti d'une révolution acclamée au nom des libertés publiques.

Le 27 novembre 1832, le *Constitutionnel* publie une lettre de Victor Hugo dans laquelle il « prie la généreuse jeunesse de s'abstenir d'une démonstration violente qui aboutirait peut-être à l'émeute que le gouvernement cherche à se procurer depuis si longtemps ».

Depuis *Hernani*, le camp des romantiques se divisait en Bousingots et en Jeune-France. Les Bousingots étaient les républicains qui, après la révolution de Juillet, avaient adopté les cheveux à la Robespierre et le chapeau en cuir bouilli des marins appelé bousingot. Seuls ceux-ci avaient été aux barricades. Les Jeune-France étaient les révolutionnaires de l'art; tous deux avaient la haine des classiques, des bourgeois et des hommes chauves, qui, hélas! n'étaient pas tous des ennemis, mais les cheveux longs sont sans pitié! A la première et unique représentation du drame *Le Roi s'amuse*, les gilets à la Marat et les chapeaux cirés vinrent en nombre, comme bien l'on pense. Lorsque Alexandre Duval, l'académicien aux « doctrines perverses », parut au

balcon, les huées commencèrent ; le duc d'Orléans venait de partir pour le siège d'Anvers ; on chanta à tue-tête :

Poulot s'en va-t-en guerre,
Mironton, ton ton, mirontaine!
Poulot s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra!

Après avoir hurlé le Chant du Départ, on demanda plusieurs têtes! Les interpellations tombèrent dru sur les loges, qui protestaient, et malgré le talent de Ligier dans Triboulet, et de Mlle Anaïs dans le rôle de Blanche, la représentation finit dans un tumulte indescriptible. Le lendemain la pièce était interdite.

Victor Hugo combattit au Tribunal de commerce la mesure qui frappait *Le Roi s'amuse*, demandant quatre cents francs d'indemnité pour chaque représentation, si le drame restait interdit. Le tribunal se déclara incompétent. « En 1829, rappelle l'avocat de Victor Hugo dans le procès intenté plus tard à la Comédie-Française, M. Victor Hugo composa *Marion de Lorme*, dont les représentations furent arrêtées par un veto de la censure En transmettant cet ordre à M. Victor Hugo, le ministre de l'Inté-

rieur lui envoya comme compensation l'ampliation d'une ordonnance qui portait à 6000 la pension de 2000 francs qu'il tenait de la volonté spontanée de Louis XVIII. M. Victor Hugo refusa cette pension; quelles que fussent les insistances du ministre, il persista dans ce refus; et plus tard, en 1832, lorsque, à l'occasion du *Roi s'amuse*, il se vit contraint de plaider contre le ministre, M. d'Argout, il renonça de lui-même à cette pension de 2000 francs, dont on semblait lui faire reproche pour l'arrêter dans la lutte qu'il soutenait.

Le poète se contenta de faire séance tenante le procès de M. d'Argout « qui n'a laissé au ministère d'autre souvenir que celui de son nez plus qu'humain. »

Ainsi finit cette grande bataille, que Victor Hugo caractérisa ainsi :

Une persécution littéraire cachée sous une tracasserie politique.

Le poète venait de quitter son habitation de la rue Jean-Goujon, pour s'installer place Royale, n° 6, dans un vieil hôtel Louis XIII où il demeura jusqu'en 1848. Rien n'était plus

charmant que cet intérieur : un poète heureux en dépit des luttes « dramatiques », admiré, couronné de gloire par toute la génération littéraire ; une jeune femme aux grâces sans coquetterie ; de beaux enfants : tout respirait la joie, tout enchantait le regard. Plus tard viendront les revers, hélas ! et nulle douleur ne sera épargnée à l'homme aujourd'hui en possession du bonheur.

C'est le Maître. On lui écrit :

Vos rêveries ont un caractère presque accablant pour notre pauvre humanité... Rien qui vous fasse pâlir ; vous pouvez sonder toutes les profondeurs, ouïr toutes les voix. Vous êtes familiarisé avec l'Infini.

A la fin de l'année 1832, le grand poète polonais Adam Mickiewicz épancha son âme dans le « Livre de la nation polonaise et des pèlerins polonais », œuvres magistrales qui renferment la mission historique de la Pologne et réconfortent les malheureux exilés.

Quand un peuple produit de tels hommes, il ne peut pas mourir.

Victor Hugo se passionna pour ce livre qui demande, en même temps que la liberté de la Pologne, l'indépendance de tous les peuples.

Jamais le poète n'abandonna la cause polonaise et son premier discours politique fut en faveur du peuple martyr. Victor Hugo était un des quarante-huit signataires du Comité central qui, le 28 janvier 1831, proclamait que la conscience des peuples ne connaît qu'un droit : l'indépendance des nations, et qu'elle ne doit avoir qu'une règle : secours aux opprimés.

1833. — Le 2 février 1833, Victor Hugo faisait représenter sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin un nouveau drame, *Lucrèce Borgia*.

Mettre au jour un nouveau drame six semaines après le drame proscrit, écrit-il dans la préface, c'est encore une manière de dire son fait au gouvernement. C'est lui prouver que l'art et la liberté peuvent repousser en une nuit sous le pied maladroit qui les écrase.

La paternité sanctifiant la difformité physique, voilà *Le Roi s'amuse*. La maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia*. Dans la pensée de l'auteur, si le mot « bilogie » n'était pas un mot barbare, ces deux pièces ne feraient qu'une bilogie qui pourrait avoir pour titre : *Le père et la mère*.

Quelle puissance de création! Le manuscrit du drame *Le Roi s'amuse*, annoté de la main de Victor Hugo, indique qu'il fut commencé le 3 juin 1832 et terminé le 23 juin 1832, et que la dernière scène du premier acte a été faite au milieu de la fusillade des émeutes des 5 et 6 juin provoquées par les obsèques du général Lamarque.

Cette fois, le drame est en prose. Son titre primitif fut *Un Souper à Ferrare;* les interprètes : Mlle Georges dans Lucrèce, Frédérick Lemaître dans Gennaro. Le théâtre fit des recettes magnifiques; son directeur était Harel, ancien préfet des Landes sous l'empire, destitué par la branche légitime, exilé, et qui était rentré en France avec la Restauration. Il fut nommé directeur de l'Odéon; après y avoir battu les classiques, il était passé à la Porte-Saint-Martin toujours dévoué à la grande cause littéraire.

Le lendemain de la première, de nombreux amis venaient féliciter l'auteur de son succès. Cependant le *Télégraphe des départements*, où collaborait — singulière coïncidence — le secrétaire de M. d'Argout, annonçait que Victor

Hugo « venait d'être attaqué de folie furieuse ». La nouvelle fut reproduite le lendemain par plusieurs journaux des départements.

Accuser de folie ceux que l'on n'a pu comprendre, cela résulte d'un obscurcissement inconscient. Un ministre ou son secrétaire peuvent être dans l'ombre, si un nuage leur cache le soleil. L'astre est au-dessus du nuage et brille d'un éclat radieux.

Déjà on lui avait contesté le simple bon sens, aujourd'hui on lui refuse l'humble raison; bientôt, après *Claude Gueux*, on l'accusera de provoquer l'assassinat, puis de n'écrire ses poèmes que dans un état de surexcitation alcoolique. Enfin, pour clore la série, Henri Heine dénoncera le malheureux poète comme étant un bossu honteux qui fait rembourrer ses déformations.

Victor Hugo, en deux vers, fit la synthèse de cette criminalité ; au-dessous d'un de ses portraits, il écrivit :

Voici les quatre aspects de cet homme féroce :
Folie — Assassinat — Ivrognerie — et Bosse !

Donc, à la Porte-Saint-Martin, le jeune Frédérick Lemaître jouait Gennaro.

Élégant et familier, dit Victor Hugo, il est plein de grandeur et de grâce ; il est redoutable et doux, il est enfant et il est homme. Il charme et il épouvante ; il est modeste, sévère, terrible.

A son début, le grand Frédérick avait joué aux Variétés amusantes dans *Pyrame et Thisbé*, une pièce qui comportait trois rôles, dont un lion. Le jeune homme faisait le fauve. Après ce premier essai à quatre pattes... il vint dévorer les classiques à l'Odéon dans une troupe magnifique formée autour de Mlle Georges et où figuraient déjà Ligier, Mlle Noblet, Ferville.

Quant à Lucrezia Borgia, le lendemain de la première, Victor Hugo écrivait :

Mlle Georges fait applaudir et elle fait pleurer. Elle passe comme elle veut et sans effort du pathétique tendre au pathétique terrible. Elle est sublime comme Hécube et touchante comme Desdémone.

Il y eut une telle frénésie d'applaudissements dès après le premier acte, que Georges succombant sous l'émotion dit au poète : « Je n'aurai jamais la force d'aller jusqu'au bout. » Elle acheva son rôle au frémissement de la salle entière : le drame moderne n'était encore jamais parvenu à cette intensité d'angoisse.

Georges allait avoir cinquante ans, mais cette femme dont la beauté splendide avait jadis jeté les spectateurs dans l'extase conservait encore un charme suprême. Sa voix achevait son triomphe. Elle incarnait la passion d'un personnage avec une pénétration merveilleuse.

Dumesnil, en Clytemnestre, Clairon, en Mérope, avaient déjà rendu les armes. L'Émilie de *Cinna*, qui disait au théâtre :

Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres,

avait été séduite, au contraire, par le premier consul qui, venu à la représentation du chef-d'œuvre de Corneille, rapporte la légende, « ne put échapper au magnétisme irrésistible qui tenait la salle tout entière suspendue au geste et au regard de la puissante actrice ». Ils furent vaincus tous deux.

Le *Charivari* du 3 février 1833 publie un compte rendu de *Lucrèce Borgia*, encadré des curieuses réflexions suivantes :

L'obstination est la condition essentielle du génie. Sans l'obstination point de *Lucrèce Borgia*, la plus grande œuvre de l'école nouvelle. Heureusement Victor Hugo n'était pas poète à se rebuter des criailleries

classiques, encore moins des vexations du pouvoir. Ballotté du Théâtre-Français à la Porte-Saint-Martin, l'auteur eût fait tous les théâtres les uns après les autres; il aurait frappé à la porte de l'Ambigu, puis il serait allé corrompre le vertueux Marty de la Gaîté; ensuite, des Folies-Dramatiques, il aurait passé aux Funambules, toujours opiniâtre, infatigable, poursuivant son but avec une volonté de fer, une volonté polonaise, fatale comme la nécessité; et là, à coup sûr, il eût pris d'assaut son succès. Victor Hugo a réussi avant les Funambules; tant mieux pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin; tant mieux pour le directeur qui a su comprendre l'avenir du poète, et qui a accepté sa fortune. Félicitons M. Harel de n'avoir rien épargné, ni décors, ni costumes, pour la pièce nouvelle d'un auteur trois fois tombé, mais en qui le public devait croire un jour, parce que l'auteur n'avait jamais douté de lui-même.

Samedi, 2 février 1833, Victor Hugo a vidé la grande querelle littéraire, comme Armand Carrel la querelle politique. Ce jour sera donc mémorable par deux drames : celui du matin, et celui du soir.

Lucrèce Borgia fut le Waterloo de l'armée classique. Et tout le monde chantait :

Amis, vive l'orgie!
J'aime la folle nuit
Et la nappe rougie
Et les chants et le bruit,
Les dames peu sévères,
Les cavaliers joyeux,

Le vin dans tous les verres,
L'amour dans tous les yeux!

La tombe est noire,
Les ans sont courts.
Il faut, sans croire
Aux sots discours,
Très souvent boire,
Aimer toujours!

Le duel dont parle le *Charivari* eut lieu entre un légitimiste, Roux-Laborie fils, et le patriote rédacteur en chef du *National*, Armand Carrel, qui fut grièvement blessé au ventre, et qui devait tomber, mortellement frappé un jour, dans un autre duel lugubrement célèbre.

Cependant, Lamennais, enthousiasmé par l'œuvre de Mickiewicz, burine les *Paroles d'un Croyant* et Charles de Montalembert, un de ses disciples les plus ardents, traduit dès 1833 le *Livre de la Nation polonaise :*

Jamais, dit-il, dans son Avant-Propos, on n'a dévoilé d'une main plus hardie et plus sûre les destinées qui attendent toute l'organisation politique et sociale de nos jours.

Le livre de Mickiewicz fut mis à l'index. En cette même année, le 15 février 1833,

Victor Hugo envoie à Mlle Louise Bertin le scénario de la *Esmeralda* dont elle écrit la musique. Le 6 novembre, nouveau drame en prose : *Marie Tudor* — Marie d'Angleterre — joué à la Porte-Saint-Martin.

Les critiques et les sifflets s'accentuent. Gustave Planche, le Claude Vignon du roman de Balzac, *Béatrix*, se déclare ouvertement contre le Maître.

Victor Hugo, parlant de ses interprètes, déclare que :

> Mlle Georges, qui joue Marie, crée dans la création même du poète quelque chose qui étonne et qui ravit l'auteur lui-même. Elle caresse, elle effraye, elle attendrit et c'est un miracle de son talent que la même femme qui vient de vous faire tant frémir vous fasse tant pleurer.

Il n'en faudrait dire qu'un mot, ajoute-t-il : « sublime ! »

1834. — Au commencement de 1834, Victor Hugo fit paraître son étude sur *Mirabeau*, où il s'est peint lui-même. Il y montre son antipathie pour les talents modérés et prudents qui sont le contraire du sien. Il y traduit avec viva-

cité sa répulsion pour la parfaite logique et le sage terre à terre. Il s'affirme décidément révolutionnaire. Et dans *Littérature et Philosophie mêlées*, qui contient l'étude sur Mirabeau, il fait son examen de conscience.

Claude Gueux vient s'ajouter à son dossier contre la peine de mort. Plus tard, il y joindra encore cette protestation :

La hache? Non. Jamais. Je n'en veux pour personne.
Pas même pour ce czar devant qui je frissonne,
Pas même pour ce monstre à lui-même fatal.

. . . . . .

Et quand la mort, ouvrant son désastreux registre,
Me dit : — Que jettes-tu dans ce panier sinistre?
Ou la tête du peuple, ou la tête du roi? —
Je dis : — Ni celle-ci, ni celle-là. Ma loi,
C'est la vie!

Le poète met un point final à son *Journal d'un jeune Jacobite de 1819;* ce seront ses mémoires de jeunesse.

Vers le milieu de 1834 paraissent les *Paroles d'un Croyant* de Lamennais. La vieille Europe eut un tressaillement à l'apparition de cette œuvre, dit un critique contemporain : jamais le génie d'un écrivain ne s'éleva plus haut dans les

célestes régions; la poésie et l'éloquence y atteignent leurs sommets.

1835. — Victor Hugo publie les *Chants du crépuscule*, où il célèbre le héros de l'indépendance grecque, Canaris, dont il envie la destinée : il vit au pays de l'héroïsme et de la gloire!

Les *Chants du crépuscule* sont remplis de courts chefs-d'œuvre. C'est la période de la vie du poète où se manifeste pour la première fois — avant les heures mélancoliques de l'exil — le pessimisme amer et douloureux. Il proteste contre les mesures de réaction, se plaint des « tristes libertés qu'on donne et qu'on reprend ».

Ce qui a été la principale préoccupation de l'auteur en jetant çà et là les vers qu'on va lire dans ce recueil, c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société dans le siècle où nous vivons; c'est cette brume au dehors, cette incertitude au dedans; c'est ce je ne sais quoi d'à demi éclairé qui nous environne.

Dans cette époque livrée à l'attente et à la transition, il n'est ni de ceux qui nient, ni de ceux qui affirment. Il est de ceux qui espèrent.

Victor Hugo blâme ouvertement les désin-

téressements de la politique et s'indigne qu'aucun écho n'ait répondu au cri de la Pologne « piétinée par les clous des Baskirs ».

Il montre le flot populaire qui monte... Rien ne pourra l'arrêter que l'obstacle d'une bonne action! Cette marée montante, inéluctable, doit traduire aux yeux de tous l'idée de Révolution. Et les Révolutions, dira-t-il un jour, sont les « archanges de clarté ».

Ses opinions se manifestent dans le programme qu'il rédige alors pour le journal *La Presse* que va fonder Émile de Girardin : la monarchie constitutionnelle, élue par le peuple, est un régime « transitoire » entre la monarchie absolue et la souveraineté du peuple. Le poète doit en prêcher l'avènement.

Il a un sacerdoce à exercer; il doit être « grossièrement utile ».

Le 28 avril 1835 avait été représenté au Théâtre-Français *Angelo*, tyran de Padoue, drame en prose. Mais au milieu de quelles intrigues et de quelles tracasseries! M. Paillard de Villeneuve raconte, au cours de sa plaidoirie, dans le fameux procès d'*Hernani* et d'*Angelo* :

On annonce *Angelo*. Au jour indiqué, indisposition subite de Mme Volnys; le lendemain, rétablissement tout aussi subit qui lui permet de jouer avec beaucoup de vigueur et de talent dans *La Camaraderie*. Le surlendemain, *Angelo* est encore annoncé. Seconde indisposition subite de l'actrice, et le lendemain encore, second rétablissement subit qui permet au public de l'admirer et de l'applaudir dans *Don Juan d'Autriche*.

On commence à six heures au lieu de sept, de telle sorte qu'à moins d'arriver à jeun, le public est menacé de ne voir que le dénoûment; la seconde pièce sera ce qu'on appelle « un repoussoir ».

On jouera l'ouvrage le jour où des réjouissances publiques appellent toute la population dehors. On saura choisir les conditions les plus défavorables.

Beauvallet joua le rôle d'Angelo Malipieri. Il mit sa voix superbe au service de sa belle intelligence. Marie Dorval représenta Catarina Bragadini et Mlle Mars, la Tisbé.

L'art n'aura jamais trop de reconnaissance, dit Auguste Vacquerie, pour ces généreux comédiens qui ont travaillé à l'avènement de l'idée nouvelle et les noms de Mlle Mars, de Mme Dorval et de Mlle Georges doivent être inscrits sur l'Arc de Triomphe du drame moderne.

Victor Hugo burine les *Voix intérieures*.

Me voici, écrit-il à Mlle Louise Bertin, achevant ce volume dont une partie avait poussé parmi les fleurs des Roches, et le reste dans les fentes des pavés de

Paris. De là, dans ce livre, deux couleurs, l'une poétique qui vient de chez vous, l'autre politique qui vient de dessous les pas de tout le monde.

Le 31 mai 1835 — à trente-trois ans — le poète, encore meurtri par les dures années de collège, écrit à propos d'*Horace* que l'on donne si souvent en pensum :

Marchands de grec! marchands de latin! cuistres! do-
[gues!]
Philistins! Magisters! Je vous hais, pédagogues!
. . . . . .
Car vous êtes mauvais et méchants! — Mon sang bout
Rien qu'à songer au temps où, rêveuse bourrique,
Grand diable de seize ans, j'étais en rhétorique.

Et il rend hommage à Horace que les pédagogues veulent faire détester par les écoliers.

Le 28 juillet 1835, boulevard du Temple, une fusillade joncha le sol de morts et de blessés. C'était l'attentat de Fieschi contre le roi qui ne fut pas atteint.

1836. — En 1836, le 25 juin, Alibaud tira encore sur Louis-Philippe.

A cette même époque, Armand Carrel était tué en duel par Émile de Girardin.

Godefroy Cavaignac, Raspail, Carrel, Louis Blanc, Fourier, Proudhon, Pierre Leroux avaient engagé contre le pouvoir la lutte en faveur de la démocratie.

Le 30 octobre 1836, apparaissait à Strasbourg, au milieu d'un régiment d'artillerie, un jeune homme revêtu d'un uniforme d'officier. C'était Louis Bonaparte, qui déjà tentait un coup révolutionnaire. Il échoua. Louis-Philippe envoya le révolté aux États-Unis.

Le 14 novembre 1836 le libretto de la *Esmeralda*, tiré de *Notre-Dame de Paris* en 1833, est vigoureusement sifflé.

En **1837**, paraissent les *Voix intérieures* dédiées à son père oublié sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile.

Victor Hugo affirme le sentiment de piété filiale qui a dicté cette dédicace des *Voix intérieures*.

La France a le droit d'oublier, la famille a le droit de se souvenir. Une nation est grande, une famille est petite; ce qui n'est rien pour l'une est tout pour l'autre...

La France peut bien, sans trop de souci, laisser tom-

ber une feuille de son épaisse et glorieuse couronne ; cette feuille, un fils doit la ramasser.

Le volume fut publié le 27 juin ; en rentrant chez lui, ce jour-là, Victor Hugo trouva dans son salon un tableau de Saint-Evre, Inès de Castro, que le duc et la duchesse d'Orléans lui envoyaient en signe d'admiration et de sympathie. De ce moment, datent ses premières fréquentations avec Louis-Philippe.

Au début de l'année, le pauvre Eugène Hugo était mort dans la maison de fous où il était interné.

C'est en 1837 que le poète atteint son grade définitif dans la Légion d'honneur : il est nommé officier.

A la fin de 1837, Victor Hugo intente à la Comédie-Française un procès qu'il gagne. Il plaide lui-même et démasque l'ostracisme dont ses pièces ont à souffrir.

Depuis quinze ans, dit-il, qu'il est au plus fort de la mêlée dans cette grande bataille « que les idées propres à ce siècle soutiennent si fièrement contre les idées des autres temps », l'auteur n'a d'autre prétention que celle d'avoir combattu.

1838. — En 1838, va paraître au théâtre un des ouvrages les plus contestés : *Ruy Blas*.

Le 17 mai de cette année Talleyrand meurt.

Il avait reçu la confession de Mirabeau, dit le poète, et la première confidence de Thiers. Il disait de lui-même qu'il était un grand poète et qu'il avait fait une trilogie en trois dynasties : acte Ier l'empire de Buonaparte ; acte IIe la maison de Bourbon ; acte IIIe la maison d'Orléans.

Il avait fait cela dans son palais, comme une araignée dans sa toile.

Victor Hugo ambitionne la pairie. Pour pouvoir être pair de France il faut faire partie de certaines catégories où le roi choisit : l'Académie est une de ces classes privilégiées. Le poète pose sa candidature à l'Académie française. Il échoue une première fois.

En ce temps, *Hernani* est repris au Théâtre-Français. On ne siffle plus. Le *Charivari* écrit :

Hernani, la première pièce de M. V. Hugo, est sans comparaison aucune le plus beau fleuron de sa couronne dramatique. Nul ouvrage, depuis longtemps, n'avait été plus obstinément sifflé, comme nul n'avait été plus obstinément et, disons-le, plus justement, applaudi. La lutte qu'il excita, prolongée pendant quarante représentations consécutives, passant rapidement du

théâtre dans la presse, dans les salons, dans les ateliers et dans les écoles, a presque rappelé les fureurs artistiques du *Coin du roi* et du *Coin de la reine*.

Le 8 novembre 1838, Anténor Joly, à la Renaissance, donne la première représentation de *Ruy Blas*. Chaque soir, pendant cinquante jours, la pièce fut abominablement sifflée. L' « horrible compagnonne, dont le menton fleurit et dont le nez trognonne » exaspéra à un tel point M. Viennet, entre autres classiques, qu'il voulait brûler le théâtre le soir même.

On crie à l'invraisemblance. Au quatrième acte, les scènes de don César sont un hors-d'œuvre qu'on ne peut supporter : décidément, l'auteur se moque du public !

Paul de Saint-Victor va nous dire quelle évocation mirifique représente cette inoubliable figure de don César de Bazan :

Tous les gueux, tous les gitanes, tous les aventuriers des Castilles se sont incarnés dans ce chevalier de joyeuse figure.

Que de jactance et que de folie ! Que de grandesse sous sa misère ! Sa gaieté est inextinguible ; sa moquerie lance des rayons, son ironie a des ailes. La cape en dents de scie de ce zingaro sème une pluie de

perles... Il reste presque seul dans le merveilleux intermède du quatrième acte et voilà qu'à sa voix la scène se peuple : le cabaret chante, la posada grouille, les alguazils rôdent.

Toute l'Espagne picaresque se déroule dans ce merveilleux poème en actions. On dirait toute la gueuserie de Callot résumée en un type unique.

Que l'on dise, après cela, si ce n'était pas une scène à faire.

D'ailleurs, plusieurs journaux luttaient contre les podagres littéraires :

Rendant compte de la première de *Ruy Blas* et du jeu de Frédérick Lemaître, le *Charivari* écrit :

Rien de plus énergique, de plus délicieusement empreint de douce et charmante poésie n'était sorti peut-être de la plume à qui nous devons tant de riches inspirations lyriques. Les développements des principales scènes ont cette ampleur et cette richesse d'étoffe que l'on trouve dans les maîtres de la scène anglaise et espagnole, Shakespeare, — puisqu'il faut toujours le citer quand on veut peindre la plus haute expression de l'art, — Caldéron, quelquefois Moneto.

Il est impossible de créer un rôle avec plus d'âme et de puissance que ne l'a fait Frédérick Lemaître pour *Ruy Blas*. Les cordes les plus diverses de la passion et de la sensibilité vibrent dans cette organisation sans égale. Si le théâtre de la Renaissance sait l'employer à

propos, il fera jaillir une source inépuisable de recettes dans sa caisse.

Frédérick Lemaître, écrit A. Vacquerie, n'est pas un acteur, c'est le drame lui-même. C'est lui qu'on va voir. Ce prodigieux artiste crée même dans les chefs-d'œuvre. Il a deux choses que personne n'a jamais eues au même degré : l'émotion et l'imprévu.

Frédérick, c'est le peuple! Avant lui, le théâtre n'avait de pitié que pour les rois. Tout ce qui n'était pas roi, ou pour le moins prince, était livré à la comédie... De là, cet enthousiasme du peuple pour lui. Le principal acteur du drame est instinctivement remercié par ces gens dont les calamités ont été si longtemps rejetées par la tragédie, comme indignes de la douleur.

1839. — En 1839, une insurrection est tentée, conduite par Barbès, Blanqui, Martin-Bernard. Mais le peuple ne bouge pas.

Barbès est condamné à la peine de mort. Chef du mouvement, il avait revendiqué toutes les responsabilités, sauf cependant l'assassinat d'un jeune officier dont il repoussa toujours l'accusation avec horreur. Barbès était un loyal et un convaincu. Il fut néanmoins condamné pour cet assassinat à la peine capitale.

Victor Hugo alla demander sa grâce à Louis-

Philippe; le roi venait de perdre un enfant. Le poète lui écrivit :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe!
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau!
Grâce encore une fois! Grâce au nom de la tombe!
Grâce au nom du berceau!

La clémence de la cour citoyenne commua la peine en celle des travaux forcés à perpétuité.

Barbès fut jeté dans un cachot du Mont Saint-Michel, où il devait rester jusqu'en 1848.

Les traitements barbares, autorisés par les ministres de Louis-Philippe contre les captifs de cette prison d'État, faisaient d'une grâce apparente un martyre incessant jusqu'à la mort. Un des prisonniers se suicidait, un autre devenait fou... Barbès résista. Sa cellule était située au Grand exil, cachot à double grille.

En proie à une affection de poitrine, il fut transféré en 1848 à la prison de Nîmes où le peuple vint le délivrer.

Mes amis, disait-il, il faut se montrer généreux après la victoire. Je mourrais de chagrin si je savais faire endurer à mes ennemis vaincus ce qu'ils m'ont fait souffrir depuis neuf ans.

Victor Hugo a écrit un jour pour caractériser son temps : « Le siècle de Barbès et de Garibaldi. »

Ce fut en novembre 1839 que parut le premier volume des *Guêpes*, d'Alphonse Karr, son écrin littéraire, l'œuvre originale qui valut le surnom de « Sterne français » à l'auteur de ce joli aphorisme : « De tous les sens attribués à l'homme, le plus précieux est le sens commun. »

En 1839, Victor Hugo posa pour la deuxième fois sa candidature à l'Académie. Il échoua de nouveau.

M. Dupin, président de la Chambre, avait dit au poète : « A quoi peut servir une voix, si ce n'est à proclamer votre génie? »

A M. Berryer, concurrent, il disait : « Ma voix ne vaut pas la vôtre, mais elle vous appartient. »

Et il avait voté pour M. Bonjour. Ce qui voulait dire ni Hugo, ni Berryer.

En **1840**, Victor Hugo pose pour la troisième fois sa candidature à l'Académie. Cette fois, c'est M. Flourens, médecin, qui est nommé,

grâce au concours de Casimir Delavigne. On disait alors que le nouvel académicien était connu dans les lettres surtout par sa nomination.

L'Académie a toujours été en butte aux sarcasmes.

Thiers avait formé un ministère au mois de mars 1840; il reprit le projet de faire venir triomphalement à Paris les restes de Napoléon.

Le nom grandit quand l'homme tombe;
Jamais rien de tel n'avait lui.
Calme, il écoutait dans sa tombe
La terre qui parlait de lui.

. . . . . .

Enfin, mort triomphant, il vit sa délivrance
Et l'Océan rendit son cercueil à la France.

En juin, la Chambre discuta et vota le retour de Sainte-Hélène; on avait demandé un crédit de deux millions, on accorda un million et les Invalides. Il avait été question de l'Arc de l'Étoile et de la colonne Vendôme.

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur!

. . . . . .

En vous voyant passer, ô chef du grand empire!
Le peuple et les soldats tomberont à genoux.
Mais vous ne pourrez pas vous pencher pour leur dire :
Je suis content de vous!

. . . . . .

Tandis que votre nom, devant qui tout s'efface,
Montera vers les cieux, puissant, illustre et beau,
Vous sentirez ronger dans l'ombre votre face
Par le ver du tombeau!

Sur ces entrefaites, Louis-Napoléon ne négligeait pas de réapparaître. Il voulait profiter de l'état des esprits, favorable à l'impérialisme. Il fit une nouvelle tentative, à Boulogne, cette fois dans la caserne d'un régiment de la ligne. Le coup échoua comme à Strasbourg. Il fut enfermé dans le fort de Ham, d'où il parvint à s'évader en mai 1846.

Paraissent *les Rayons et les Ombres*. La préface affirme les ambitions d'homme d'État de l'auteur, qui prennent leur source dans l'idée qu'il se fait de la mission du poète.

Il tourne aussi les yeux vers la Nature qu'il va bientôt diviniser; il voit surgir l'image idéale d'un dieu dont la sérénité ne peut être altérée par notre indignité. Que te font, lui dit-il,

les hommes insensés
Vers la nuit au hasard l'un par l'autre poussés,
Fantômes dont jamais tes yeux ne se souviennent.

Son génie va s'élever à l'apogée. Son esprit ascensionnel se débarrasse peu à peu de ses erreurs. Dégagé des préjugés monarchiques et cléricaux auxquels l'attachait sa naissance, il va s'affranchir pleinement. Il sera d'abord l'avocat de la clémence, puis il deviendra l'apôtre des revendications démocratiques, le prophète de la fraternité des peuples.

Cependant, les Hugophobes ont fait ajourner l'élection prochaine de l'Académie, pour avoir le temps d'opposer au génie du poète quelque étoile médicale, un astre de grandeur moyenne au besoin.

M. Scribe a donné sa voix à M. Vatout, voix solitaire comme celle du rossignol. Et comme les billets blancs indiquaient qu'il n'y avait pas de transaction possible, chaque perruque s'est coiffée de son chapeau, et l'on s'est séparé après avoir ajourné l'élection à trois mois.

En cette année, il y eut un éclair de libéralisme. Le ministère créa une chaire de littératures slaves au Collège de France et y appela

Adam Mickiewicz, le grand poète polonais qui, s'adressant à la jeunesse, avait jeté ce cri admirable :

Allons, épaule contre épaule! Formons la chaîne autour du globe. Concentrons nos pensées et nos âmes en un seul foyer. Sors de ton chaos, vieil univers! Que nous te poussions dans des voies nouvelles!...

Adam Mickiewicz enflamma la jeunesse française par son cours : il distinguait nettement le peuple russe d'avec l'autocratie dont lui-même souffre en Russie et il affirmait alors la nécessité pour la Pologne de fraterniser avec lui, en ayant une existence libre et séparée.

Chez le poète polonais battait un cœur ardent de patriote : il s'était incorporé à sa nation pour en exprimer les incommensurables douleurs et les immortelles espérances.

Michelet et Quinet suivirent le même courant que Mickiewicz, et la popularité des trois professeurs fut au comble. Bientôt on va les surveiller.

En 1840 également, avait eu lieu le mariage de Victoria, reine d'Angleterre ; son mari n'était que son sujet ; l'aristocratie lui avait refusé la préséance sur les princes dont il pou-

vait être le père. Les discours officiels souhaitaient à la reine beaucoup d'enfants. Le prince de Cobourg répondit à la corporation de Douvres : « Je mettrai constamment mes soins et toute mon étude à répondre à vos espérances. » Il tint parole.

Le 15 décembre, c'est le retour des cendres de Napoléon Ier ; Victor Hugo écrit :

J'ai entendu battre le rappel dans les rues depuis six heures et demie du matin. Je sors à onze heures... les ruisseaux sont gelés... C'est une fête : la fête d'un cercueil exilé qui revient en triomphe. Il est midi... Tous les yeux sont fixés sur l'angle du quai d'Orsay par où doit déboucher le cortège... Il est midi et demi. A l'extrémité de l'esplanade, vers la rivière, une double rangée de grenadiers à cheval, à buffleteries jaunes, débouche gravement. C'est la gendarmerie de la Seine, la tête du cortège... Le cortège, mêlé de généraux et de maréchaux, est d'un admirable aspect... La garde nationale à cheval paraît. On rit... Des tambours éloignés battent aux champs.

Le char de l'empereur apparaît.

Les cordons du poêle sont portés par deux maréchaux, le duc de Reggio, et le comte Molitor, par un amiral le baron Duperré et par le comte Bertrand, lieutenant général, cassé, vieilli, épuisé...

Derrière le corbillard viennent tous les survivants

parmi les anciens serviteurs de l'empereur, puis tous les survivants parmi les soldats de la garde.

A trois heures le prince de Joinville, aux Invalides, dit au roi : « Sire, je vous présente le corps de l'empereur Napoléon. » Le roi répond : « Je le reçois au nom de la France », et la cérémonie s'achève.

Victor Hugo trouve que le cortège a été trop exclusivement militaire, suffisant pour Bonaparte, non pour Napoléon. En revenant des Champs-Élysées, il écrit :

Ciel glacé, soleil pur. — Oh! brille dans l'histoire,
Du funèbre triomphe impérial flambeau!
Que le peuple à jamais te garde en sa mémoire,
Jour beau comme la gloire,
Froid comme le tombeau!

Thiers quitte le pouvoir et Guizot vient pour sept années, jusqu'en février 1848, prendre en mains les rênes du gouvernement.

1841. — Victor Hugo pose, pour la quatrième fois, sa candidature à l'Académie. Il est élu, enfin!

Aussitôt, il constate qu'il faudra trois mille ans pour achever le dictionnaire historique de la langue française que les académiciens ont

« mis sur le métier » il y a quelque temps déjà. Ernest Renan refait le calcul du poète et le trouve parfaitement exact.

C'est le 7 janvier 1841 que Victor Hugo fut nommé par 18 voix contre 16.

Quand M. Dupaty, dans l'une des élections précédentes, se vit préféré à l'auteur des *Orientales*, il crut devoir s'en excuser ainsi :

Avant vous je monte à l'autel;
Mon âge y pouvait seul prétendre.
Déjà vous êtes immortel,
Et vous avez le temps d'attendre.

Pour féliciter le nouvel élu, Alphonse Karr lui écrit plaisamment :

Vous étiez un tout. Pourquoi devenir une partie? Il y a un grand nombre de pierres à la base d'une pyramide, il n'y en a qu'une au sommet.

Ce n'était vraiment pas la peine d'être Victor Hugo pour devenir l'un des quarante.

On dit que vous voulez devenir député, c'est-à-dire un des quatre cent cinquante. Si l'on vous laisse faire, vous serez *un* des trente-trois millions qui composent la nation française.

C'est à un des immortels qui battirent Victor Hugo dans les premiers scrutins que Royer-

Collard recevant sa visite fit cette réponse peu obligeante :

Je me porte bien, merci; mais je ne vous porte pas.

Plus tard, les humiliations qu'eut à subir le grand Balzac — sans avoir jamais réussi — faisaient dire au bonhomme Béranger : « Les médiocres se vengent du talent comme ils peuvent. »

C'est de 1841 à 1851 que s'étend la période de la vie du poète qui fait l'objet de son volume : *Avant l'exil.*

1842. — En janvier 1842, il publie *Le Rhin*, voyage sur les bords du Rhin écrit et... dessiné, peut-on dire, par Victor Hugo, Car souvent, par le pinceau, il retraça les silhouettes qui l'avaient frappé au cours de son excursion. Parti sans autre but que de voir des arbres et le ciel, deux choses qu'on ne voit pas à Paris, la rencontre du grand fleuve le fit passer de la rêverie à la pensée...

Ses ruines occupent les imaginations élevées, sa destinée occupe les intelligences sérieuses et cet admirable fleuve laisse entrevoir sous la transparence de ses flots le passé et l'avenir de l'Europe.

Il commence comme un ruisseau, puis il s'éloigne... il touche un champ de bataille, une grande ville, il se développe, reflète des cathédrales, visite des capitales, franchit des frontières. Il rencontre enfin, comme le but de sa course, le double et profond océan du présent et du passé, la politique et l'histoire.

Le 13 juillet 1842, le duc d'Orléans, prince royal, allant à Neuilly, fut jeté hors de sa voiture et se brisa le crâne sur les pavés de la route.

Louis-Philippe, à soixante-dix ans, n'a plus pour successeur qu'un enfant de quatre ans.

A ce sujet, dit Victor Hugo, une remarque vient à l'esprit. Louis XIV règne, son fils ne règne pas; Louis XV règne, son fils ne règne pas; Louis XVI règne, son fils ne règne pas; Napoléon règne, son fils ne règne pas; Charles X règne, son fils ne règne pas; Louis-Philippe règne, son fils ne régnera pas... Depuis que les monarchies existent, le droit dit : Le fils aîné du roi règne toujours; voilà que, depuis cent quarante ans, le fait répond : Le fils aîné du roi ne règne jamais.

Puis, le poète rendant compte des derniers moments du duc ajoute :

Pour le duc d'Orléans mourant, on jeta en hâte quelques matelas à terre et on fit le chevet d'une vieille chaise-fauteuil de paille qu'on renversa. La maison où

le prince a expiré est un commerce d'épicerie de pauvre apparence. Le chapelain de la reine, qui assistait le curé de Neuilly au moment de l'extrême-onction, est un fils naturel de Napoléon, qui ressemble beaucoup à l'empereur, moins l'air de génie... Le maréchal Gérard assistait à l'agonie en uniforme, le maréchal Soult en habit noir, avec sa figure de vieil évêque ; M. Guizot en habit noir, le roi avec un pantalon noir et un habit marron.

1843. — Le 8 mars, on représente les *Burgraves* à la Comédie-Française : œuvre méconnue, bien qu'elle fut déjà vaillamment défendue par M. A. Vacquerie et M. Paul Meurice. Elle n'eut que trente représentations.

C'est le dernier ouvrage dramatique que Victor Hugo fit représenter.

La magie de la résurrection historique, dit J.-J. Weiss, par la poésie est poussée dans les *Burgraves* à un point de puissance incroyable. On y tient, dans l'étroit espace d'un burg, l'Allemagne profonde et touffue du XIIe siècle. Un vent frais du Danube allemand et du Rhin court à travers ces pages. Intrigue dramatique mise à part, c'est peut-être la plus belle œuvre qui soit sortie des mains du poète.

Les personnages y ont un caractère symbolique ; ils représentent trois siècles. Les interprètes, pour traduire cette idée du poète, pour ne pas trahir ce carac-

tère grandiose de la trilogie hugolesque et ne pas le réduire à une simple actualité doivent donner à leur jeu une ampleur peu commune. Le rôle ne porte pas l'artiste, mais il peut l'écraser.

Les *Burgraves* avaient été écrits en octobre 1842. Devant leur chute, le poète s'éloigna définitivement du théâtre — au moins pour des créations nouvelles — bien qu'il eût alors un autre drame achevé, *les Jumeaux*.

Les *Burgraves*, raconte Auguste Vacquerie, réveillèrent dans les coins du Théâtre-Français tous les vieux sifflements d'*Hernani*. Tout fut sifflé, le mot Burgrave, le nom de Barberousse, et le vacarme fut si effronté, et la querelle si basse, et l'invective si immonde, que Victor Hugo, qui ne recule pas aisément, recula devant ces éclaboussures, et que l'invincible fut vaincu, et que le plus grand poète dramatique de notre temps quitta, non le Théâtre-Français seulement, mais le théâtre.

Bien souvent, d'ailleurs, et longtemps, le théâtre fut fermé au poète pour la représentation de ses anciennes pièces.

Son répertoire était interdit, écrit Henri Rochefort, on lui volait toutes ses pièces qui se donnaient au Théâtre-Italien avec musique de Donizetti ou de Verdi sous les titres de *Lucrezia Borgia*, de *Rigoletto*, d'*Ernani*,

que, malgré ses légitimes protestations, on représentait sans autorisation de sa part, comme sans versements de droits d'auteur; et ces mêmes drames, on lui refusait la permission de les faire jouer sur les scènes auxquelles il les avait destinés et dans la langue où il les avait écrits.

Victor Hugo renonçant dès lors à la scène, c'est l'heure d'examiner son théâtre dans l'ensemble. Il va de *Cromwell*, écrit vers vingt-cinq ans, jusqu'à *Torquemada* publié à quatre-vingts ans passés ; mais ces deux pièces sont pour ainsi dire hors cadre ; elles n'ont pas été faites pour la scène. La production dramatique proprement dite s'est donc concentrée dans une période de treize années, entre le mois de février 1830 où éclata le coup de foudre d'*Hernani*, et le mois de mars 1843 où, toujours au Théâtre-Français, eut lieu la chute des *Burgraves*.

L'antithèse, le contraste, de plus en plus accentué à mesure que ses œuvres se produisent, se montre comme la règle immuable qui domine toutes les conceptions dramatiques de Victor Hugo. *Torquemada*, ce prêtre « monstrueusement bas », est, dans ses productions

tragiques, ce que le poète considère comme son œuvre principale.

La lecture des épitres de Saint-Paul avait préparé son esprit à ce drame, conçu dès les premiers temps de l'exil, mais qui ne vit le jour qu'en 1882.

H. de Bornier analysant le théâtre de Victor Hugo fait remarquer que chacune de ses œuvres tragiques semble porter le nom d'un champ de bataille : *Hernani* a l'aspect d'un combat étincelant sous le soleil de l'Espagne ; *Ruy Blas* ressemble au choc de deux escadrons farouches plus avides de donner la mort que de trouver la victoire ; les *Burgraves* ont la grandeur douloureuse et titanique des trilogies d'Eschyle.

Dans le drame hugolesque, fait très justement remarquer un autre critique, il y a une âme-peuple touchée d'un rayon du soleil de 1830 ; il y a une muse déchaînée de la colère tribunitienne qui s'épanche en des fictions contre tout le vil, tout le méchant, tout le grotesque des gouvernements de despotisme et de décadence.

Et le poète écrit à son tour :

Quand le peuple au théâtre écoute ma pensée,
J'y cours, et là, courbé vers la foule pressée,
L'étudiant de près,
Sur mon drame touffu dont le branchage plie,
J'entends tomber ses pleurs comme la large pluie
Aux feuilles des forêts !

Victor Hugo dit encore du théâtre :

L'art, dans ses fantaisies les plus flottantes et les plus échevelées, dans ses calques les plus sévères de la nature — et en particulier le drame qui est aujourd'hui son expression la plus puissante et la plus saisissable à tous, — doit avoir sans cesse présente, comme un témoin austère de ses travaux, la pensée du temps où nous vivons, la responsabilité qu'il encourt... L'art d'à présent ne doit plus chercher seulement le beau, mais encore le bien.

Le drame, sans sortir des limites impartiales de l'art, a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine...

Le poète a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde.

En présence de la foule, l'auteur sent la responsabilité qui pèse sur lui, et il l'accepte avec calme. Jamais, dans ses travaux, il ne perd un seul instant de vue le peuple que le théâtre civilise, l'histoire que le théâtre explique, le cœur humain que le théâtre conseille.

Le théâtre, résume d'autre part, excellemment, Auguste Vacquerie, c'est le lieu où chaque soir, pendant plusieurs heures, hommes, femmes, tous les âges, toutes les conditions, la caste et la foule, le lettré et le paysan, le millionnaire et la servante, le vice et la vertu, tous les contraires viennent vivre de la même pensée, espérer et trembler en commun, rire du même mot, pleurer ensemble. Le théâtre, c'est la fraternité.

L'auteur de *Ruy Blas* connaît son public :

Trois espèces de spectateurs composent ce qu'on est convenu d'appeler le public : premièrement, les femmes, qui veulent avant tout de la passion; deuxièmement, les penseurs, qui cherchent plus spécialement les caractères; troisièmement, la foule proprement dite, qui demande presque exclusivement, à l'œuvre dramatique, de l'action.

La foule veut des sensations; la femme, des émotions; le penseur, des méditations; tous veulent un plaisir, mais ceux-ci, le plaisir des yeux; celles-là, le plaisir du cœur; les derniers, le plaisir de l'esprit. De là, le mélodrame pour la foule; pour les femmes, la tragédie, qui analyse la passion; pour les penseurs, la comédie. qui peint l'humanité.

Et il ajoute :

Les généralités admettent toujours les exceptions; la foule est une grande chose dans laquelle on trouve tout, et bien souvent dans une femme il y a un penseur.

Victor Hugo eut, à toutes les époques, pour interpréter son théâtre, les plus grands artistes. En première ligne, il faut rappeler Mlle Georges.

En 1802, au moment où naissait le poète, elle débutait au Théâtre-Français. Alors, elle a seize ans, une taille de reine, une beauté merveilleuse; jamais on n'a entendu d'organe plus

énergique, une diction plus élégante et plus pure. Le sceptre de Melpomène lui revient de droit : « la tragédie lui fait une aurore brillante, l'art nouveau, le romantisme fera resplendir son automne ».

Elle fut — on l'a dit — une des premières conquêtes de Napoléon, le grand conquérant.

Ennemie de la routine, au théâtre, elle acceptait et encourageait les métamorphoses de l'art, elle provoquait les hardiesses des novateurs. On a pu dire d'elle « qu'elle marcha en tête des combattants », à l'heure des batailles des romantiques.

Rachel et Georges ayant paru, un jour, côte à côte sur la scène, Victor Hugo avait prononcé ce jugement qui fut souvent répété : « Nous venons de voir la statuette à côté de la statue. »

Longtemps la déesse resta debout, conservant, avec la pureté des lignes, la majesté du regard, le charme toujours vainqueur.

Hélas ! Pauvre grande Georges ! L'âge vint impitoyable : le génie seul survivait aux ruines du corps, la vieillesse venait sans la fortune, plus lamentable encore, avec la misère !

Victor Hugo en a laissé le tableau navrant, qu'il date du 9 avril 1849 :

Mlle Georges est venue me voir l'autre jour et m'a dit : Je viens à vous. J'en suis aux dernières extrémités. J'ai été voir Boulay de la Meurthe, il venait jadis déjeuner chez moi. Il ne m'a pas reçue... J'ai été voir Jérôme. Il m'a reçue, celui-là. Il m'a dit : « Qu'est-ce que tu veux, Georgina ? » Je lui ai dit : « Je ne veux rien. Je crois que je suis encore plus riche que vous, quoique je n'aie pas le sou. Mais marchez donc devant moi, tenez-vous debout, il me semble que je vois un peu l'empereur ; c'est tout ce que je voulais. » Monsieur Hugo, je suis dans la misère. J'ai pris mon courage et je suis allée chez Rachel pour lui demander de jouer *Rodogune* avec moi à mon bénéfice. Elle ne m'a pas reçue et m'a fait dire de lui écrire. Oh ! par exemple, non !... Je dois dix francs à mon portier ; j'ai été obligée de laisser vendre au Mont-de-Piété des boutons de diamant que je tenais de l'empereur. Je joue au théâtre Saint-Marcel, aux Batignolles, à la banlieue, je n'ai pas vingt-cinq sous pour payer mon fiacre. Eh bien, non ! je n'écrirai pas à Rachel, et je me jetterai à l'eau tout bonnement.

Rachel n'avait pas le don des larmes... ni à la scène, ni à la ville.

Son habile maître Samson ne put jamais lui donner de la sensibilité, et l'on a raconté que, le rideau tombé, la grande tragédienne qui

avait fait frémir toute la salle, était parfaitement impassible.

La puissante artiste resta attachée à l'idole classique et ne déposa jamais son peplum pour s'engager dans la troupe romantique.

Mlle Rachel ne joue pas les drames discutés, elle joue les tragédies consacrées. Elle aide ceux qui ont réussi, dit Auguste Vacquerie,

Elle a besoin d'être rassurée contre ses rôles.

Si elle n'est pas très applaudie tout de suite, si le public ne se livre pas dès les premiers mots, elle se démonte, elle renonce.

Un jour de coup de tête, elle ouvrit la grille de la ménagerie et entra dans la cage d'*Angelo*. Quand elle fut en présence du lion, quand elle vit Hugo dresser ses crins et fixer sur elle ses prunelles profondes, le vertige la prit. Elle eut beau se remettre ensuite, se retrouver, se dépasser, dépasser Mlle Mars, atteindre Mme Dorval, elle n'aima jamais ce rôle qui avait failli la dévorer.

Tandis que Mlle Rachel n'interprétait que les maîtres anciens, Mlle Georges ressuscitait Cléopâtre et Cornélie, mais créait Marie Tudor et Lucrèce Borgia, et Mlle Mars faisait revivre Araminte et Célimène, mais créait aussi Tisbé et doña Sol.

Un autre jour Rachel avait voulu étudier *Marie Tudor*. Mais quand Victor Hugo lui con-

seilla d'aller voir Mlle Georges qui avait créé le rôle, Rachel renonça à jouer Marie.

Après Anaïs, Ligier et Firmin, Beauvallet, Bocage, Frédérick Lemaître et plus tard Mélingue combattirent au contraire avec un éclat radieux pour la cause du romantisme. Mélingue réalisa excellemment les rôles héroïques des drames d'Alexandre Dumas père et fut pour Victor Hugo un don César de Bazan plein de brio et de verve.

En la même année 1843, le poète maria sa fille, Léopoldine, sa chère Didine, avec Charles Vacquerie, frère d'Auguste Vacquerie. Le 16 mars il lui écrivait :

Quand tu recevras *les Burgraves*, tu liras pages 96 et 97 des vers que je ne pouvais plus entendre aux répétitions dans les jours qui ont suivi ton départ. Je m'en allais pleurer dans un coin comme une bête, ou comme un père que je suis. Je t'aime bien, va, ma pauvre petite Didine.

Le 4 septembre 1843, après sept mois de mariage, elle se noyait à Villequier avec son mari. Ils revenaient de Caudebec, le long de la rive de la Seine, si belle! Un coup de vent imprévu fit chavirer leur canot. La veille, Léo-

poldine Hugo avait reçu de son père, en voyage dans les Pyrénées, une lettre qui se terminait ainsi : « Rayonne, ma chère fille, tu es dans l'âge ! »

Les deux jeunes époux n'eurent qu'un même cercueil.

Cette perte cruelle fit au cœur de Victor Hugo une blessure profonde qui jamais ne se referma :

... O mes douloureux et sombres bien-aimés !
Dormez le chaste hymen du sépulcre ! dormez !
Dormez au bruit du flot qui gronde,
Tandis que l'homme souffre, et que le vent lointain
Chasse les noirs vivants à travers le destin,
Et les marins à travers l'onde !

La seconde fille du poète, privée de raison, vit encore à l'heure actuelle dans une maison de santé.

En cette année 1843, Blanqui, accablé de souffrances à la suite des traitements barbares que le gouvernement de Louis-Philippe faisait endurer aux prisonniers du Mont Saint-Michel, était transféré au pénitencier de Tours, pour venir plus tard à l'hôpital de Blois, où le trouveront ses partisans en 1848.

La captivité dans la fameuse prison d'État restera une des hontes du « système ». On rappelait alors au roi-citoyen cette curieuse anecdote : A douze ans, le duc — devenu Louis-Philippe — visitait le Mont Saint-Michel avec sa sœur, Adélaïde, en compagnie de Mme de Genlis, son précepteur, qui raconte :

« Mademoiselle et son frère voulurent voir la cage de fer où l'on enfermait les prisonniers, et le prieur de l'abbaye ayant déclaré qu'il était autorisé par le roi à la détruire, Monsieur le duc de Chartres, avec l'expression la plus touchante et une force au-dessus de son âge, donna le premier coup de hache à la cage. »

Le jeune duc devenu le maître, le roi, a oublié ces bons sentiments et ses prisonniers sont aujourd'hui de nouveau mis en cage.

Le poète aura plus tard pour les rois qui manquent à leur parole cet accent d'indignation :

Certe, il tient moins de noblesse
Et de bonté, vois-tu bien,
Roi, dans ton collier d'Altesse,
Que dans le collier d'un chien!

La parole qu'un roi fausse
Derrière les gens trahis

N'est plus que la sombre fosse
De la pudeur d'un pays.

Un autre parjure se prépare à cette même date.

Le 4 octobre 1843, Louis-Napoléon Bonaparte, l'ancien auteur de l'Extinction du paupérisme, écrit dans *le Progrès du Pas-de-Calais :*

Ne devons-nous pas rougir, nous, peuple libre, ou qui du moins nous croyons tel, puisque nous avons fait plusieurs révolutions pour le devenir; ne devons-nous pas rougir, disons-nous, en songeant que même l'Irlande, la malheureuse Irlande, jouit, sous certains rapports, d'une plus grande liberté que la France?

Ici, par exemple, vingt personnes ne peuvent se réunir sans l'autorisation de la police, tandis que dans la patrie d'O'Connell des milliers d'hommes se rassemblent, discutent leurs intérêts, menacent les fondements de l'empire britannique, sans qu'un ministre ose violer la loi qui protège en Angleterre le droit d'association.

1844. — L'ère de la liberté commence! En mai 1844, le gouvernement se montre très susceptible aux attaques dirigées contre ses doctrines égoïstes et obéissant aux sentiments hostiles du clergé il se prépare à suspendre au

Collège de France le cours des trois professeurs : Mickiewicz, Quinet et Michelet.

1845. — Le 13 avril 1845, Victor Hugo est élu pair de France :

Après avoir chanté comme Horace, il va raconter comme Homère.

Cette année-là, il reçoit Sainte-Beuve à l'Académie française. Les femmes vinrent en grand nombre sous le toit de verre de la salle des séances, peu favorable cependant à leur beauté, remarque-t-on. Mais c'est que M. Hugo est fort à la mode.

Ce n'est pas un dupeur d'oreilles, dit un critique, qui du grain savoureux de l'éloquence ne nous rend que le son. Au contraire, il échauffe, il passionne... l'on crie bravo! et les mains partent d'elles-mêmes pour applaudir.

Le 19 mars **1846**, Victor Hugo prononce à la Chambre des pairs son premier discours politique. Il est en faveur de la Pologne « au nom de la civilisation européenne dont le peuple français a été le missionnaire et le peuple polonais, le chevalier ».

Quand un peuple a travaillé pour les autres peuples, s'écriait-il, ne consultant que sa générosité et ses instincts qui le portaient à défendre la civilisation, la reconnaissance de tous l'entoure...

Deux nations entre toutes, depuis quatre siècles, ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé : ces deux nations sont la France et la Pologne : la France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie.

En dépit de ce plaidoyer chaleureux pour défendre une noble cause, le gouvernement ne pensa pas que la discussion des droits de la nation opprimée, que l'expression du jugement de la France, pussent profiter à la nationalité polonaise, et il crut devoir observer la neutralité.

Le territoire libre de Cracovie resta partagé entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. Et M. Guizot laissa violer le traité qui lui assurait une autonomie. En même temps il refusait à ses concitoyens toutes les libertés : le droit de vote aux académiciens, aux jurés. Cependant un souffle d'indépendance commence à naître, il serait prudent d'en tenir compte.

Le gouvernement déclare que le grand poète est l'homme des généreuses utopies, que ses

pieds sont sur terre et ses yeux ailleurs. On lui répond que si le génie s'élève jusqu'aux nuages, il repose sur un piédestal d'airain. Nul ne restera plus attaché à la cause de la justice et la violation des traités ou des paroles données trouvera toujours dans Victor Hugo un accusateur qui ne pardonne pas, un adversaire implacable.

Peu après il prend la parole pour la défense du littoral français.

En **1847**, le gouvernement de Louis-Philippe trouve que Michelet, dans son cours au Collège de France, prend une allure trop indépendante et grosse de périls pour le Juste Milieu : il suspend le professeur démocrate. Une formidable manifestation s'organise au Quartier Latin en faveur de l'interdit.

La Révolution tente tous les puissants esprits, a dit Victor Hugo, et c'est à qui s'en approchera comme Michelet, pour l'expliquer; Quinet, pour la juger; Louis Blanc, pour la féconder.

Une élection nouvelle doit avoir lieu à l'Académie.

J'ai entendu Victor Hugo et Lamartine chercher toutes sortes de ruses, dit A. Karr dans ses *Guêpes*, pour essayer de réunir quatre voix en faveur de M. de Balzac!

Sur ces entrefaites Victor Hugo rencontre M. de Béranger. Tout en devisant on se trouve rue Mazarine et l'on s'arrête à la porte de l'Institut, où l'auteur des *Feuilles d'automne* se rendait. — Entrez-vous? dit le poète. — Oh non, par exemple! répond le chansonnier... qui ne veut rien être. Et il s'enfuit, en fredonnant : Mon institut, à moi, c'est ma maison!

Jérôme-Napoléon Bonaparte, ancien roi de Westphalie, demandait la rentrée en France de sa famille proscrite. Le 14 juin 1847, Victor Hugo prononçait à la Chambre des pairs un discours en faveur des bannis. Le roi Louis-Philippe, le soir même, déclarait au président du conseil des ministres qu'il entendait autoriser la famille Bonaparte à rentrer en France.

L'exil fait des prétendants, disait Victor Hugo, l'air de la patrie fera des citoyens.

Le 23 novembre 1847 a lieu la reddition d'Abd-el-Kader : la conquête de l'Algérie devient définitive.

Le 31 décembre, on apprend la mort de Madame Adélaïde, la sœur du roi.

C'est un coup pour Louis-Philippe que cette perte, sa sœur était pour lui *un ami*, dit Victor Hugo... Il la consultait sur tout, et ne faisait rien de très grave contre son avis. Il regarde la reine comme son « ange gardien »; on pourrait dire que Madame Adélaïde était son « esprit gardien ». Quel vide pour un vieillard!... Elle avait partagé son exil, elle partageait un peu son trône... Ce soir, relâche à tous les théâtres.

Ainsi a fini l'année 1847. Au début de cette année-là était morte Mlle Mars, à soixante-neuf ans, de deux ans plus âgée que Mlle Georges.

Mlle Mars, rappelle Victor Hugo, avait cinquante-deux ans lorsqu'elle créa doña Sol, personnage de dix-sept ans... J'ai été à son enterrement. Il y avait une foule immense et le plus beau soleil du monde... Rien n'est triste comme un enterrement : on ne voit que des gens qui rient. Chacun accoste gaiement son voisin et cause de ses affaires.

Le peuple de Paris est comme le peuple d'Athènes, léger, mais intelligent. Il y avait là des gens en blouse et en manches retroussées qui disaient des choses vraies et vives sur le théâtre, sur l'art, sur les poètes...

Vers une heure, le corps est sorti de l'église, et tout le monde. Les propos éclataient parmi les assistants : — Ah! voilà Bouffé! — Où est donc Arnal? — Regarde Frédérick Lemaître; il donne le bras à Clarisse Miroy.

— Oui, et Rachel, là-bas, donne le bras à Mme Doche. — Celle-ci, c'est Déjazet... Il y avait bien dix mille personnes à pied.

Voici l'année **1848**. — La dynastie d'Orléans va s'effondrer au mois de février.

M. Guizot refuse la liberté de réunion ; mais le roi va faire des concessions. Il est trop tard.

De nouveau, le peuple envahit les Tuileries et, comme Charles X, Louis-Philippe devra fuir. Avec peine il trouve un fiacre pour gagner Saint-Cloud.

Il s'embarque pour l'Angleterre après avoir abdiqué en faveur de son petit-fils, le comte de Paris.

Les d'Orléans tombés, dans les rues de Paris gronde l'émeute. Louis Veuillot, l'ami du château, écrit : « La Révolution de 1848 est une notification de la Providence. La monarchie succombe sous le poids de ses fautes; elle n'a plus aujourd'hui de partisans. Jamais trône n'a croulé d'une façon plus humiliante. Un prince habile, un trône bien armé, une classe puissante rangée autour du pouvoir et qui avait mis dix-huit ans à le fortifier, sont tombés comme un vase d'agile sous une massue de fer.

Admirez tant qu'il vous plaira, dit un autre, la sagesse de Louis-Philippe et l'habileté avec laquelle il menait son fiacre, il n'en a pas moins versé dans une triste

culbute. Il eut le tort, dans son égoïsme, de s'appuyer sur la bourgeoisie, « ballon gonflé de morgue et de sottise qui réservait une chute lamentable à son maladroit aéronaute ».

Et une feuille populaire remarque ironiquement : la version fait les grands hommes, le thème fait les rois citoyens. Napoléon était fort en version ; Louis-Philippe fut fort en thème.

La révolte politique du 24 février fut sanglante.

Ce fut M. Crémieux, raconte Victor Hugo, qui dit au roi : Sire, il faut partir.

Louis-Philippe avait déjà abdiqué. On entendait au dehors la vive fusillade de la place du Palais-Royal... Par moment, d'immenses clameurs montaient et couvraient la mousqueterie. Il était évident que le peuple arrivait. Du Palais-Royal aux Tuileries, c'est à peine une enjambée pour ce géant qu'on appelle l'émeute.

M. Crémieux répéta : Sire, il faut partir.

Le roi ôta son chapeau de général et son uniforme à grosses épaulettes d'argent et dit : Un chapeau rond, une redingote ! Au bout d'un instant il n'y avait plus qu'un vieux bourgeois. Puis il cria : Mes clefs ! mes clefs !...

On traversa les Tuileries. On arriva à la place Louis XV, les quatre voitures demandées aux écuries royales n'y étaient pas. Le peuple les brûlait sur la place du Palais-Royal. Il y avait au pied de l'obélisque un petit fiacre arrêté. Le roi y marcha rapidement, suivi de la reine. Dans ce fiacre il y avait mesdames de Nemours,

de Joinville, et les petits-fils du roi. Descendez toutes, dit Louis-Philippe. Le roi et la reine s'y plongèrent... avec les deux portefeuilles qu'emportait Sa Majesté.

La République proclamée allait hériter d'une situation grave. La révolte de Février avait révolutionné l'Europe. La cause de la Pologne surexcitait les esprits : on voulait que l'Assemblée votât séance tenante le départ d'une armée pour aller au secours des opprimés. Blanqui et Barbès conduisaient le mouvement.

Le 15 mai, dit Victor Hugo, le Sénat offrait un étrange spectacle. Des émeutiers « qui n'étaient pas du peuple » s'étaient mêlés aux citoyens venant exercer un droit de pétition auprès des représentants. La salle des séances était envahie. Le brouhaha était effrayant. La poussière comme de la fumée, le vacarme comme le tonnerre; il fallait une demi-heure pour placer une demi-phrase. Blanqui, pâle et froid, au milieu de tout cela. Un de ceux qui n'étaient pas du peuple, homme à face sinistre, avec des yeux injectés de sang et un nez qui ressemblait à un bec d'oiseau de proie criait : « Demain, nous dresserons dans Paris autant de guillotines, que nous y avons dressé d'arbres de la liberté! » Barbès s'était opposé à cette manifestation. Il voulait simplement qu'une délégation allât demander à l'Assemblée de prendre en considération le vœu que lui exprimait la France entière.

Il fut arrêté à l'Hôtel de Ville.

Condamné à la déportation, il fut interné à Belle-Ile-en-Mer.

Lamartine lançait les *Girondins*. Lamennais fondait le *Peuple constituant*.

Après les journées de Juin, Blaise, le neveu de Lamennais, raconte Victor Hugo, s'en va voir son oncle. Blaise était officier de la garde nationale. Du plus loin que Lamennais l'aperçoit, il lui crie, sans même donner à Blaise le temps d'ouvrir la bouche : — Va-t'en! tu me fais horreur, toi qui viens de tirer sur des pauvres! — Le mot est beau.

Une autre feuille très estimée dans le faubourg, *le Représentant du Peuple*, est la tribune où Proudhon, son rédacteur en chef, développe ses doctrines. Il demeurait rue Dauphine et ceux qui avaient affaire au journaliste « montaient là à une espèce de châssis où ils le trouvaient rédigeant, en blouse et en sabots ». A cette époque, Mürger habitait le même hôtel et l'auteur de la *Vie de Bohême* coudoyait dans le corridor sombre, à l'heure des repas, le futur représentant, qui montait à son sixième, un pain et une bouteille sous le bras.

Proudhon, dit Victor Hugo, ne manqua ni de talent, ni de puissance, mais il plia visiblement sous l'insuccès et n'eut rien de l'effronterie sublime des grands novateurs.

En ce même temps, Louis Blanc fonde la *Revue du Progrès*.

Le 5 juin 1848, Victor Hugo est élu à l'Assemblée nationale entre Pierre Leroux et Louis-Napoléon Bonaparte.

La salle est d'une laideur rare, écrit le nouveau représentant; la tribune, qui porte la trace des journées de Février, ressemble à l'estrade des musiciens du café des Aveugles. Les représentants sont assis sur une planche couverte d'une serge verte, et écrivent sur une planche nue. Je retrouve là plusieurs huissiers de la Chambre des pairs...

Aussitôt élu, Victor Hugo combattit la mesure des ateliers nationaux, ne voulant pas que, si la monarchie avait eu ses fainéants, la République eût ses oisifs. Après avoir montré à la liberté les bornes qu'elle ne peut dépasser sans dégénérer en licence et en désordre, il réclame de l'Assemblée la liberté de la presse, la levée de l'état de siège, l'abolition de la peine de mort.

Après février, dit-il, le peuple eut une grande pensée : le lendemain du jour où il avait brûlé le trône, il voulut brûler l'échafaud.

Eh bien, dans le premier article de la Constitution que vous votez, vous venez de consacrer la première pensée du peuple, vous avez renversé le trône. Maintenant, consacrez l'autre, renversez l'échafaud.

Si vous n'abolissez pas aujourd'hui la peine de mort, n'en doutez pas, demain vous l'abolirez ou vos successeurs l'aboliront, dit le généreux prophète.

Quand il vit, après le 13 juin 1848, le triomphe de toutes les coalitions ennemies du progrès — la jonction fut faite dans son esprit entre la République et la Liberté. A partir de ce jour, sans trêve, opiniâtrément, pied à pied, il lutta pour ces deux grandes calomniées.

Le 24 juin, l'Assemblée votait l'état de siège ; une sorte de dictature était accordée au général Cavaignac. Des barricades se dressent en un clin d'œil ; la troupe se porte vers le faubourg du Temple et la premièrs barricade est enlevée. Après trois jours de massacres l'insurrection était vaincue. L'Assemblée déclara que Cavaignac avait sauvé la France, mais Paris ne lui pardonna pas sa répression sanglante ; d'autre part, les bonapartistes intriguaient activement. Aussi, quand le suffrage universel eut à choisir un président pour la

Constitution républicaine que l'Assemblée donnait au pays, Cavaignac n'eut-il que 1 500 000 voix contre plus de 5 000 000 de suffrages accordés à Louis-Napoléon.

Le 20 décembre, celui-ci jurait « en présence de Dieu et des hommes, de rester fidèle à la République démocratique et de défendre la Constitution ».

L'insurrection de 1848 fut mal vaincue, dit Victor Hugo; au lieu de pacifier, on envenima; au lieu de relever, on foudroya; on acheva l'écrasement, toute la violence soldatesque se déploya; Cayenne, Lambessa, déportation sans jugement...

Le 1er août 1848, le poète avait fondé le journal *l'Événement*.

Tandis que Louis Véron — dans le *Constitutionnel* que Thiers l'avait aidé à acheter pour retrouver son portefeuille — criait à tue-tête : Confiance, confiance ! Proudhon attaquait vigoureusement Louis Bonaparte, candidat à la présidence ; doué « de l'éloquence populaire », il faisait entendre le grondement de l'orage à peine calmé.

— Comme un écho lointain de ces journées

révolutionnaires, Victor Hugo écrivit un jour cette chanson :

Faut-il des rois sur les têtes
Des peuples changés en bêtes?
Tu dis oui, toi le canon;
Moi le pavé, je dis non.
Tape, tambour, tape encore!
Ran tan plan,
Pan pan pan,
Pif paf boum, ran plan tan plan!
Gai l'aurore!

Et Gavroche semble devoir être l'interprète rêvé par le poète quand il fit cette légère satire :

Monsieur Prudhomme est un veau
Qui s'enrhume du cerveau
Au moindre vent frais qui souffle.
Prudhomme, c'est la pantoufle
Qu'un roi met sous ses talons
Pour marcher à reculons.
Je fais la chansonnette,
Faites le rigodon.
Ramponneau, Ramponnette, don!
Ramponneau, Ramponnette!

En 1849, vont continuer les luttes tragiques.

1849. — Au mois de janvier, l'Académie avait deux morts à remplacer : M. Vatout et Chateaubriand.

A. Vacquerie rapporte à ce sujet :

Balzac et Alexandre Dumas étaient candidats. Après ces deux noms populaires venaient Alfred de Musset, Théophile Gautier, Alphonse Karr dans la littérature, Michelet, dans l'histoire, Lamennais dans la philosophie.

Il ne pouvait être question de George Sand. Pourquoi? Parce que, paraît-il, une femme ne peut pas faire partie de l'Académie.

Balzac, en voyage, et Dumas qui crut devoir s'abstenir de les renouveler ne firent pas les visites traditionnelles. Chateaubriand fut remplacé par M. de Noailles.

Ainsi le grand corps littéraire avait successivement préféré M. Viennet à Benjamin Constant, M. Tissot à Charles Nodier, M. Droz à Lamartine, M. Dupaty à Victor Hugo et M. de Noailles à Balzac.

Dans ce même mois de janvier 1849, elle remplaçait M. Vatout par... M. de Saint-Priest.

La dissolution de l'Assemblée nationale votée, Victor Hugo est réélu en mai 1849 représentant de Paris à l'Assemblée législative. A partir de ce moment jusqu'à son dernier souffle le poète sera républicain. La cause démocratique n'aura jamais eu plus fidèle défenseur et, cette fois, le serviteur de la Liberté, le généreux avocat de la fraternité des hommes, plane au-dessus de tous dans le rayonnement de son génie.

En 1848, je n'étais que libéral; c'est en 1849 que je

suis devenu républicain. La vérité m'est apparue, vaincue. Après le 13 juin, quand j'ai vu la République à terre, son droit m'a frappé et touché d'autant plus qu'elle était agonisante. C'est alors que je suis allé à elle; je me suis rangé du côté du plus faible.

... Je suis arrivé dans le parti républicain assez tard, juste à temps pour avoir part d'exil.

Le pape avait dû abandonner Rome où la République avait été proclamée. Garibaldi et Mazzini faisaient partie du gouvernement.

Le général de Lamoricière avait dit : l'Italie vient d'avoir son Waterloo; l'Autriche en est maîtresse, elle va marcher sur Rome. Si nous ne pouvons sauver la République italienne, sauvons du moins la Liberté! Allons à Rome! On vota les fonds nécessaires à une expédition en Italie.

Le 10 juin les troupes françaises assiégeaient Rome. On apprenait qu'elles étaient employées à défendre le pape : la République française attaquait sa sœur la République italienne et le pape restauré consacrait le despotisme du gouvernement clérical dans son domaine temporel.

Vous avez devant vous, dit Victor Hugo, d'un côté le

Président de la République réclamant la liberté du peuple romain au nom de la grande nation qui depuis trois siècles répand la lumière à flots et la pensée sur le monde civilisé; vous avez, de l'autre, le cardinal Antonelli refusant au nom du gouvernement clérical. Choisissez.

... Si vous voulez que la réconciliation si désirable de Rome avec la papauté se fasse, il faut que le pontificat comprenne son peuple, comprenne son siècle. Il faut que la papauté arbore ce double drapeau cher à l'Italie : *Sécularisation et nationalité!*

Ce fut un spectacle vraiment dramatique et saisissant que le débat sur l'Expédition de Rome devant l'Assemblée législative. On y vit deux anciens pairs de France, Montalembert et Victor Hugo, réunis jusque-là pour la cause commune des opprimés — les deux vaillants défenseurs de la Pologne — se séparer brusquement, l'un pour tenter d'étouffer la Révolution, l'autre pour la glorifier et combattre avec elle!

Le poète, le rêveur, voyait plus juste et plus loin que les gens prétendus pratiques. Et quelle est la force de son éloquence!

Si une grande question se présente, vous le voyez bondir à la tribune, élever le débat à toute sa hauteur et, promenant sur l'Assemblée comme une nuée grosse

de foudre et d'orage, électriser son auditoire et soulever à la fois des cris d'enthousiasme et des hurlements de haine.

Tournant son attention vers la solution du grand problème social, il dit :

Je suis de ceux qui pensent et espèrent qu'on peut supprimer la misère.

Cette affirmation, comme bien l'on pense, avait provoqué de nombreuses dénégations. Nier est plus facile que résoudre. Mais pour venger sa thèse rudement attaquée par tous, Victor Hugo trouve des accents sublimes :

Vous avez sauvé la société régulière, dit-il, le gouvernement légal... eh bien, vous n'avez *rien* fait. Vous n'avez *rien* fait tant que le peuple souffre! Vous n'avez *rien* fait tant qu'il y a au-dessous de vous une partie du peuple qui désespère, tant que ceux qui travaillent peuvent être sans pain, tant que ceux qui ont travaillé peuvent être sans asile... Songez-y, c'est l'anarchie qui ouvre les abîmes, mais c'est la misère qui les creuse!

Vous avez fait des lois contre l'anarchie, faites maintenant des lois contre la misère!

Et il reviendra souvent sur cette question; il luttera de toutes ses forces contre le fléau. Et chaque fois qu'il reprend la thèse, il la retourne sur toutes ses faces, il l'éclaire à

chaque reprise d'une lumière plus vive. S'il faut écrire un livre pour traiter le sujet complètement, il l'écrira : il en fera un chef-d'œuvre, où il accumulera sur un foyer unique tous les rayons lumineux capables d'une lumière, d'une chaleur, d'un rayonnement tellement intense que les moins clairvoyants seront illuminés et les transis seront réchauffés.

1850. — Le parti catholique avait obtenu de Louis Bonaparte que le ministère de l'Instruction publique fût confié à M. de Falloux qui présenta un projet de loi sur l'enseignement. Sous le prétexte d'organiser la liberté d'enseigner, ce projet créait un monopole en faveur du clergé. En janvier 1850, Victor Hugo, à l'Assemblée législative, le combattit vigoureusement.

... Je m'adresse au parti clérical. Je ne sais pas s'il est dans l'Assemblée, mais je le sens un peu partout. Il a l'oreille fine, il m'entendra.

... Instruire, c'est construire. Je me défie de ce que vous construisez. Je ne veux pas vous confier l'enseignement de la jeunesse, l'âme des enfants, le développement des intelligences neuves qui s'ouvrent à la vie,

l'esprit des générations nouvelles, c'est-à-dire l'avenir de la France. Vous le confier, ce serait vous le livrer!

Et dans son exaltation qui grandit à mesure que les échos de la salle lui renvoient les éclats de sa parole éloquente, il continue en un magnifique *crescendo*.

Nous vous connaissons! Nous connaissons le parti clérical. C'est lui qui a trouvé pour la Vérité ces deux étais merveilleux, l'ignorance et l'erreur... Son histoire est écrite dans l'histoire du progrès humain, mais elle est écrite au verso. Il s'est opposé à tout.

Une interruption se fait entendre. Elle est saisie au vol par l'orateur et devient pour lui le point de départ d'une improvisation triomphante.

Alors sa parole n'a jamais eu plus de puissance et de fougue; il trouve des termes magnifiques pour réduire son adversaire.

On dirait un de ces héros d'Homère qui après avoir abattu l'ennemi à ses pieds insulte à sa défaite et triomphe bruyamment.

Vous voulez être les maîtres de l'enseignement, conclut-il, et il n'y a pas un poète, pas un écrivain que vous acceptiez!... Si le cerveau de l'humanité était là devant vos yeux, à votre discrétion, ouvert comme la

page d'un livre, vous y feriez des ratures ! Convenez-en !

...C'est un jeu redoutable que de laisser entrevoir à la France la sacristie souveraine, ...les génies matés par les bedeaux !

Puis, dans un autre discours, il proteste fougueusement contre la « guillotine sèche », contre l'emprisonnement dans l'exil.

Et, toujours à l'Assemblée législative, en juillet 1850, dans son discours sur la liberté de la presse il jette ce défi à M. de Montalembert :

Non, le parti jésuite n'égorgera pas la liberté, il fait trop grand jour pour cela !

A l'Assemblée législative encore, le poète parla en faveur du suffrage universel, pour la revision de la Constitution, contre la déportation et fit part de ses défiances — qui devaient se justifier — à propos de la dotation de Bonaparte.

Des agitations monarchiques se manifestaient. L'*Événement* les dénonce. Auguste Vacquerie, Paul Meurice, Charles Hugo en étaient les principaux rédacteurs. Pour les fantaisies littéraires, elles étaient signées

Champfleury, Henry Mürger, qui définissait ainsi la bohème :

C'est le stage de la vie artistique ; c'est la préface de l'Académie, de l'Hôtel-Dieu ou de la Morgue.

En mars 1850, Victor Hugo trace ce tableau amusant d'une séance à l'Académie française. Voici comment on y juge le concours de prose :

M. de Barante lit une brochure, M. Mérimée écrit, MM. Salvandy et Vitet causent à voix haute, MM. Guizot et Pasquier causent à voix basse, M. de Ségur tient un journal, MM. Mignet, Lebrun et Saint-Aulaire rient de je ne sais quels lazzis de M. Viennet, M. Scribe fait des dessins à la plume sur un couteau de bois, M. Flourens arrive et ôte son paletot, MM. Patin, de Vigny, Pongerville et Empis regardent le plafond ou le tapis, M. Sainte-Beuve s'exclame de temps en temps, M. Villemain lit le manuscrit, en se plaignant du soleil qui entre par la fenêtre d'en face, M. de Noailles est absorbé dans une manière d'almanach qu'il tient entr'ouvert. M. Tissot dort. Moi j'écris ceci. Les autres académiciens sont absents. Le sujet du concours est l'éloge de Mme de Staël.

Le 18 août 1850, Balzac se mourait. Le grand romancier, récemment marié, demeurait avenue Fortunée, n° 14, dans le quartier

Beaujon. Victor Hugo avait quitté la place Royale pour la rue de l'Isly, n° 5.

Il courut avenue Fortunée. Le créateur de la Comédie humaine râlait. Il mourut dans la nuit. Il avait cinquante-et-un ans.

Le ministre de l'Intérieur, Baroche, vint à l'enterrement... Il me dit : C'était un homme distingué. — Je lui dis : C'était un génie.

Le convoi traversa Paris et alla par les boulevards au Père-Lachaise... Je marchais à droite en tête du cercueil, tenant un des glands d'argent du poêle. Alexandre Dumas de l'autre côté.

La tombe est voisine de celles de Charles Nodier et de Casimir Delavigne.

Balzac faisait partie de cette puissante génération des écrivains du XIXe siècle qui est venue après Napoléon, de même que l'illustre pléiade du XVIIe siècle est venue après Richelieu.

Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir et marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine... livre merveilleux... qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Rabelais.

1851. — Dès mars 1851, le cours de Michelet était interdit. On fermait au professeur éminent la chaire qu'il avait conquise par son

labeur héroïque : il rentra dans la vie privée, résolu à se faire de ses livres une tribune plus retentissante encore pour parler à la jeunesse qu'il aimait tendrement.

Cet homme de foi était épris de la Révolution pour ce qu'elle porte en elle de liberté, de justice et d'humanité.

Il détestait les fanatiques qui la font haïr ; il détestait l'empereur qui l'avait détournée à son profit. Il détestait le parti clérical qui est son ennemi.

Dans ces dispositions d'esprit et de cœur, pourrait-il prêter serment à l'empire ?

En juin 1851, Charles Hugo était en prison. Bientôt l'y suivaient son frère, François-Victor et M. Paul Meurice. Leur journal *l'Événement* fut supprimé. Il reparut sous ce titre *l'Avènement...* du peuple. Victor Hugo écrivit à Auguste Vacquerie, rédacteur en chef, une lettre qui lui valut (non à Victor Hugo qui l'avait écrite, mais à Vacquerie qui l'avait reçue) six mois de prison. Il alla rejoindre ses amis.

Le 2 décembre approche. Mais les membres de l'Assemblée législative ne s'attendent pas

à l'imminence du coup d'État. Et cependant, dès le 17 juillet 1851, le jour que l'on débattait la revision de la Constitution, Victor Hugo prononça un long discours dans lequel pour la première fois, en une magnifique apostrophe, il jeta à celui qui, Président de la République, rêvait le coup de force, l'appellation qui jamais ne fut effacée : Napoléon le Petit :

Quoi ! parce que, il y a dix siècles de cela, Charlemagne, après quarante années de gloire, a laissé tomber sur la face du globe un sceptre et une épée tellement démesurés que personne ensuite n'a pu et n'a osé y toucher... Quoi ! parce que mille ans après, un autre génie est venu qui a ramassé ce glaive et ce sceptre et qui s'est dressé debout sur le continent... vous voulez, vous, les ramasser après lui et prendre dans vos petites mains ce sceptre des Titans ! Pour quoi faire ? Quoi ! parce que nous avons eu Napoléon le Grand, il faut que nous ayons Napoléon le Petit !

Le futur Sénat du futur empire déclara que Victor Hugo calomniait le Président. Il eut contre lui tout le parti de l'ordre, toutes les nuances conservatrices, et le poète put écrire bientôt :

Un peuple était debout, et ce peuple était grand
Il marchait lumineux dans le progrès flagrant.

Les autres nations disaient : Voici la tête.
Il avait traversé cette énorme tempête
Quatre-vingt-treize, et mis le vieux monde au tombeau :
. . . . . .
Subitement il est tombé dans l'embuscade.
Et son cadavre est là sur une barricade !

Le 2 décembre, le président se fait secrètement livrer 20 millions par la Banque. Le coup est prêt. Morny va le diriger.

On avait dansé le soir du 1er à la Présidence. Louis Bonaparte quittait les salons pour revoir les épreuves des affiches que l'Imprimerie nationale — consignée — exécutait dans la nuit. Avant le jour, elles étaient placardées dans Paris et de nombreux citoyens arrêtés à leurs domiciles.

Victor Hugo dicte à Baudin la mise hors la loi du prince traître à la République :

Louis Napoléon est un traître.
Il a violé la Constitution.
Il s'est mis hors la loi.
Les représentants républicains rappellent au peuple et à l'armée l'article 68 et l'article 110 ainsi conçus : « L'Assemblée constituante confie la défense de la présente Constitution et des droits qu'elle consacre à la garde et au patriotisme de tous les Français. »

Le peuple est à jamais en possession du Suffrage universel, n'a besoin d'aucun prince pour le lui rendre, et châtiera le rebelle.

Que le peuple fasse son devoir.

Les représentants républicains marcheront à sa tête.

Aux armes! Vive la République!

Victor Hugo faisait partie du Comité des cinq représentants élu par la gauche pour diriger la résistance au coup d'État. Ce comité lutta depuis le 2 jusqu'au 6 décembre.

Le 3, Baudin meurt sur une barricade.

Le sang coulait à Paris et dans les départements.

Saint-Arnaud commandait la tuerie.

Le poète le clouera au pilori :

Il avait fait charger le septième lanciers,
Secouant les guidons aux trois couleurs françaises,
Sur des bonnes d'enfants, derrière un tas de chaises;
Il était le vainqueur des passants de Paris ;

. . . . . .

Fier, le tonnerre au poing, il avait mis en poudre
Un marchand de coco près des Variétés;

. . . . . .

Il avait réussi même, en fort peu de temps,
A tuer sur sa porte un enfant de sept ans ;
Et sa gloire planait dans l'ouragan qui tonne
De l'égout Poissonnière au ruisseau Tiquetonne.

Saint-Arnaud ne meurt pas en soldat, frappé d'une balle. Il est atteint de la peste. C'est le châtiment du meurtrier :

Le monstre aux millions de bouches, l'impalpable,
L'infini, se rua sur le blême coupable;
Et l'enfer, le tordant vivant dans ses tenailles,
Se mit à lui manger dans l'ombre les entrailles.

Les listes de proscription sortent de l'ombre. Les commissions mixtes font leur œuvre. H. Rochefort raconte dans ses *Mémoires* que, le matin du 2 décembre même, le prince Napoléon faisait irruption chez Victor Hugo — à qui il devait sa rentrée en France — et, dans une fureur écumante contre son cousin, hurlait que ce misérable Louis déshonorait la famille. « S'il en était, encore! criait-il. Mais nous savons qu'il n'en est pas, puisque le roi de Hollande a déposé une plainte en désaveu de paternité. »

Quelques jours après, d'ailleurs, le bouillant Napoléon faisait son entrée à l'Élysée et la potion qui avait servi à calmer son exaspération républicaine devait jusqu'en 1870 coûter à la France deux millions par an.

A l'heure du coup d'État, Victor Hugo demeurait rue de La Tour-d'Auvergne, n° 37.

Quand tout espoir de résistance fut évanoui, le 11 décembre, Victor Hugo quitta Paris, cherchant dans l'exil un refuge. Ses fils étaient en prison avec leurs deux amis, Vacquerie et M. Meurice. Il se rend à Bruxelles, et, tout de suite, il écrit l'*Histoire d'un Crime*, qui ne sera publiée que vingt-cinq ans plus tard, le 1er octobre 1877.

Aujourd'hui il ferme les pages : *Avant l'exil*, et aussitôt il ouvre un nouveau livre : *Pendant l'exil*, qui ne prendra fin qu'en 1870. Durant ces longues années, la solitude fera de lui un égal de Dante, d'Homère ou de Shakespeare. Pendant ce temps de mélancoliques rêveries et de loisirs studieux, devant la mer inspiratrice, il produira d'admirables ouvrages. Sa volonté de fer fera de lui l'exilé irréconciliable. Il repoussera l'amnistie quand elle se présentera, éhontée, par ces vers fameux :

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla;
S'il en demeure dix, je serai le dixième;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

Il ne rentrera en France qu'à la chute de l'empire, le 4 septembre 1870 : On bat ma mère, j'accours! « Quand la Liberté rentrera, avait-il dit, je rentrerai. » Hélas, il devait revoir sa patrie envahie!

Hors de la France, il aura été l'ami de la Liberté et de ses défenseurs : il tendra une main fraternelle à Garibaldi; il élèvera la voix en faveur des Polonais; il essaiera de secourir John Brown; il arrachera au gibet les condamnés de Charleroi; il réconfortera les proscrits de toutes les nations tournés vers lui comme vers une étoile de salut.

Il sera le souffle vivifiant qui pendant l'empire entretiendra le feu sacré de la Liberté; il sera la sauvegarde de la dignité du parti républicain.

Madier de Montjau s'écriait un jour :

« Quelle ivresse parmi nous, proscrits, quand de sa plume, formidable Euménide, sortit et traversa le monde cet éclair : *Napoléon le Petit;* lorsque plus tard, semblables aux anathèmes antiques, suivirent les *Châtiments*, cette coulée colossale, épique, grandiose... et ces discours passionnés, prononcés sur la tombe de chacun des martyrs du Deux Décembre, et les *Misérables* et cette *Légende des siècles*, revendication solennelle

au profit de toutes les misères, contre toutes les tyrannies! Quel réconfort nous y avons trouvé! Et quel sentiment du devoir dans l'exemple de ce stoïque, seul sur son roc, attendant que l'heure de la justice et de la réparation soit venue. »

On attend impatiemment l'apparition des *Misérables* :

. . . . . .

Ami, pour achever ce vaste manuscrit,
Il me faut avant tout ma liberté d'esprit.
Quand un monde se meut dans le cerveau d'un homme,
Il ne peut pas songer aux Jésuites, à Rome,
A Monsieur Bonaparte, à Faucher, à Molé.
Rends-moi l'espace immense et le ciel étoilé!
Rends-moi la solitude et la forêt muette!
Hélas! on ne peut être en même temps poète
Qui s'envole, et tribun coudoyant Changarnier,
Aigle dans l'idéal et vautour au charnier.

Le poète trouva dans le morne exil le bienfait de la solitude souhaitée par lui. Sa tristesse sera grande, son cœur navré de deuil; mais il s'isolera de toute influence, son génie qui peut vivre par lui-même gardera ses procédés originaux et sa poétique exclusive. Un éminent critique a dit :

L'épanouissement de la puissance symbolique se produit dans toute sa splendeur à dater de l'exil du poète.

Sa strophe, d'autre part, ne désarme pas :

Tant que je sentirai, cœur où rien ne mutile
Le fier devoir,
Que le vol d'une strophe irritée est utile
Dans le ciel noir,
Je combattrai.

1852. — Le suffrage universel avait répondu à Louis Napoléon par sept millions de voix. L'empire était fait. Le prince-président ne prend le titre officiel d'empereur que le 2 décembre 1852, osant fêter ainsi son anniversaire.

En 1852, Victor Hugo entreprend « l'histoire du règne ». *Napoléon le Petit* s'ouvre même à la journée du 20 décembre 1848, où l'Assemblée constituante reconnaît que le citoyen Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, né à Paris, a réuni la majorité absolue des suffrages et le proclame Président de la République jusqu'au deuxième dimanche de mai 1852.

Et le livre se ferme sur cette triste réalité :

Ainsi cela est vrai, on ne peut le nier, il faut en convenir, il faut le reconnaître, dût-on expirer d'humiliation et de désespoir, ce qui est là, à terre, c'est le

XIXe siècle, c'est la France! Et c'est ce Bonaparte qui a fait cette ruine.

Le gouvernement belge va rejetter le proscrit hors de son territoire. On fabrique la « loi Faider ». Proscrit dans ses écrits après l'avoir été dans sa personne, Victor Hugo cherche asile en Angleterre. Le 1er août 1852, il s'embarque à Anvers, après avoir dit aux amis belges un adieu fraternel :

Nous ne vous oublierons pas, vous qui êtes accourus au-devant de nous quand nous arrivions à votre frontière après le 2 décembre, « chassés, poursuivis, la glorieuse boue des barricades à nos habits ;... amis, la persécution et la douleur, c'est aujourd'hui : les États-Unis d'Europe, les Peuples-Frères, c'est demain !... Fixons notre pensée sur ce lendemain splendide, déjà visible pour elle, sur cette immense échéance de la liberté et de la fraternité !... »

Pendant ce temps, en France, M. Louis Veuillot et quelques-uns de ses amis essayent d'écraser le proscrit.

Victor Hugo ne fit que traverser l'Angleterre. Le 5 août 1852, il débarquait, avec ses fils sortis de prison, à Jersey.

Peu après, Auguste Vacquerie venait le retrouver. Le journal *la Presse* annonce la

vente à l'encan de tous les meubles et objets d'art ayant appartenu à Victor Hugo.

Le 30 novembre 1852, le poète terminait l'*Expiation*, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre!

Victor Hugo exilé ne manqua jamais de célébrer chaque année, le 29 novembre, les anniversaires de la révolution de Pologne.

En novembre 1852, il disait :

O Polonais, vous avez presque le droit de vous tourner vers nous, fils de l'Europe, avec amertume... Depuis les premières années de Henri II jusqu'aux dernières années de Louis XIV, la Pologne a couvert le continent. L'Europe a vécu, a grandi, a pensé, s'est développée, a été heureuse, est devenue Europe derrière ce boulevard. La barbarie, marée montante, écumait sur la Pologne comme l'Océan sur la falaise, et la Pologne disait à la barbarie comme la falaise à l'Océan : tu n'iras pas plus loin!

Quelle a été la récompense? Un beau jour, l'Europe, que la Pologne avait sauvée, a livré la Pologne à la Russie... O Polonais, je vous admire. Vous êtes les aînés de la persécution. Cette coupe d'amertume où nous buvons aujourd'hui, nous y trouvons la trace de vos lèvres... Bannis de Pologne, les proscrits de France vous saluent.

Victor Hugo avait loué, à Jersey, un petit cottage, « une maison médiocre, sans ombre et sans verdure, mais qui voyait la mer ».

Ceux qui habitaient cette demeure — Marine-Terrace — étaient un groupe, disons mieux, une famille. C'étaient des proscrits. Le plus vieux était un de ces hommes qui, à un moment donné, sont de trop dans leur pays. Il sortait d'une assemblée; les autres, qui étaient jeunes, sortaient d'une prison. Avoir écrit, cela motive les verrous. Où mènerait la pensée, si ce n'est au cachot?

Mais, d'ailleurs, a-t-il le droit de se plaindre?

Un proscrit est un honnête homme qui persiste dans l'honnêteté. Voilà tout.

Le représentant honnête homme exécute son contrat jusqu'au bout de l'honneur et de la conscience.

L'honnêteté, comme la virginité, existe en dehors de l'éloge.

On est honnête parce qu'on est honnête. « L'hermine n'a aucun mérite à être blanche. »

Cependant, certains jours, l'exilé est en proie au mal du pays :

On rôde, on a la mer immense pour prison;

. . . . . .

Ah! comment s'évader de l'âpre nostalgie?

. . . . . .

Et l'on s'arrête, et puis on attend. Toujours l'onde. Que la terre de France était riante et blonde!

« L'empire, c'est la paix! » L'empereur avait pris cette devise. Victor Hugo la consacra dans

ces vers admirables adressés aux morts du 4 décembre :

Grâce au quatre décembre, aujourd'hui, sans pensée,
Vous gisez étendus dans la fosse glacée
Sous les linceuls épais;
O morts, l'herbe sans bruit croît sur vos catacombes,
Dormez dans vos cercueils! taisez-vous dans vos tombes!
L'empire, c'est la paix!

Mentant encore à cette devise, l'empire va bientôt inaugurer l'ère des guerres meurtrières.

Et, dans son île, le poète dès les premières heures de l'exil prédit le réveil de la Liberté de la France.

Il rêve d'un monde apaisé, affranchi.

Où va-t-il ce navire ?...

. . . . . .

A la science qu'on voit luire,
A la mort des fléaux, à l'oubli généreux,
A l'abondance, au calme, au rêve, à l'homme heureux.

. . . . . .

Au droit, à la raison, à la fraternité,
A la religieuse et sainte vérité.

. . . . . .

A l'amour, sur les cœurs serrant son doux lien,
Au juste, au grand, au bon, au beau...

1853. — Le sublime rêveur agrandit dans

tous les cœurs l'idéal qui va se réaliser. Il prophétise que la République est la terre ferme ; il réveille la conscience de la patrie. Déjà, en 1853, il prédit Sedan !

Malgré ta couardise, il faut combattre, allons !
Bats-toi, bandit ! c'est dur ; il le faut, Dieu t'opprime.
Toi qui, le front levé, te ruas dans le crime,
Marche à la gloire à reculons !

Il va combattre le despotisme de l'empire avec sa plume plus redoutable qu'une épée.

Au lendemain de décembre, *les Châtiments*, ce livre vengeur, apporte ses éclatantes protestations contre l'usurpateur, contre le crime et, au nom de la conscience humaine étouffée, fait flamboyer le mot de l'avenir.

Aux chants jadis pleins d'amour du poète succédaient des serments de fidélité à l'exil :

Oui, tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
O France ! France aimée et qu'on pleure toujours,
Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours !

Napoléon III s'apprête, en souriant, à châtier le poète. Il va *supprimer* son œuvre ! Erreur, une première édition, d'abord incom-

plète, paraît à Bruxelles, en petit format in-32. Puis une édition complète, imprimée à Jersey, va être publiée à Genève et à New-York.

Ce livre terrible a été écrit à Marine-Terrace en quelques mois d'inspiration fougueuse. Combien ces vers vengeurs vont-ils, dans l'avenir, faire naître de fidèles partisans à la République, lui amener des recrues qui auraient ignoré, sans cette histoire flamboyante, le crime commis, le guet-apens vainqueur, le droit et la justice foulés aux pieds? Et combien d'ennemis donneront-ils à l'empire? Quelques-uns même, dévoyés, ayant perdu la notion de la loi morale, échapperont à la corruption impériale grâce à l'œuvre puissante de l'implacable justicier.

Comme un phare d'un éclat merveilleux, l'exilé, par la seule force de son génie, a projeté de l'île normande sur le monde entier une lumière que n'a pu éteindre l'empereur des Français! Le malheureux entendra hurler à ses oreilles les colères et les malédictions et verra se dresser devant lui les spectres de la nuit du 2 Décembre.

Sir Swinburne écrit :

Entre le prologue Nox — la nuit de Décembre — et l'épilogue Lux — la vision lumineuse de l'avenir — les quatre-vingt-dix-huit poèmes des *Châtiments* exécutent leur chœur d'harmonies montantes et descendantes avec autant de puissance et de vie que les eaux des rivages sur lesquels ils furent écrits.

L' « homme », le nain qui se cramponne au géant, le voleur de nuit qui allume sa lanterne au soleil d'Austerlitz, marche au sacre tandis que la mer emporte vers Cayenne

> Ces noirs pontons qui, sur ses ondes,
> Passent comme de grands cercueils.

L'expiation viendra, mais pour l'« homme », le Titan 93 ne redressera pas l'échafaud, il clouera l'usurpateur vivant à tous les piloris.

Et la satire gigantesque, le plus grandiose réquisitoire qui jamais fut écrit, se déroule depuis cette nuit-là,

> ... La nuit, complice des bandits,
> Prit la fuite, et, traînant à la hâte ses voiles,
> Dans les plis de sa robe emporta les étoiles.

se déroule jusqu'aux piloris, en passant par Cayenne où le poète fait entendre :

> L'Ode aux morts du 4 Décembre,
> La Parabole sur les oiseaux, sur les enfants,

L'Hymne des transportés.
La Chanson des exilés.
Le Chant de ceux qui s'en vont sur mer.

On ne peut pas vivre sans pain,
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie!

Et toute cette évocation de la souffrance aboutit à la vision suprême du bonheur, de la délivrance.

Mais il faut, pour le triomphe de la justice, pour la victoire du droit, que le lion, le peuple se réveille :

Lazare! Lazare! Lazare!
Lève-toi!

Le poète sonne le tocsin et son hymne de l'insurrection vibre de l'accent le plus tragique :

Les Césars, oubliant qu'il est des gémonies,
S'endorment dans les symphonies,
Du lac Baltique au mont Etna;
Les peuples sont dans la nuit noire;
Dormez, rois; le clairon dit aux tyrans : Victoire!
Et l'orgue leur chante : Hosanna!
Qui répond à cette fanfare?
Le beffroi.
Lazare! Lazare! Lazare!
Lève-toi!

Le 29 novembre 1853, à l'anniversaire de la révolution polonaise, Victor Hugo s'écrie :

Proscrits, attendons l'heure. Elle va bientôt sonner pour les nations... les masses se lèveront contre les despotes, et le droit et la justice et le progrès vaincront; car le plus auguste et le plus terrible des drapeaux, c'est le suaire dans lequel les rois ont essayé d'ensevelir la liberté !

La Pologne est morte, dites-vous. Les peuples vivent et les despotes meurent.

Et dans un autre anniversaire, Victor Hugo prononce ces paroles admirables que lui dicte son amour pour la patrie :

« Si elle est morte, veillons le cadavre ! allumons nos âmes et laissons-les se consumer comme des cierges autour du cercueil; restons inclinés devant l'idée morte et, après avoir été ses soldats pour la défendre, soyons ses prêtres pour l'ensevelir.

« Mais elle n'est pas morte !

« Plus il y a de martyrs dans le brasier, plus la flamme monte, plus l'idée grandit, plus la vérité illumine ! »

1854. — En 1854 éclate la guerre de Crimée. Elle devait se terminer par « le baiser de la reine Victoria à l'empereur des Fran-

çais ». Louis Bonaparte alla à Londres. Victor Hugo lui écrit :

Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Qui êtes-vous ? Quel est votre lendemain ? Qu'est-ce qui vous attend ? « Ah ! la malédiction de l'avenir est une mer aussi, et votre mémoire roulera à jamais dans ses vagues sombres ! » Prédiction sinistre que Sedan réalisa.

A la suite de sa lettre à Louis Bonaparte, le gouvernement anglais attendit une occasion d'expulser Victor Hugo de son île. Elle devait se présenter bientôt.

Auguste Vacquerie rapporte :

Les exilés avaient un journal, *l'Homme*, qui se faisait à Jersey. Félix Pyat, exilé à Londres, avait écrit une *Lettre à la Reine* qu'il envoya à l'*Homme* où elle fut reproduite. Cette lettre, que Londres avait lue sans s'émouvoir, bouleversa Jersey. Le lieutenant-gouverneur expulsa trois exilés attachés à la rédaction et à l'administration du journal. Une protestation était nécessaire. Victor Hugo s'en chargea et fit afficher la « Déclaration des proscrits », dans laquelle il relevait uniquement ce fait : trois réfugiés avaient été expulsés sans procès pour avoir usé de la presse dans un pays qui disait la presse libre.

A leur tour, les signataires de la Déclaration étaient bientôt expulsés. Les uns allèrent à Londres ; d'autres en Espagne, Victor Hugo fut pour Guernesey.

Ici, les expulsés furent reçus avec beaucoup de bienveillance : les deux îles s'entre-détestent. Guernesey fut heureuse d'avoir une occasion d'être désagréable à Jersey.

Victor Hugo était resté trois ans et quatre mois à Jersey.

Terre d'exil, que mord la vague aux sourds murmures,
Sois bénie, île verte, amour du flot profond !

« De cette terre paradisiaque, écrit Henri Rochefort, que Victor Hugo avait choisie, où les cactus et les camélias poussent en plein champ, il dut aller, de longues années durant, vivre dans cet aride Guernesey, au milieu d'une population presque exclusivement maritime, dont la langue se compose d'un patois anglaisé. »

1855. — Le 2 novembre 1855 il fallut s'embarquer en emportant les manuscrits des *Contemplations*, de la *Légende des siècles* et les premiers livres des *Misérables*.

Quand même grandirait l'abjection publique
A ce point d'adorer l'exécrable trompeur;
Quand même l'Angleterre et même l'Amérique
Diraient à l'exilé : Va-t'en, nous avons peur !

. . . . . .

Je ne fléchirai pas. Sans plainte dans la bouche,
Calme, le deuil au cœur, dédaignant le troupeau,
Je vous embrasserai dans mon exil farouche,
Patrie, ô mon autel ! liberté, mon drapeau !

On quitte une île pour un rocher. Déjà Vacquerie, exilé à Jersey, avait écrit :

« Une chose dont on finit par s'apercevoir en séjournant dans cette île, c'est que c'est une île. Oh ! une masure sur le continent plutôt qu'un palais dans une île ! Sur le continent, on est libre, on circule, on part et on revient quand on veut, on va où l'on veut, aussi loin qu'on veut, on possède l'espace, on est chez soi ! Dans une île, on est chez la mer. Vous avez un voyage à faire, un ami à voir, une sœur malade : la mer est dans un moment de colère, elle empêche les bateaux de sortir. Elle vous enferme... »

De son côté, le poète rêve :

Tu me dis : que fais-tu ? Rien. Je suis seul. Je rêve.

. . . . . .

Je parle à l'Océan, et je lui dis : c'est moi.
... On sonde mieux le mystère où nous sommes
Devant ces grands flots noirs, moins troubles que les [hommes.]

1856. — En mai 1856, vont sortir de Guernesey les *Contemplations*, œuvre mûrie avec lenteur et dont certaines parties remontent à plus de vingt ans en arrière. Ce sont les « Mémoires d'une âme ».

— Je pense
Aux nids charmants où j'aimai.

Le mois de Mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de Mai.

a écrit un jour le proscrit. Dans les *Contemplations* aussi, sa pensée franchit la mer et il envoie à la terre natale ses souvenirs et son amour.

C'est la plus grande œuvre lyrique de ce grand poète lyrique, écrit son compagnon d'exil. Tout le problème terrestre, depuis la plainte du brin d'herbe jusqu'au sanglot du père... Cette fois, la nature est interrogée, et répond. Le vent n'est plus un bruit, c'est une voix. La goutte d'eau n'est plus une perle, c'est une larme. Et il y a tout l'homme!

Tout enfant, il revoit dans des souvenirs confus, comme un frais rayon du matin, le sourire de Rose, la fille du maître d'école :

Je ne songeais pas à Rose,
Rose au bois vint avec moi...

De cet avant-printemps de la vie, son âme, épanouie aux chants des oiseaux, va connaître le feu de la passion pour s'élever jusqu'aux accents virils, en passant par la douleur. Son cœur s'ouvre aux plaies sociales : les blessures des autres sont les siennes.

En 1856, Vacquerie salue Chateaubriand qui,

cette année-là, « vient se coucher, mort, au Grand-Bey, en face de Jersey où il était venu se coucher malade, blessé d'un éclat d'obus à l'armée de Condé ». Son tombeau, debout sur une butte que la marée sépare de Saint-Malo, semble s'avancer dans la mer pour voir Jersey et Guernesey de plus près. L'Océan va et vient de l'île-sépulcre aux îles-refuges, comme le grand dialogue de la mort et de l'exil. Jersey avait été le radeau de tous les naufragés français; tous les vaincus, les républicains de 1851 comme les royalistes de 1793, ont eu cet asile.

Au retour des beaux jours, le poète voudrait ne faire autre chose qu'aimer :

Tout rayonne; et le ciel, couvant l'homme enchanté,
N'est plus qu'un grand regard plein de sérénité!

Alors, il pardonne à la vie et se dit : pourquoi faire autre chose qu'aimer?

Mais le journal lui apporte un de ces noms qui veulent dire honte; toute l'horreur revient.

Soyez maudits, bourreaux qui lui masquez le jour,
D'emplir de haine un cœur qui déborde d'amour!

1858. — Le 14 janvier 1858, trois bombes

éclatent sous la voiture de Napoléon III au moment d'entrer à l'Opéra.

Orsini — comme jadis Fieschi — ne tua que des innocents en voulant frapper celui qui, pour lui, avait écrasé la République romaine.

Mais cet attentat donne à réfléchir à l'empereur.

1859. — En janvier 1859, il marie le prince Napoléon, son cousin, à la fille de Victor-Emmanuel et au printemps il déclare la guerre à l'Autriche. L'empire, c'est la paix!

Cette fois, il va défendre l'Italie et la liberté... pour détourner le bras des Orsinis. Napoléon signera la paix à Villafranca, après avoir laissé Venise sous la domination autrichienne. La Prusse interviendra à son tour et l'Autriche devra céder la Vénétie aux Italiens.

Son cœur s'est ému des souffrances de l'exil. Il fait l'amnistie, que les grands proscrits n'acceptent pas. Il dit :

Chers bannis, je vous rends la patrie. Aimons-nous.
Revenez. Craignez-vous que mes chiens ne vous [mordent?
Non. Mon Sénat est doux. Les cœurs enfin s'accordent,
Et de boucher je suis redevenu berger

. . . . . .
J'oublierai tout. Venez. Liquidons le passé.
. . . . . .
Je vous ai mitraillés, traqués, bannis, chassés,
Dispersés comme un tas de cendre dans l'espace,
Volés, assassinés... — Eh bien, je vous fais grâce!

Alors paraît la première série de ce prodige de résurrection historique : *La Légende des Siècles.*

Dans la préface, Victor Hugo explique son œuvre :

Ce livre est un commencement. Peut-il être un tout? Sans doute, l'arbre, commencement de la forêt, est un tout.

L'ensemble, que sera-t-il?

Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière; faire apparaître cette grande figure une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée, l'Homme; voilà de quelle ambition est sortie la *Légende des Siècles*...

C'est l'aspect légendaire qui prévaut dans cet ouvrage et qui en colore les poèmes. Ces poèmes se passent l'un à l'autre le flambeau de la tradition humaine...

L'auteur a esquissé dans la solitude une sorte de poème où se réverbère le problème unique, l'Être, sous

sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini, en trois chants, *la Légende des Siècles*, *la Fin de Satan*, *Dieu*.

Dans ce livre gigantesque, le poète a dû gravir sans repos le dur sentier de l'inspiration :

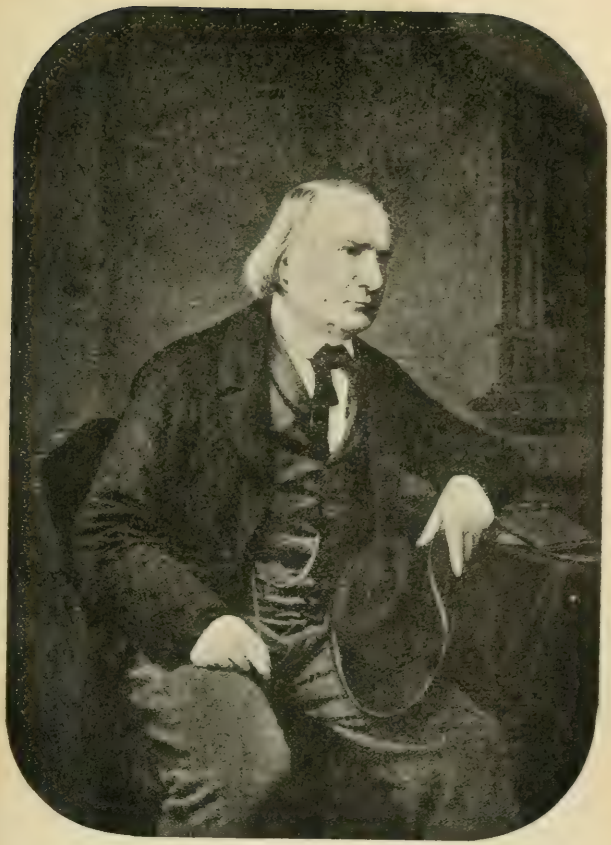
Un poème, dit-il, c'est un germe intellectuel doué de vie qui se répand en rameaux, s'épanouit en une frondaison qui aboutit à des fleurs, à des fruits dont le développement est la suprême expression de cette vie.

L'œuvre peut germer et croître en un moment, mais le temps ne respecte guère les pages qu'on a eu la prétention de produire sans son secours. « Ce que l'heure a construit, l'instant peut le briser. »

Paul de Saint-Victor s'écrie :

La *Légende des Siècles* domine l'œuvre de Victor Hugo ; c'est le beffroi de cette Cité mouvante ! Le poème épique dont on reprochait la vaste lacune à la France, cette maîtresse-tour de toute littérature nationale, la *Légende des Siècles* la lui donne. Poème infini et indéfini, au delà et en deçà de l'Histoire. Depuis Dante et depuis Shakespeare aucune littérature n'a rien produit d'aussi grand !

C'est l'écho de la vaste clameur de l'Humanité. C'est le cri tragique de la démocratie militante et souffrante. On trouve des rois dans la *Légende des Siècles*, mais le poète a tracé pour eux un cercle dantesque où les plus monstrueux sont réunis :



VICTOR HUGO PENDANT L'EXIL

(Photog. FRANCK.)

Rois, Dieu fait croître où nous sommes,
Dans ce monde de péchés,
Une herbe de têtes d'hommes,
Et c'est vous qui la fauchez!

Les voix des peuples résonnent et, dans une sublime apothéose, l'aurore se lève sur la nuit en « Clartés d'âmes ».

Et le poète rend lui-même, avec fierté, à l'affranchissement de son esprit, à l'ascension de ses idées, cet hommage :

De toutes les échelles qui vont de l'ombre à la lumière, la plus méritoire et la plus difficile à gravir, certes, c'est celle-ci : être né aristocrate et royaliste et devenir démocrate. Et il ajoute : monter de l'erreur à la vérité, c'est rare et beau. Aussi l'auteur est-il fier de montrer les odes royalistes de l'adolescent à côté des livres démocratiques de l'homme.

En même temps, ses aspirations s'orientent vers la paix :

Homère était jadis le poète ; la guerre
Était la loi ; vieillir était d'un cœur vulgaire :
La hâte des vivants et leur unique effort
Était l'embrassement tragique de la mort.

. . . . . .

La Muse est aujourd'hui la Paix, ayant les reins
Sans cuirasse et le front sous les épis sereins;
Le poète à la mort dit : Meurs, guerre, ombre, envie!
Et chasse doucement les hommes vers la vie.

Le 2 décembre 1859, Victor Hugo élève la voix en faveur de John Brown dont on vient d'apprendre la condamnation. L'apôtre de l'affranchissement de l'esclavage dans les États de l'Amérique du Sud était tombé blessé à côté de ses deux fils morts. Condamné, il devait être pendu le 2 décembre même. Un sursis de quelques jours lui avait été accordé; Victor Hugo cria miséricorde!

John Brown ne mourra pas, car on recule épouvanté devant l'idée d'un si grand crime commis par un si grand peuple, par la grande république américaine.

Il semble qu'une partie de la lumière humaine s'éclipserait, que la notion du juste et de l'injuste s'obscurcirait, le jour où l'on verrait se consommer l'assassinat de la Délivrance par la Liberté!

Deux ans après, éclata la guerre atroce des Sudistes et des Nordistes.

Le poète n'avait pu sauver la tête de John Brown, mais en la défendant il rendait la victime immortelle et flétrissait à jamais les maîtres de l'esclavage sanglant.

1860. — Au mois de mai 1860, Garibaldi avec mille partisans avait, par une belle nuit,

mis le cap sur la Sicile presque entièrement soulevée.

Cette merveilleuse expédition éblouit l'Europe entière. Une vaste souscription s'organisa en Angleterre pour aider le grand patriote italien dans son entreprise.

Le 18 juin 1860, Victor Hugo fut appelé à Jersey pour donner l'élan à cette souscription.

Partout où une tribune se dresse pour la Liberté et me réclame, j'arrive.

... Garibaldi! Qu'est-ce que c'est que Garibaldi?

C'est un homme, rien de plus. Mais un homme dans toute l'acception sublime du mot. Un homme de la liberté; un homme de l'humanité. *Vir*, dirait son compatriote Virgile.

A-t-il une armée? Non. Une poignée de volontaires.

Quelle est donc sa force? Qu'a-t-il avec lui? L'âme des peuples.

... C'est l'assaut donné par un homme à une royauté; son essaim vole autour de lui; les femmes lui jettent des fleurs, les hommes se battent en chantant, l'armée royale fuit; toute cette aventure est épique; c'est lumineux, formidable et charmant, comme une attaque d'abeilles.

Puis il prédit, ce jour-là, l'unité de l'Italie.

Après avoir affranchi les Napolitains, Gari-

baldi força Victor-Emmanuel à prendre Rome et réalisa ainsi l'unité de l'Italie.

Avec toute sa colonne expéditionnaire, il débarqua à Marsala en Sicile. Qu'est-ce qui le fait vaincre? L'âme des peuples, disait Victor Hugo.

Il va, il court, sa marche est une traînée de flamme, sa poignée d'hommes méduse les régiments, ses faibles armes sont enchantées, les balles de ses carabines tiennent tête aux boulets de canon. Il a avec lui la Révolution, et, de temps en temps, dans le chaos de la bataille, dans la fumée, dans l'éclair, comme si c'était un héros d'Homère, on voit derrière lui la déesse.

C'est en 1860 que Nice et la Savoie reviennent à la France. L'empereur entreprend une série d'expéditions au loin : en Chine, en Cochinchine, en Syrie, au Mexique.

En **1861**, Victor Hugo flétrit l'expédition de Chine.

Mais, dit-il, les crimes de ceux qui mènent ne sont pas la faute de ceux qui sont menés; les gouvernements sont quelquefois des bandits, les peuples jamais.

En **1862** paraissent les *Misérables*.

Barbès, exilé, écrit à Victor Hugo :

Le condamné dont vous parlez dans le septième volume des *Misérables* doit vous paraître un ingrat. Il y a vingt-trois ans qu'il est votre obligé!... et il ne vous a rien dit.

Pardonnez-lui!...

Le poète lui répond :

Quand un homme a, comme vous, été le combattant et le martyr du progrès... il ne doit rien à qui que ce soit. Qui a tout donné au genre humain est quitte envers l'individu.

C'est à Guernesey que fut achevé ce livre qui devait s'appeler les *Misères* comme *Notre-Dame de Paris* devait primitivement avoir pour titre : *Ce que contient une bouteille d'encre*. Le poète était installé à Hauteville-House, au sommet de la falaise, d'où il dominait le fort, la ville et un immense horizon de mer. Les appartements avaient été disposés d'après ses idées et sur ses plans.

Les curiosités les plus rares, des objets d'art de toutes sortes choisis avec le goût le plus éclairé, y sont exposés au milieu de vieilles tapisseries, de sculptures du moyen âge et de la Renaissance.

Victor Hugo était doué d'un cerveau réellement ar-

chitectural, écrit Henri Rochefort; presque tous les meubles de l'habitation de Guernesey ont été soit combinés avec de vieux bois qu'il faisait rassembler, soit même composés et exécutés par ses propres mains.

Le poète, en effet, était à la fois ébéniste, sculpteur ornemaniste et dessinateur. Quand il faisait un dessin lavé à l'encre de Chine... voire même au café au lait, il l'encadrait par la même occasion; il sculptait une bande de chêne qu'il ornait le plus souvent d'une fleur de son invention.

1863. — Un ukase du 1er septembre 1862 avait ordonné pour 1863 une levée générale dans le royaume de Pologne :

Le tirage au sort sera remplacé par la désignation des individus aptes au service, cette désignation se fera par des autorités spéciales que déterminera le Conseil d'administration.

Le Conseil d'administration, c'est-à-dire la police russe, est autorisé à modifier en vue de l'exécution du présent règlement les exemptions qu'accorde la loi de 1859.

Dans le monde entier, cet ukase suscite la réprobation.

Il n'y a pas à s'y méprendre, dit la presse française, c'est une loi de proscription qui égale, si elle ne la surpasse pas, notre loi des suspects.

Le rescrit adressé par le Directeur général aux gouverneurs civils dit :

Les personnes qui s'occuperont de choisir les recrues devront posséder une connaissance approfondie de la *conduite des conscrits en matière politique.*

Tout étant prêt, la nuit du 14 au 15 janvier 1863 fut choisie pour l'exécution du ténébreux complot :

Jamais insurrection, dit la *Revue des Deux Mondes*, n'eut un prologue plus dramatique et plus lugubre.

Par un raffinement d'effronterie, le lendemain même de la nuit où les victimes avaient été saisies dans leur lit et traînées dans les casernes au milieu de l'horreur universelle, le Journal impérial déclarait que le recrutement n'avait rencontré aucune résistance et que les conscrits avaient témoigné de la gaieté « d'aller se former à l'école d'ordre que leur ouvrait le service militaire » aujourd'hui surtout que les années étaient réduites de 25 à 15 pour la durée du service.

Les Russes eux-mêmes protestaient. Ils écrivaient : « Envoyer des Polonais à mille lieues de leur pays servir 22 ans, car c'est bien 22 et non 15 ans que le soldat sert chez nous, les mal nourrir, les mal vêtir et les battre sans miséricorde, n'est-ce pas une perspective propre à pousser tout un peuple au désespoir ? »

L'insurrection éclata, terrible.

Peu après, l'ordre régnait à Varsovie ! Chaque jour de nouvelles villes étaient sacrifiées.

C'est le sel de la terre qui s'épuise, la fleur de l'Europe orientale qui se moissonne!

s'écriait le grand historien Henri Martin.

Grand frère, au secours ! Dites le mot de la civilisation ! cria une voix généreuse à Victor Hugo qui répondit immédiatement dans les journaux libres de l'Europe :

Soldats russes, redevenez des hommes !

Si vous, qui êtes des victimes, vous prenez parti contre les victimes ; si, opprimés, vous soutenez l'oppresseur ; si de votre malheur vous faites votre honte ; vous soulèverez l'exécration du monde civilisé !

Ce que vous avez devant vous en Pologne, ce n'est pas l'ennemi, c'est l'exemple.

Je souhaite, s'écriait-il dans une réunion, à la Pologne

la résurrection à la liberté, et à la Russie la résurrection à l'honneur!

Éclata la guerre du Mexique, « odieuse voie de fait contre un peuple libre ». Puebla se défendit héroïquement.

Ce n'est pas la France qui vous fait la guerre, dit Victor Hugo aux combattants mexicains, c'est l'empire. Luttez, soyez terribles! La République est avec vous, et dresse au-dessus de vos têtes aussi bien le drapeau de France où est l'arc-en-ciel que le drapeau d'Amérique où sont les étoiles.

1864. — Durant les jours d'exil, son fils, François-Victor, traduit Shakespeare. En guise de préface, Victor Hugo donne en un volume l'étude critique de *William Shakespeare*, qui paraît en 1864.

En **1865**, « le printemps fait explosion dans le cœur du poète », il chante les *Chansons des rues et des bois*. C'est un livre en fête; le poète s'abandonne avec l'emportement du plaisir à toute sa verve, à sa joie, — comme un rossignol qui chante à tue-tête. Mais ces idylles fleuries, on l'a remarqué, ont parfois des épines piquantes.

Victor Hugo a écrit dans la préface des *Chansons des rues et des bois :*

C'est une sérieuse et mélancolique leçon que la mise en présence de deux âges dans le même homme, de l'âge qui commence et de l'âge qui achève; l'un espère dans la vie, l'autre dans la mort.

... Le cœur de l'homme a un recto sur lequel est écrit Jeunesse, et un verso sur lequel est écrit Sagesse. C'est ce recto et ce verso qu'on trouvera dans ce livre.

En **1866** paraissent les *Travailleurs de la Mer* que l'admiration unanime, dit Paul de Saint-Victor, ont classés à leur apparition entre *Notre-Dame de Paris* et les *Misérables.*

Les événements de Crète inspirent au grand exilé cette lettre :

Candiotes héroïques, opprimés d'aujourd'hui, persévérez.

Vaincus, vous ne pouvez l'être. Une insurrection étouffée n'est point un principe supprimé... Le droit est insubmersible. Des vagues d'événements passent dessus; il reparaît. La Pologne noyée surnage. Voilà quatre-vingt-quatorze ans que la politique européenne charrie ce cadavre, et que les peuples regardent flotter, au-dessus des faits accomplis, cette âme.

Vous aussi vous êtes une âme. Grecs de Candie, vous avez pour vous le droit... Persévérez.

Le peuple crétois répondit :

Un souffle de ton âme puissante est venu vers nous et a séché nos pleurs... Ta lettre est plus précieuse pour nous que la meilleure armée. Car elle affirme notre droit... Poète, tu es lumière. Nous t'en conjurons, éclaire ceux qui nous ignorent... Il n'y aura plus d'oppression dans l'humanité quand l'Europe le voudra...

En cette même année 1866, son fils Charles Hugo se maria à Bruxelles avec la pupille de Jules Simon. Victor Hugo sorti de son île en profita pour faire une excursion en Zélande et passa l'été à Chaudfontaine.

En **1867**, après la Crète, l'Irlande se tourne suppliante vers Victor Hugo : les femmes des Fenians condamnés lui écrivent.

Victor Hugo réplique par une magnifique protestation :

... Non, l'échafaud politique n'est pas possible en Angleterre. Ce n'est pas pour imiter les gibets de la Hongrie que l'Angleterre a acclamé Kossuth ; ce n'est pas pour recommencer les potences de la Sicile que l'Angleterre a glorifié Garibaldi. Supprimez alors tous vos comités polonais, grecs, italiens. Soyez l'Espagne.

Prenez garde. On peut en un jour reculer d'un siècle.

Rétrograder jusqu'au gibet politique! Pendant ce temps-là, nons dresserons une statue à Voltaire...

Vous êtes l'Angleterre pour donner le spectacle de la vie et non l'exemple de la mort.

Les Fenians ne furent pas exécutés.

Moins heureux, il demande en vain aux Mexicains révoltés la grâce de leur empereur détrôné, Maximilien, qui fut fusillé le 19 juin 1867.

En France, un vent d'opposition commençait à s'élever. Au mois de janvier, Napoléon III, pour s'efforcer de le calmer, annonçait dans une lettre fameuse, comme prochaines, une série de concessions libérales. Malgré cette promesse d'un empire libéral et d'une presse libre, le règne du bon plaisir continuait dans toute son intensité.

L'Exposition va s'ouvrir. Victor Hugo en écrit l'*Introduction :* il donne, en effet, à une publication intitulée : « Paris-Guide », une admirable préface qui a un retentissement énorme.

Cependant, l'interdit pèse encore de tout son poids sur le répertoire du poète. Son théâtre porte atteinte à la majesté impériale.

Un incident va faire modifier pour quelques heures les arrêts de la censure. Le directeur d'un théâtre de Bordeaux avait, avec l'autorisation inconsciente du préfet, donné *Ruy Blas* au profit des inondés.

Il résulte, écrit Rochefort, de cette défense opposée à cette autorisation, que la littérature de Victor Hugo, intolérable dans la capitale, n'offre aucun danger dans les départements.

Le *Figaro* relève la remarque.

Peu après, l'autorisation était accordée au Théâtre-Français de mettre en répétitions *Hernani*.

Le 20 juin 1867 a lieu la reprise du drame avec Delaunay, Hernani; Bressant, don Carlos; Maubant, Ruy Gomez et Mlle Favart, doña Sol. L'enthousiasme est au comble. Pas un vers qui ne porte! L'éclat de cette représentation inquiète le pouvoir. On prépare *Ruy Blas* à l'Odéon. Que faut-il faire?

Victor Hugo lui-même va sortir tout ce monde d'embarras.

L'Italie était entière, sauf Rome qui restait au pape. Garibaldi tente un coup de main sur la capitale, mais les troupes françaises, — ces

mêmes troupes qui avaient créé le royaume d'Italie, — reviennent le combattre cette fois et repoussent les Garibaldiens à Mentana, petit village près de Rome.

La voix de Guernesey s'élève :

Mentana est une des hontes de Louis Bonaparte et une des gloires de Garibaldi. La fraternité des peuples proteste contre ce délit de l'empire, qui est un deuil pour la France.

Et tout de suite Victor Hugo écrit son poème *Mentana*, dont la presse cléricale déchaînée augmente encore le tonnerre par ses propres fureurs.

En un mois, dix-sept traductions différentes ont paru :

La papauté féroce avoue enfin l'enfer !

. . . . . .

Pontife élu, que l'ange a touché de sa palme,
A qui Dieu commanda de tenir, doux et calme,
Son évangile ouvert sur le monde orphelin,

. . . . . .

A cette heure, ô semeur des pardons infinis,
Ce qui plaît à ton cœur et ce que tu bénis
Sur notre sombre terre où l'âme humaine lutte,
C'est un fusil tuant douze hommes par minute !

Le poète flétrit le pape et l'empereur, et venge Garibaldi vaincu, à qui il écrit :

Oui, viens, chacun de nous, frère à l'âme meurtrie,
Veut avec son exil te faire une patrie !
Viens, assieds-toi chez ceux qui n'ont plus de foyer.
Viens, toi qu'on a pu vaincre et qu'on n'a pu ployer !
Nous chercherons quel est le nom de l'espérance;
Nous dirons : Italie ! et tu répondras : France !

. . . . . .

O peuple, noir dormeur, quand t'éveilleras-tu?
Allons, remue ! Allons, mets-toi sur ton séant !
Qu'on voie enfin bouger le torse du géant !

L'empire peut-il tolérer un pareil langage? Déjà le courant de l'opposition ne devient que trop irrésistible. Conclusion logique :

Les représentations d'*Hernani* et la reprise de *Ruy Blas* sont interdites.

Le 2 décembre 1867, Victor Hugo écrit comme une prophétie :

Quoi donc! ne voit-on pas commencer le reflux?
Seize ans de gloire!
Le sépulcre est déjà visible en ce berceau.

. . . . . .

Le trône est une trappe ouverte sur la tombe.

Mais que veut-on? demandent les gens de l'empire, anxieux, et trouvant, *pour leur compte*,

que tout est pour le mieux dans le meilleur des demi-mondes.

Le poète répond à leurs inquiétudes. Ce que nous voulons,

Tout. Les tyrans à bas et les hommes debout.
Tout. La fin. Ce qu'il faut à notre âpre insomnie,
C'est la captivité du genre humain finie,
C'est le souffle orageux des clairons, c'est l'écho
Des trompettes jetant à terre Jéricho,
C'est le débordement des Tibres et des Rhônes,
C'est l'écroulement vaste et farouche des trônes!

1868. — Voici la *Lanterne*! Elle paraît en 1868. L'auteur veut à peine tirer à 15 000 exemplaires. Il faut tout de suite réimprimer à 120 000!

Le joli mois de mai apporta ces feuilles à l'empire. Elles poussèrent dru.

M. Jules Lemaître a tracé ce portrait d'Henri Rochefort :

L'esprit de l'auteur de la *Lanterne*, c'est l'ironie ininterrompue, sans trêve. C'est le coq-à-l'âne, le rapprochement imprévu de deux idées étonnées de se trouver ensemble.

Par exemple, la phrase célèbre — par où s'ouvre le premier numéro de la *Lanterne* :

La France contient, dit l'Almanach impérial, trente-six millions de sujets sans compter les sujets de mécontentement...

exprime excellemment le genre de l'esprit de Rochefort.

L'empire tomba au son de cette crécelle et, depuis, elle n'a pas cessé de grincer un seul jour.

Rochefort a de remarquables qualités de méthode et une très grande puissance d'imagination. C'est l'éternelle déformation à la Daumier.

Quant au caractère de l'homme, il convient de rappeler pour le peindre ce joli mot de d'Ennery, le dramaturge :

Quand Rochefort avait l'audace de le gagner aux cartes où l'enjeu ne dépassait guère vingt sous, d'Ennery l'accusait de toutes sortes d'escamotages et, le montrant à ses invités, s'écriait : Et quand on pense que c'est un des hommes les plus honnêtes de son parti !

Le 6 août 1868, le n° 11 de la *Lanterne* fut saisi et déféré aux tribunaux sous ces inculpations :

Offenses envers la personne de l'empereur.

Excitations à la haine et au mépris du gouvernement.

Le souvenir de Baudin, tué sur une barri-

cade, réapparaît. Les journaux ouvrent une souscription pour élever un monument au représentant du peuple; le gouvernement les traîne en police correctionnelle et Gambetta y prononce son virulent discours contre le 2 décembre devant les magistrats ahuris.

La chère compagne du poète, Mme Victor Hugo, était morte dans le courant de cette année 1868.

1869. — En mai 1869 ont lieu les élections pour le renouvellement de la Chambre : l'armée de l'opposition devient formidable. Le 4 mai, paraît le *Rappel* fondé par les deux fils de Victor Hugo, Henri Rochefort, Auguste Vacquerie et M. Paul Meurice. C'est un bélier qui s'édifie et dont les coups répétés vont ébranler l'empire, bientôt chancelant.

Victor Hugo avait trouvé ce titre le *Rappel* dont il expliquait ainsi la signification multiple :

Le Rappel! J'aime tous les sens de ce mot : rappel des principes, par la conscience; rappel des vérités, par la philosophie; rappel du devoir, par le droit; rappel des morts, par le respect; rappel du châtiment,

par la justice; rappel du passé, par l'histoire; rappel de l'avenir, par la logique; rappel des faits, par le courage; rappel de l'idéal dans l'art, par la pensée; rappel du progrès, par la science; rappel de Dieu, par l'élimination des idolâtries; rappel de la loi à l'ordre, par l'élimination de la peine de mort; rappel du peuple à la souveraineté, par le suffrage universel renseigné; rappel de l'égalité, par l'enseignement gratuit et obligatoire; rappel de la liberté, par le réveil de la France.

Il envoie au journal comme feuilleton : *L'Homme qui rit.*

Le 18 décembre 1869, Victor Hugo félicite son fils Charles de s'être fait condamner à quatre mois de prison pour avoir rappelé au soldat le sentiment de la fraternité.

Que l'armée actuelle y songe, « l'armée de la Révolution » eût désobéi, si on lui eût dit de tirer sur des femmes et des enfants. On n'arrive pas d'Arcole et de Friedland pour aller à Ricamarie.

Le XIXe siècle prend son bien partout où il le trouve, et son bien c'est le progrès... Il n'accepte le soldat qu'à la condition d'y retrouver le citoyen. Le soldat est destiné à s'évanouir, et le citoyen à survivre.

Le poète entre dans son dernier hiver d'exil. Depuis dix-huit ans il compte les heures douloureuses de la séparation, l'oreille ouverte à toutes les voix de la patrie.

Certains jours « l'homme de décembre » lui apparaît triomphant :

Cet homme est dans les fleurs;...
On ne s'explique pas pourquoi le myrte encense
L'homme de sang,
Et comment à subir une telle présence
Avril consent.

Alors, dans ces jours sombres, le désespoir lui envahit le cœur :

Puisque les trahisons remplacent les exploits,
Puisque nous n'avons plus que des ombres de lois,
Puisqu'on a poignardé la France entre deux portes,
Mer, j'aimerais mieux être avec les choses mortes...

Mon dix-neuvième hiver d'exil commence, écrit-il à ses fils. Je ne m'en plains pas. A Guernesey, l'hiver n'est qu'une longue tourmente. Pour une âme indignée et calme, c'est un bon voisinage que cet océan...

L'heure de la délivrance approche :

Proscrit, regarde les branches,
Les branches où sont les nids ;
Mai les remplit d'ailes blanches
Et de soupirs infinis.

1870. — Le 2 janvier 1870, Émile Ollivier, fils d'un proscrit, devient ministre de l'empe-

reur, M. Rouher ayant quitté le pouvoir à la fin de 1869.

Voici venir l'empire libéral !

Nous devenons bon prince et nous changeons de sphère ;
L'empire est libéral. Diable ! qu'allons-nous faire
De tous nos vieux copains du coup d'État ? Jésus !
Les vendre ? Quel rabais ! comme on perdrait dessus !
Le Deux Décembre est mort ! Le Deux Janvier l'enterre.

. . . . . .

L'empire devenu, sorte d'oison sans ailes,
Presque un pensionnat de jeunes demoiselles ;

. . . . . .

Rouher baissant les yeux, Maupas mettant un voile ;
Et toujours l'araignée au centre de la toile !

Tout sourit aux monarques : le plébiscite donne 7 500 000 oui à Napoléon III, contre 1 500 000 non. L'impératrice Eugénie aura sa guerre !

La *Lanterne*, exilée, se fabrique à l'imprimerie Vanderauwers à Bruxelles et arrive à Paris, datée d'Aix-la-Chapelle, où l'auteur a simplement loué une petite chambre.

Au moment où Napoléon III recueille précieusement les votes qui doivent lui assurer l'empire, Victor Hugo écrit :

Nous, les citoyens de la République assassinée, nous,

les justiciers pensifs, nous regardons, avec l'intention d'en user, l'affaiblissement d'autorité propre à la vieillesse d'une trahison. Nous attendons.

Au commencement de 1870, une adresse des femmes de Cuba, où s'exerçaient les brutalités des gouverneurs espagnols, fut envoyée de New-York, — où elles s'étaient réfugiées, — à Victor Hugo pour le prier d'intervenir dans cette lutte cruelle.

On voit à cette heure la Russie sur la Pologne, l'Angleterre sur l'Irlande, l'Autriche sur la Hongrie, la Turquie sur l'Herzégovine et sur la Crète, l'Espagne sur Cuba. Partout des veines ouvertes, et des vampires sur des cadavres.

Cadavres, non. J'efface le mot. Je l'ai dit déjà, les nations saignent, mais ne meurent pas. Cuba a toute sa vie et la Pologne a toute son âme... Le bonheur qui reste au proscrit dans les ténèbres, c'est de voir un lever d'aurore au fond de son âme.

La justice, la vérité et la liberté surgiront...

Éclate dans Paris, comme un coup de foudre, la nouvelle de l'assassinat de Victor Noir par Pierre Bonaparte, à qui il était envoyé en qualité de témoin dans un duel.

On me dit : Courez donc sur Pierre Bonaparte.

Non. J'ai ma piste ; et c'est l'Autre — et je ne m'écarte

Jamais du but que rien ne me fait oublier.
Forêts ! je chasse au tigre et non au sanglier.

En juillet 1870, la guerre à l'Allemagne est déclarée. La France n'a que 350 000 hommes, les Allemands sont 1 500 000.

« Guerre de caprice », dit Victor Hugo. Deux peuples vont s'entre-tuer pour le plaisir de deux princes. Pendant que les penseurs perfectionnent la civilisation, les rois perfectionnent la guerre. Ce qui va couler à flots dans le Rhin, ce n'est plus l'eau pure et libre des grandes Alpes, c'est le sang des hommes !

L'empereur s'était dit :

Puisque j'ai foudroyé le boulevard Montmartre,
Je puis vaincre la Prusse ; il est aussi malin
D'assiéger Tortoni que d'assiéger Berlin.

Et déjà, se voyant vainqueur, il se croyait l'arbitre de l'Europe. Tous les sceptres s'inclineront devant Ma Majesté,

Et j'aurai cette gloire, à peu près sans débats,
D'être le Tout-Puissant et le Très-Haut d'en bas.

Pour conjurer le fléau, le poète s'adressera au peuple allemand :

Allemands, celui qui vous parle est un ami...
La guerre est finie, puisque l'empire est fini Vous avez tué votre ennemi qui était le nôtre.

Nous sommes la République française. Nous écrivons sur notre drapeau : États-Unis d'Europe... Le même rayon fraternel, trait d'union sublime, traverse le cœur allemand et l'âme française...

A ces nobles paroles, la presse féodale allemande répondit :

Pendez le poète au haut du mât!

L'armée allemande continuait sa marche.

Alors le poète poussa le cri de guerre :

Tocsin! tocsin! que de chaque maison il sorte un soldat ; que le faubourg devienne régiment, que la ville se fasse armée!

On n'a pas de munitions, on n'a pas d'artillerie?

Erreur! On en a... Les paysans polonais n'avaient que des faulx. Village, prends ta fourche!

Levez-vous! Levez-vous! Le despotisme attaque la liberté, l'Allemagne attente à la France!

Hélas, les défaites succèdent aux défaites : Wissembourg, Frœschwiller, Forbach... Ollivier tombe, Palikao lui succède, Bazaine a le grand commandement et Trochu est gouverneur de Paris.

Victor Hugo s'adresse aux femmes :

Puisque ces aveugles oublient qu'ils sont frères, soyez leurs sœurs, venez-leur en aide, faites de la charpie... Les hommes font le mal ; vous, femmes, faites le re-

mède; et puisque sur cette terre il y a de mauvais anges, soyez les bons.

Le 31 août 1870, il écrit de Bruxelles dans une patriotique angoisse :

Qu'est-ce qui va sortir de ta main qui se voile,
O Destin?
Sera-ce l'ombre infâme et sinistre, ou l'étoile
Du matin?
Je vois en même temps le meilleur et le pire;
Noir tableau!
Car la France mérite Austerlitz, et l'empire
Waterloo!
J'irai, je rentrerai dans ta muraille sainte,
O Paris!
Je te rapporterai l'âme jamais éteinte
Des proscrits.

Sedan! L'empereur livre une armée.

Le 4 septembre la Révolution éclate : la République est proclamée.

Le 5 septembre 1870, le lendemain de la proclamation de la République, Victor Hugo rentrait à Paris. A l'arrivée du train de Bruxelles, à dix heures du soir, une foule considérable l'attendait à la gare du Nord.

J'avais dit : Le jour où la République rentrera, je rentrerai. Me voici.

Je viens ici faire mon devoir.

Et reconduit par la foule enthousiaste jusqu'à la demeure de son ami, M. Paul Meurice, avenue Frochot, 5, — où il restera jusqu'au 2 février 1871 — il remercie encore une fois le peuple de Paris en ces termes émus :

Vous me payez en une heure dix-neuf ans d'exil.

Hélas! le poète venait partager les angoisses de la lutte qui devait aboutir au démembrement de la patrie.

Il avait quitté le pays le 11 décembre 1851, il y rentrait le 5 septembre 1870; à son retour, il trouvait l'heure plus sombre et le devoir plus grand que jamais!

Il salue Paris :

Tu sors, toi qu'endormit l'empire empoisonneur,
Du rapetissement de ce hideux bonheur.
Tu t'éveilles déesse et chasses le satyre.
Tu redeviens guerrière en devenant martyre.

Un nouveau livre va s'ouvrir : *Depuis l'exil*.

C'est l'horrible siège et le bombardement. Metz livré et Bazaine qui, à l'exemple du maître, livre à son tour une armée.

Ainsi nous n'avons plus Strasbourg, nous n'avons
Metz, la chaste maison des vieux Francs chevelus!

. . . . . .

Ainsi le chasseur noir a ces captives-là !
Ainsi ce cavalier monstrueux, Attila,
Horrible, les attache aux arçons de sa selle ;
A l'un pend l'héroïne, à l'autre la pucelle !
Et les voilà, râlant dans le carcan de fer,
Metz où régna Clovis, Strasbourg d'où vint Kléber !

Le 20 octobre 1870 paraît une nouvelle édition des *Châtiments*.

La toute-puissance du mal, dit Victor Hugo, n'a jamais abouti qu'à des efforts inutiles. La pensée échappe toujours à qui tente de l'étouffer... Le flambeau rayonne ; si on l'éteint, si on l'engloutit dans les ténèbres, le flambeau devient une voix, et l'on ne fait pas la nuit sur la parole ; si l'on met un bâillon à la bouche qui parle, la parole se change en lumière, et l'on ne bâillonne pas la lumière.

Aujourd'hui la lumière se faisait éclatante.

Les *Châtiments*, comme les *Annales* de Tacite, comme les *Satires* de Juvénal, sont par excellence un livre d'éducation pour les peuples. La Société des gens de lettres, voulant donner un canon à la défense nationale, eut l'idée de faire dire par les premiers artistes de Paris quelques-unes des pièces de ce livre proscrit qui rentrait en France avec la République.

Victor Hugo répondit à cet appel :

Vous voulez bien vous servir de moi. Je vous remercie. Prenez les *Châtiments* et, pour la défense de Paris, vous et ces généreux artistes, vos auxiliaires, usez-en comme vous voudrez.

A la demande d'une troisième audition des *Châtiments*, Victor Hugo écrivit à la Société des gens de lettres :

Mes chers confrères, donnons-la au peuple, cette troisième lecture des *Châtiments*, donnons-la-lui gratuitement, dans la vieille salle royale et impériale de l'Opéra, que nous élèverons à la dignité de salle populaire. On fera la quête dans des casques prussiens, et le cuivre des gros sous du peuple de Paris fera un excellent bronze pour nos canons contre la Prusse.

Et ce joli programme fut exécuté *à la lettre*. D'ailleurs, toutes les œuvres de Victor Hugo furent pour les théâtres, aussi longtemps qu'ils purent s'ouvrir pendant le siège de Paris, une sorte de propriété publique.

Victor Hugo avait dit à Gambetta :

Usez de moi comme vous voudrez pour l'intérêt public. Dépensez-moi comme l'eau.

Et alors, à la Porte-Saint-Martin, à l'Opéra,

Frédérick Lemaître, Coquelin, Taillade, Marie Laurent, Mme Gueymard se faisaient applaudir par le peuple enthousiasmé, par cette plèbe qui chantait ailleurs :

C'est la canaille,
Eh bien, j'en suis!

celle dont Auguste Barbier, dans ses *Iambes*, a écrit :

La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité!

Le premier canon fondu porta le nom : *Victor Hugo*. Le poète, l'acceptant comme un nouveau fils prêt à combattre aux côtés des siens, lui disait :

La lutte nous attend; viens, ô mon fils étrange,
Doublons-nous l'un par l'autre, et faisons un échange,
Et mets, ô noir vengeur, combattant souverain,
Ton bronze dans mon cœur, mon âme en ton airain.

L'autre canon fut appelé : *Le Châtiment*.

Bientôt Paris fut bloqué et enfermé. La Prusse l'investit et l'assiégea. On était en octobre : quelques symptômes de division éclatèrent. Victor Hugo, après avoir parlé aux

Allemands pour la paix, puis aux Français pour la guerre, s'adressa aux Parisiens pour l'union.

Tous au feu, citoyens ! Il n'y a plus désormais que la France ici et la Prusse là.

Union et unité. Les griefs, les ressentiments, les rancunes, les haines, jetons ça au vent. Aimons-nous pour lutter ensemble.

Face à l'ennemi ! nous nous appelons tous France !

O Paris, tu as couronné de fleurs la statue de Strasbourg; l'histoire te couronnera d'étoiles !

Au jour le jour, entre le mois d'août 1870 et juillet 1871, il se fait l'historien de l'*Année terrible* qui paraîtra en 1872.

1871. — Le 10 janvier 1871 il écrit à une femme par ballon monté :

Nous mangeons du cheval, du rat, de l'ours, de l'âne.
Paris est si bien pris, cerné, muré, noué,
Gardé, que notre ventre est l'arche de Noé;
Dans nos flancs toute bête, honnête ou mal famée,
Pénètre...

. . . . . .

Nous manquons de charbon, mais notre pain est noir.
Plus de gaz; Paris dort sous un large éteignoir;
A six heures du soir, ténèbres. Des tempêtes
De bombes font un bruit monstrueux sur nos têtes.

Il rend hommage à l'admirable femme de

Paris qui, dans toutes les conditions, lutte avec autant d'énergie que l'homme :

Eh bien, dans ce Paris, sous l'étreinte inhumaine,
L'homme n'est que Français, et la femme est Romaine,
Elles acceptent tout, les femmes de Paris,
Leur âtre éteint, leurs pieds par le verglas meurtris...

Gambetta, en province, veut la guerre à outrance.

Prenez des faux, comme les braves Polonais, criait-il à Tours, à la foule lui demandant des armes. Grâce à leurs faux, ils n'étaient pas désarmés : la police russe ne leur avait laissé que cela : ils s'en servaient pour se défendre. Faites comme eux !

Quand on votera la paix, Gambetta donnera sa démission.

L'Assemblée « élue en des jours de malheur » se forme. Les monarchistes sont en majorité.

Le 8 février 1871, Victor Hugo est nommé représentant de Paris, par plus de 200 000 voix. Le 13 février, il arrive à Bordeaux, où siège l'Assemblée nationale.

La Prusse tient Paris, et, tigresse, elle mord
Ce grand cœur palpitant du monde à moitié mort.

Le 1er mars, le poète proteste contre les préliminaires de la paix, contre le démembrement de la France :

Messieurs, Paris en ce moment est sous le canon prussien. Plus de bois, plus de charbon, plus de gaz, plus de feu, plus de pain! Un hiver horrible... la dévastation, la mitraille, le bombardement... Stoïque comme Sparte, cette cité auguste nous a donné un mandat qui accroît son péril et qui ajoute à sa gloire, c'est de voter contre le démembrement de la patrie...

... Prendre n'est pas posséder. Possession suppose consentement... Est-ce que la Russie possède Varsovie?... La conquête est la rapine, rien de plus.

L'Alsace et la Lorraine veulent rester France; elles resteront France malgré tout, parce que la France s'appelle république et civilisation...

Je ne voterai point cette paix...

Et l'orateur développe sa grande pensée des États-Unis d'Europe, de la liberté européenne, de la paix universelle. La France et l'Allemagne se donnent la main : tu m'as délivrée de mon empereur, et je te délivre du tien!

S'adressant aux Allemands, il dira :

Quand vous aurez assez donné vos biens, vos droits,
Votre honneur, vos enfants, à dévorer aux rois;
Quand vous verrez César envahir vos provinces;
Quand vous aurez pesé de deux façons vos princes,

Quand vous vous serez dit : ces maîtres des humains
Sont lourds à notre épaule et légers dans nos mains,
Vous aurez la colère énorme qui prend feu.
Vous crierez : Quoi ! des rois ! Quoi donc ! un empereur !

Et encore :

Ils ont des surnoms, Juste, Auguste, Grand, Petit,
Bien-Aimé, Sage, et tous ont beaucoup d'appétit.
Qui sont-ils? Ils sont ceux qui nous mangent. La vie
Des hommes, notre vie à tous, leur est servie.
Ils nous mangent. Quel est leur droit? Le droit divin.

La droite de l'Assemblée de Bordeaux ne voulait plus laisser le gouvernement dans Paris. Elle cherchait une autre capitale. Victor Hugo protesta :

Paris a souffert pour la patrie.

Paris espérait votre reconnaissance, dit le poète, et il obtient votre suspicion. Mais qu'est-ce donc qu'il vous a fait?

Tout un côté de cette assemblée, côté fort par le nombre et faible autrement, a la prétention de discuter Paris, d'examiner ce que la France doit faire de Paris. Est-ce qu'on met Paris en question?

Au-dessus de nous tous, qui avons un mandat aujourd'hui et qui n'en aurons pas demain, la France a un immense représentant, un mandataire irrévocable ; et ce représentant est un héros et ce mandataire est un géant... Il s'appelle Paris.

Oh! Paris est la cité mère!
Paris est le lieu solennel
Où le tourbillon éphémère,
Tourne sur un centre éternel.

Toujours Paris s'écrie et gronde,
Nul ne sait, question profonde,
Ce que perdrait le bruit du monde
Le jour où Paris se tairait.

Le 8 mars 1871 au moment où Victor Hugo se préparait à protester de nouveau contre la droite en faveur de Paris, un rapport fut fait à l'Assemblée sur l'élection de Garibaldi à Alger. On demandait l'annulation de cette élection, Victor Hugo intervint. La droite refusa de l'entendre. Il donna sa démission, mais en déclarant qu'il n'abandonnait pas la défense de la vérité.

Il se console de ces attaques violentes, à l'idée qu'il les partage avec le héros de l'indépendance italienne, et l'ancien solitaire de Guernesey dit à celui de Caprera :

... Regagnons chacun notre falaise,
Où, si l'on est hué, du moins c'est par la mer:
Allons chercher l'insulte auguste de l'éclair,
La fureur jamais basse et la grande amertume,
Le vrai gouffre, et quittons la bave pour l'écume.

Le lundi 13 mars 1871 Charles Hugo mourait subitement à Bordeaux, en se rendant au dîner d'adieu de son père qui rentrait à Paris.

Le 18 mars, ses obsèques avaient lieu dans la capitale; de la gare d'Orléans, le cortège se dirigea vers le cimetière du Père-Lachaise.

Le père pleure ce fils qu'il adorait :

Charle! Charle! ô mon fils! quoi donc! tu m'as quitté.

. . . . . .

Aujourd'hui je n'ai plus de tout ce que j'avais
Qu'un fils et qu'une fille;
Me voilà presque seul dans cette ombre où je vais;
Dieu m'ôte la famille.

Sur le parcours, çà et là on entrevoyait des barricades; des gardes nationaux apprenant qui l'on enterrait, présentaient les armes. D'autres formaient spontanément une haie d'honneur pour accompagner jusqu'au cimetière le corbillard.

Le fils mort et le père aspirant au tombeau
Passent, l'un hier encor vaillant, robuste et beau,
L'autre vieux et cachant les pleurs de son visage;
Et chaque légion les salue au passage.

Au Père-Lachaise reposent le général Hugo, la mère de Victor Hugo, ses frères et ses fils.

Mme Victor Hugo est enterrée avec sa fille à Villequier, où viendra, sans doute, un jour, les retrouver la pauvre Adèle.

Destinée lâche et féroce, s'écrie Auguste Vacquerie, devant les douleurs du poète.

Ce même jour, 18 mars, éclatait la guerre civile !

Le 20 mars, Victor Hugo se rendait à Bruxelles pour les formalités à remplir dans l'intérêt de ses deux petits-enfants, à la mort de Charles Hugo. De Belgique il ne cesse d'élever la voix contre l'horrible lutte :

Recommencer la guerre ayant encore au flanc,
O Paris, ô lion blessé, l'épieu sanglant!
Quoi! se faire une plaie avant de guérir l'autre!

En monarchie, écrit Victor Hugo, l'insurrection est un pas en avant ; en République, c'est un pas en arrière.

L'insurrection n'est un droit qu'à la condition d'avoir devant elle la vraie révolte, qui est la monarchie. Un peuple se défend contre un homme ; cela est juste.

En monarchie, l'insurrection c'est la légitime défense ; en République, l'insurrection c'est le suicide.

Pour protester contre les destructions de monuments il écrit les *Deux Trophées* où il re-

trace l'histoire glorieuse de l'Arc de l'Étoile et de la Colonne Vendôme :

Mais c'est la France! Quoi, Français, nous renversons
Ce qui reste debout sur les noirs horizons!

. . . . . .

Respect à nos soldats! Rien n'égalait leurs tailles;
La Révolution gronde en leurs cent batailles;
La *Marseillaise*, effroi du vieux monde obscurci,
S'est faite pierre là, s'est faite bronze ici;
De ces deux monuments sort un cri : Délivrance!

S'il faut détruire un monument à cause des souvenirs qu'il rappelle, détruisons tout; car jusqu'à ce jour tous les monuments ont été faits par la royauté et sous la royauté. Le peuple n'a pas encore commencé les siens.

Il rend cet hommage à l'Arc triomphal :

O vaste entassement ciselé par l'histoire!
Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire!
Édifice inouï!
Toi que l'homme par qui notre siècle commence,
De loin, dans les rayons de l'avenir immense,
Voyait, tout ébloui!

En avril 1871, il dit de la Commune :

Le droit de Paris de se déclarer commune est incontestable, mais à côté du droit, il y a l'opportunité. Le moment choisi est épouvantable. La majorité voulait simplement enlever les canons de Montmartre. Mais si

l'Assemblée eût laissé Montmartre tranquille, Montmartre n'eût pas soulevé Paris. Quant à la Commune, comme elle contient un principe, elle se fût produite plus tard... Tôt ou tard, Paris commune s'imposera. Paris commune est le résultat de la France république. Comment! Londres est une commune et Paris n'en serait pas une! Londres sous l'oligarchie et Paris sous la démocratie n'existeraient pas! La monarchie respecte Londres et la République violerait Paris! Énoncer de telles choses suffit; n'insistons pas.

Le 15 avril il pousse ce cri, superbe appel à la concorde :

Combattants! Combattants! Qu'est-ce que vous voulez?
Vous êtes comme un feu qui dévore les blés,
Et vous tuez l'honneur, la raison, l'espérance!
Quoi! d'un côté la France et de l'autre la France!

La répression est terrible et devant les hécatombes le grand Français, dont le cœur saigne, exhale sans répit ses angoisses, sa douleur; il proteste éloquemment contre la loi du talion;

Quoi! bannir celui-ci, jeter l'autre aux bastilles!
Jamais! Quoi! déclarer que les prisons, les grilles,
Les barreaux, les geôliers et l'exil ténébreux,
Ayant été mauvais pour nous, sont bons pour eux!
Non, je n'ôterai, moi, la patrie à personne.

Puis, Paris incendié lui arrache des cris de fureur et d'indignation :

Jeter au feu Paris comme le pâtre y jette,
En le poussant du pied, un rameau de sapin !
Pour qui travaillez-vous?

Mais le poète montre encore plus de pitié que de colère. Il plaide pour l'ignorance :

Je ne sais pas lire, dit l'homme qui va incendier la Bibliothèque.

S'il proclame sans peur ce qui lui semble l'équité il lance un foudroyant réquisitoire contre la Misère et non contre les misérables.

J'accuse la Misère, et je traîne à la barre
Cet aveugle, ce sourd, ce bandit, ce barbare,
Le Passé; je dénonce, ô royauté, chaos,
Les vieilles lois d'où sont sortis les vieux fléaux !
Elles font le jour louche et le regard myope.

Les tragédies de la borne et du mur lui font horreur. Plus que jamais, il proteste contre la peine de mort :

Et je ne pense pas qu'on se tire d'affaire
Par l'élargissement lugubre du tombeau.

L'année 1871 devait être, hélas ! une des plus fatales de l'histoire. Après la lutte fratricide, il y avait des vainqueurs et des vaincus ; c'est-

à-dire d'un côté nulle clémence, de l'autre nul espoir.

Le gouvernement catholique belge fermait aux vaincus ses frontières.

Par une lettre à l'*Indépendance belge*, publiée le 27 mai, Victor Hugo déclare que, puisque toutes les portes sont fermées aux fugitifs, sa maison, à lui, sera leur asile dans Bruxelles, 3, place des Barricades.

Il est enjoint au sieur Hugo de par le Roi
De quitter le royaume. — Et je m'en vais. Pourquoi?
. . . . . .
Je crois au droit d'asile, au peuple, au Dieu clément!
Le clergé s'épouvante et le Sénat frissonne.
. . . . . .
Le despote est partout sur terre, atroce et laid,
Maître par un profil et par l'autre valet.
. . . . . .
Je méprise Basile et dédaigne Scapin.

Tendre une main généreuse aux réfugiés politiques fut jugé criminel et le gouvernement belge expulsait le poète, dont la demeure fut assaillie, durant la nuit du 27 au 28 mai, par la jeunesse réactionnaire. N'avait-il pas écrit :

Si je vois les cachots sinistres, les verrous;
Les chaînes menacer mon ennemi, je l'aime.

Et je donne un asile à mon proscripteur même ;
Ce qui fait qu'il est bon d'avoir été proscrit.
Je sauverais Judas si j'étais Jésus-Christ.

Plusieurs représentants du peuple belge protestèrent contre l'arrêté d'expulsion de Léopold II. L'un d'eux offrit sa maison comme lieu d'asile à l'expulsé.

Victor Hugo les remercia et termina ainsi sa lettre :

Je persiste à ne pas confondre le peuple belge avec le gouvernement belge, et, honoré d'une longue hospitalité en Belgique, je pardonne au gouvernement et je remercie le peuple.

Victor Hugo expulsé de Belgique, le 30 mai, se rendit à Vianden, dans le Grand-Duché de Luxembourg, après avoir dit adieu au roi des Belges :

Roi, tu m'as expulsé, me dit-on. Peu m'importe.
. . . . . .
...J'apprête au progrès sa route dans l'espace ;
Je défends les berceaux et les tombeaux, je passe,
Ayant le vrai, le bien, le beau, pour appétit,
Inattentif aux rois quand ils sont trop petits.

Bientôt, il rentre en France et, dans le *Rappel*

qui reparaît, le premier il demande l'amnistie.

O mes amis, l'amnistie! l'amnistie! Voici l'hiver. L'amnistie !

Faites l'amnistie aujourd'hui, elle est pour vous; faites-la demain, elle est contre vous.

L'amnistie est aussi bien pour ceux qui la donnent que pour ceux qui la reçoivent. Elle a cela d'admirable qu'elle fait grâce des deux côtés.

Il reprend son rêve généreux d'univers pacifié et heureux. Il s'est approché, à Waterloo, du lion de bronze et de cette mâchoire ouverte il a entendu sortir un chant d'oiseau. Un rougegorge avait pris cet antre pour y faire son nid :

... Je compris que j'entendais chanter
L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère
Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

Revenu à Paris, Victor Hugo demeura 66, rue de La Rochefoucauld, puis 21, rue de Clichy.

Son échec à l'Assemblée de Bordeaux, son expulsion de Belgique sont pour lui la consécration du devoir accompli et fièrement il écrit à Mme Paul Meurice :

Vous m'avez vu rentrer dans une apothéose,
Vous me voyez chassé par l'exécration.
En moins d'un an...
J'ai défendu le peuple et combattu le prêtre.
N'est-ce pas que l'abîme est beau, qu'il est bon d'être
Maudit avec Barbès, avec Garibaldi,
Et que vous m'aimez mieux lapidé qu'applaudi ?

Les élections de juillet 1871 sont favorables aux républicains : Thiers a été proclamé président de la République.

Victor Hugo va le voir le 1er octobre 1871, à Versailles, pour lui demander qu'Henri Rochefort ne soit pas déporté.

Je lui ai dit : Il y a entre nous des désaccords auxquels vous tenez et moi aussi, mais des rencontres de consciences sont possibles. A défaut de commutation officielle, il peut y avoir une commutation de fait. Voici ce que j'ai obtenu : Rochefort ne sera pas embarqué...

On sait ce qu'il en advint.

Bientôt les transportés feront route pour Nouméa et pourront reprendre leur hymne :

Oiseaux qui passez, nos chaumières,
Vents qui passez, nos sœurs, nos mères,
Sont là-bas, pleurant nuit et jour;
Oiseaux, dites-leur nos misères!
O vents, portez-leur notre amour!

En **1872** paraît l'*Année terrible* écrite au cours des luttes sanglantes. C'est le patriotisme qui la lui a dictée; il y rend cet hommage à la France :

... Ah! je voudrais,
Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire
Que je te choisis, France, et que, dans ton martyre,
Je te proclame, toi que ronge le Vautour,
Ma patrie et ma gloire et mon unique amour.

Il a cru à la fraternité des peuples, il a rêvé la République universelle et qu'a-t-il vu en cette année terrible? La féodalité avec ses chefs hideux, tatoués de blasons, qui est venue assiéger la cité du progrès, châtier l'esprit moderne et tenter d'étouffer l'avenir.

Mais la victoire ne restera pas aux nations qui luttent pour le Mal. C'est le vaincu qui les poussera au progrès, et il donne cette suprême consolation aux vaillants soldats de France : Gloire aux vaincus!

Le flot monte, le vieux monde est submergé. Le passé effrayé s'écrie : ne va pas plus loin! et le flot montant toujours lui répond :

Tu me crois la marée, et je suis le déluge.

Devant la postérité, le grand poète dresse un témoin grandiose des désastres de son pays et son livre immortel servira la gloire de la patrie!

L'éminent critique, Paul de Saint-Victor, dans un langage digne de celui qu'il juge, écrit :

Grâce à Victor Hugo, notre défaite a son épopée. Jamais la France n'a été glorifiée dans son génie, adorée dans sa beauté, pleurée dans sa chute avec tant de foi, d'espérance et d'amour.

Avec quel mépris indigné le poète déshonore les victoires féroces de la Prusse, destitue les Allemands vautrés sur la terre française :

Soit, princes!...
De l'Alsace aux abois, de la Lorraine en sang,
De Metz qu'on vous vendit, de Strasbourg frémissant,
Vous aurez ce qu'on a des femmes qu'on viole,
La nudité, le lit, et la haine à jamais!

Une pièce de l'*Année terrible*, entre autres, est d'une beauté si pure « qu'on croirait voir un bas-relief antique enchâssé dans un tas de pavés ».

Un gamin de douze ans est pris sur une barricade. On va le fusiller. Il demande à un

officier la permission d'aller rapporter sa montre à sa mère, et promet de revenir :

Va-t'en, drôle! — L'enfant s'en va. — Piège grossier.
Car le petit s'est enfui sans doute.
Et les soldats riaient avec leur officier...
Mais le rire cessa, car, soudain, l'enfant pâle,
Brusquement reparu, fier comme Viala,
Vint s'adosser au mur et leur dit : Me voilà!

Un feu sacré rayonne dans tout le livre, sur ce poème écrit au fond d'un sépulcre.

Un espoir indomptable y règne. « Nous n'avons pas encore fini d'être Français! »

Qui donc a dit : La France tombe!
Demain on verra tout à coup
La grande pierre de sa tombe
Se lever lentement debout.

... César, quel pourboire veux-tu?
— Cinq milliards. — C'est fait, empoche.

Et dans son orgueilleuse tendresse, le poète verse à sa mère blessée, dans son casque brisé, la boisson des forts!

Un pays qui a inspiré de tels chants peut être assuré de revivre. Un proscrit écrit alors, dans un élan d'admiration : Et maintenant, ô nos vainqueurs, il ne vous manque qu'un

rien, un accessoire, je veux dire un poète qui chante vos victoires comme nous en avons un pour pleurer nos désastres.

En **1873**, Victor Hugo ajoute à l'*Année terrible* l'admirable poème : « La Libération du territoire. »

Lui qui, le premier, a jeté le cri de rage et de protestation quand Strasbourg fut mis en croix et Metz au cachot, il ne cesse de conserver aux frères malheureux d'Alsace et de Lorraine l'amour de la patrie et l'espérance dans l'avenir.

Je ne me trouve pas délivré. Non, j'ai beau
Me dresser, je me heurte au plafond du tombeau,
J'étouffe, j'ai sur moi l'énormité terrible.
Si quelque soupirail blanchit la nuit visible,
J'aperçois là-bas Metz, là-bas Strasbourg, là-bas
Notre honneur, et l'approche obscure des combats.

Hélas! aucun sommeil n'est possible avec des plaies comme celles-ci : la Pologne, la Crète, Metz et Strasbourg.

Il ne peut se défendre de penser à nos pères, qui ne craignaient ni la griffe, ni le venin. « Ils auraient mordu dans du fer rouge », dit-il. Il n'oublie pas

Qu'ils enjambaient le Rhin dont nous nous éloignons,
Et que ce n'étaient pas de petits compagnons.

Quand une plaie est faite à la France, écrit-il au Congrès de la Paix, c'est la civilisation entière qui saigne. Que l'on arrive au dénouement : A l'Europe des rois coalisés que l'on fasse succéder l'Europe des peuples unis.

Le 24 mai 1873, M. de Broglie reproche à Thiers de livrer la France aux radicaux.

L'ordre moral vainqueur va renverser le Président; Thiers donne sa démission et Mac-Mahon lui succède : c'est le triomphe de la réaction.

Paraît une nouvelle série de la *Légende des Siècles*.

Le 8 août 1873, Victor Hugo écrit à M. de Broglie :

C'est au membre de l'Académie française que j'écris... La sentence qui frappe M. H. Rochefort n'atteint que sa liberté, le mode d'exécution de cette sentence atteint sa vie. Pourquoi Nouméa?

... Cette peine est commuée en peine de mort. Je signale à votre attention ce nouveau genre de commutation. Il s'agit d'un écrivain... Vous êtes ministre et vous êtes académicien, vos deux devoirs sont ici d'accord et s'entr'aident.

Rochefort dut lui-même, par son évasion, commuer sa déportation en un exil.

A bord de la « Virginie » Henri Rochefort compose ces strophes entre autres :

Le phoque entrevu ce matin
M'a rappelé dans le lointain
Le chauve Rouher aux mains grasses,
Et ces requins qu'on a pêchés
Semblaient des membres détachés
De la Commission des grâces.

. . . . . .

Puisque le vaisseau de l'État
Roule de crime en attentat
Dans une mer d'ignominie,
Puisque c'est là l'ordre moral,
Saluons l'Océan austral
Et restons sur la « Virginie ».

Incorrigible ! Il le dit lui-même, très éprouvé, mais nullement repentant.

La Porte-Saint-Martin veut jouer le drame *Le Roi s'amuse*. Interdiction en vertu d'un arrêté... du gouverneur militaire de Paris !

Le 26 décembre 1873, deux ans après la mort de son fils Charles, Victor Hugo perd son second fils, lui qui jetait ce cri d'angoisse :

Oh ! demeurez, vous deux qui me restez.

Ce qu'il avait redouté s'accomplissait, sa maison désormais était sans enfants.

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Mes parents, mes amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Dans sa tristesse, le poète accablé laisse un instant ses beaux rêves s'évanouir.

Rien n'est certain, tout menace, dit-il. Tout est obscur, mais sombre.

Il pense et il souffre. Ses rêves d'inviolabilité de la vie humaine, d'abolition de la guerre, d'arbitrage entre les peuples et de paix universelle, sont traversés par de vagues flamboiements d'épées.

Entre l'humanité et l'homme, la patrie se dresse, terrible.

En **1874**, Victor Hugo publie l'épopée en prose : *Quatrevingt-Treize*, qui est encore un livre de paix, de conciliation, de justice; les récits de guerre y sont merveilleux. Ce sera son dernier roman.

Puis il écrit ces deux brochures émouvantes : *Mes fils* et *Pour un soldat.*

Au mois de novembre 1874, dans le discours qu'il prononce aux obsèques de Mme Paul Meurice, Victor Hugo rend ce magnifique hommage à la femme de France :

Aux heures où l'histoire devient terrible, on dirait que l'âme de la femme saisit l'occasion et veut donner l'exemple à l'âme de l'homme.

L'antiquité a eu la femme romaine : l'âge moderne aura la femme française. Le siège de Paris nous a montré tout ce que peut être la femme : dignité, fermeté, acceptation des privations et des misères, gaieté dans les angoisses. Le fond de l'âme de la femme française, c'est un mélange héroïque de famille et de patrie.

Déjà, il avait dit à la femme de Paris :

Gloire à vous !
Oh oui, vous êtes le sexe fier et doux,
Ardent au dévouement, ardent à la souffrance,
. . . . . .
Dont l'âme à la hauteur des héros s'élargit.

1875. — Le 30 janvier 1875, l'Assemblée votait la République à *une* voix de majorité. Mais rapidement une majorité républicaine imposante se formait et MacMahon restait seul en

souvenir du 24 mai. Gambetta va le combattre.

Victor Hugo est élu sénateur. Il complète ses *Actes et paroles* en publiant *Depuis l'exil*.

Cette trilogie, écrit-il, *Avant l'exil*, *Pendant l'exil*, *Depuis l'exil* n'est pas de moi; elle est de l'empereur Napoléon III. C'est lui qui a partagé ma vie de cette façon; qae l'honneur lui en revienne. Il faut rendre à César ce qui est à Bonaparte.

Le 29 mars 1875 il prononce un discours sur la tombe d'Edgar Quinet, un homme dont le nom est lié au sien par le malheur et par le génie.

Le poète en lui s'ajoutait à l'historien, dit Victor Hugo, il a dignement vécu dans cette ombre tragique de l'exil où Louis Blanc a rayonné, où Barbès est mort.

Edgar Quinet meurt, mais la philosophie souveraine sort de sa tombe et, du haut de cette tombe, conseille les hommes.

Michelet meurt, mais derrière lui se dresse l'histoire traçant l'itinéraire de l'avenir...

Il ne suffit pas de faire une œuvre, il faut en faire la preuve. L'œuvre est faite par l'écrivain, la preuve est faite par l'homme. Il y a de l'élection dans la proscription. Être proscrit, c'est être choisi par le crime pour représenter le droit. Le proscrit est l'élu du maudit.

1876. — Le 20 janvier 1876, ont lieu les obsèques de Frédérick Lemaître.

Toutes les illustrations dans les lettres, dans les arts, tous les artistes de tous les théâtres de Paris étaient là! Plus, cinquante mille inconnus, tant l'artiste était populaire.

Les autres acteurs, ses prédécesseurs, dit Victor Hugo, ont représenté les rois, les pontifes, les capitaines, ce qu'on appelle les héros; lui, grâce à l'époque où il est né, il a été le peuple. Pas d'incarnation plus féconde et plus haute. Étant le peuple, il a été le drame; comme le peuple, il a été la tragédie et il a été aussi la comédie. De là sa toute-puissance; car l'épouvante et la pitié sont d'autant plus tragiques qu'elles sont mêlées à la poignante ironie humaine.

Victor Hugo, nommé délégué de Paris aux élections sénatoriales, avait adressé aux délégués des 36 000 communes de France un retentissant appel en faveur de Paris qui venait d'être décapité et de la République qui était attaquée.

Il y a cinq ans, dit-il, des ennemis violèrent la France prise au piège et, après avoir soufflé sur l'empire qui disparut, se ruèrent sur Paris.

Paris a eu des ennemis ailleurs qu'à l'étranger. On lui a jeté tous les affronts. Qu'importe? En lui ôtant

son diadème de capitale de la France, ses ennemis ont mis à nu son cerveau de capitale du monde...

... Aujourd'hui, que nous demande l'héroïque ville? Rien pour elle, tout pour la patrie.

. . . . . .

Ceux qui rêvent d'abolir la République se trompent. La République préexiste. Elle est de droit naturel.

Les monarchies peuvent avoir leur raison d'être, tant que le peuple est petit. Parvenu à une certaine taille, le peuple se sent de force à marcher seul, et il marche... Acceptons la virilité. La virilité, c'est la *République!...*

Il élève la voix au secours de la Serbie :

Il devient nécessaire, dit-il, d'appeler l'attention des gouvernements européens sur un fait tellement petit, à ce qu'il paraît, que les gouvernements semblent ne point l'apercevoir. Ce fait, le voici : on assassine un peuple. Où? En Europe. Ce fait a-t-il des témoins? Un témoin, le monde entier. Les gouvernements le voient-ils? Non.

Il avait dit encore :

Les petits doivent être sacrés aux grands, et c'est du droit de tous les faibles que se compose le devoir de tous les forts.

En mai 1876, de nouveau, il demande l'amnistie.

... Souvenez-vous que je suis le porte-parole de la clémence, et que, si la clémence est une imprudence,

VICTOR HUGO GRAND-PÈRE

(Photog. GARNIER.)

c'est une belle imprudence... que celui qui a souffert, a droit de protéger ceux qui souffrent, que c'est un proscrit qui vous parle pour des vaincus...

Une fois de plus, l'amnistie fut rejetée.

Le 10 juin 1876 ont lieu les obsèques de Mme George Sand, à Nohant :

Dans ce siècle qui a pour loi d'achever la révolution française et de commencer la révolution humaine, disait le poète, l'égalité des sexes faisant partie de l'égalité des hommes, une grande femme était nécessaire.

... George Sand meurt, mais elle nous lègue le droit de la femme puisant son évidence dans le génie de la femme, c'est ainsi que la révolution se complète...

Il lui avait écrit un jour :

Vous, de votre vie vous avez fait une lumière. Vous aurez dans l'avenir l'auréole auguste de la femme qui a protégé la Femme. Votre admirable œuvre tout entière est un combat : et ce qui est combat dans le présent est victoire dans l'avenir.

1877. — Le 26 février 1877, jour anniversaire de la naissance du poète, paraissent les volumes de la 2e série de la *Légende des Siècles*.

Le 14 mai, voici l'*Art d'être grand-père*, où apparaît triomphalement sa tendresse native :

Déjà, en juillet 1836, il écrivait de Saint-Valéry-en-Caux son tendre poème *A des oiseaux envolés*, qui fait pressentir le grand-père si bon, si indulgent, qu'il deviendra plus tard :

Enfants! — Oh! revenez! Tout à l'heure, imprudent,
Je vous ai de ma chambre exilés en grondant
. . . . . .
J'ai dit : Allez vous-en! laissez-moi seul! Pauvre homme!
Seul! Le beau résultat! le beau triomphe! seul!
. . . . . .
Espiègles radieux que j'ai fait envoler,
Oh! revenez ici chanter, danser, parler.
. . . . . .

L'aïeul attendri retrouve aujourd'hui ses deux expressions habituelles, l'affection et la colère : la colère contre les dogmes qui font du nouveau-né un être chargé de souillures, un criminel, un damné :

Ainsi, l'innocent que voilà c'est le péché!
Toute femme est la honte, une seule exceptée.
...Le mal est dans les nouveau-nés!
Oh! quel sinistre affront! Prêtres infortunés!
. . . . . .
Le couple a tort, le fruit est vil, le germe nuit.
De l'enfant qui la souille une mère est suivie.
Ils sont les justiciers de ce crime, la vie!

L'affection pour l'enfant qu'il chérit, qui est partout dans son œuvre;

Encore adolescent il disait tendrement de l'enfance :

Age serein où l'âme, étrangère à l'envie,
Se prépare en riant aux douleurs de la vie,
Prend son penchant pour guide, et, simple en ses trans-
[ports,
Fait le bien sans orgueil et le mal sans remords!

Père heureux, il dira de l'enfant :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers.

Enfin, dans son exquise bonhomie de poète de 75 ans, les « divins vacarmes » l'amusent, il dit que les tapageurs

Bourdonnent à la vitre immense du printemps.

Il s'excuse d'être aussi indulgent :

L'adorable hasard d'être aïeul est tombé
Sur ma tête, et m'a fait une douce fêlure.

L'adversité venue au cours de la vie : Une

fille déjà envolée, une autre privée de raison, ses deux fils enlevés sur le seuil de la patrie recouvrée ; il devait en naître une adoration de l'aïeul pour ses petits-enfants. Et sa petite-fille lui apporte d'incomparables consolations :

Elle dort; ses beaux yeux se rouvriront demain,
Et mon doigt qu'elle tient dans l'ombre emplit sa main;

Le grand-père lit des journaux, des journaux cléricaux ; tous l'insultent...

Cependant l'enfant dort, et, comme si son rêve
Me disait : Sois tranquille, ô père, et sois clément!
Je sens sa main presser la mienne doucement.

Le 16 mai 1877, Mac-Mahon tentait un essai de coup d'État ; il chassait les ministres républicains et donnait le pouvoir à M. de Broglie.

A la réunion des gauches du Sénat, le poète prend la parole :

Surveillons plus que jamais le pouvoir, dit-il ; dans la situation où nous sommes, toute la défiance que vous montrerez au nouveau ministère, vous sera rendue en confiance par la nation... La justice triomphera de la magistrature. La conscience humaine triomphera du clergé. La souveraineté nationale triomphera des dictatures, cléricales ou soldatesques...

Soyons fidèles à tous nos devoirs et à tous nos droits.

Gambetta, de son côté, dénonce le « gouvernement des curés ».

Le 17 juin, le maréchal adresse un message au Sénat, demandant la dissolution de la Chambre. La Chambre déclare que le ministère n'a pas la confiance de la nation.

La Chambre est dissoute. La lutte électorale va commencer. A Lille, Gambetta prononce ces paroles célèbres à l'adresse de Mac-Mahon : « Il faut se soumettre ou se démettre. »

Le 1er octobre 1877, Victor Hugo fait paraître le tome Ier de l'*Histoire d'un crime* avec cette note :

Ce livre est plus qu'actuel; il est urgent.
Je le publie.

V. H.

et précédé de cette Préface :

Ce livre a été écrit il y a vingt-six ans, à Bruxelles, dans les premiers mois de l'exil. Il a été commencé le 14 décembre 1851, le lendemain de l'arrivée de l'auteur en Belgique, et terminé le 5 mai 1852, comme si le hasard voulait faire contre-signer l'anniversaire de la mort du premier Bonaparte par la condamnation du second... Le récit du coup d'État a été écrit par une main chaude encore de la lutte contre le coup d'État. Le proscrit s'est immédiatement fait historien. Il empor-

tait dans sa mémoire indignée ce crime, et il a voulu n'en rien laisser perdre...

La suite et la fin paraîtront le 2 décembre.

Date convenable.

Et l'*Histoire d'un crime* parut ainsi en deux volumes divisés en cinq journées : Le guet-apens, la lutte, le massacre, la victoire, la chute.

Le 4 octobre, le suffrage universel envoyait 300 républicains à la Chambre nouvelle. Thiers était mort la veille des élections.

En novembre 1877 avait lieu une nouvelle reprise d'*Hernani*. Le 11 décembre, Victor Hugo offrait à ses interprètes et à la presse un grand banquet à l'occasion de cette reprise, dans laquelle Sarah Bernhardt jouait doña Sol et Mounet-Sully, Hernani.

Vous avez dépassé et éclipsé Mlle Mars, dit le poète à son héroïne. Ceci est de la gloire; vous vous êtes vous-même couronnée reine.

Le 13 décembre Mac-Mahon se soumettait, en effet, en appelant M. Dufaure. Avant un an il se démettra.

1878. — Le 24 février 1878 on inaugurait

le tombeau de Ledru-Rollin, « le tribun », dit Victor Hugo.

« Citoyens, c'est une grande chose qu'un grand tribun. C'était, il y a quatre-vingt-dix ans, Mirabeau; c'était hier Ledru-Rollin; c'est aujourd'hui Gambetta. Ces puissants orateurs sont les athlètes du droit. »

Paraît *le Pape*. Le poète s'installe avenue d'Eylau, 130; ce sera son dernier domicile.

Le 12 octobre, l'avant-veille des élections, une réunion a lieu pour soutenir la candidature de Jules Grévy :

Le nommer, dit Victor Hugo, c'est réélire en lui la Chambre dont il fut le président. Vous le nommerez. Le pays va rappeler cette Chambre si étrangement congédiée.

Le surlendemain Jules Grévy était élu président de la République à une immense majorité.

En **1879** paraît la *Pitié suprême*. La pitié est la vertu dominante du génie de Victor Hugo. Elle est son inspiratrice; elle n'a connu d'abord que les petits, les souffrants, les misérables; aujourd'hui elle s'étend jusqu'aux oppresseurs, jusqu'aux tyrans.

D'où vient le despote et qui le produit? Le milieu corrompu où il s'est formé. L'adulation sucée avec le lait. L'encouragement de la servilité qui l'entoure. Puis le vertige de la toute-puissance sans obstacle et sans garde-fou.

Notre fragilité redoutable et frivole
Se mêle, ombre terrestre, à sa blanche auréole.

Bercé dans une pourpre inhumaine, le cœur endurci, la conscience éteinte, la raison vacillante,

Son pouvoir est un champ que la mort ensemence.
Mais, qu'importe, tout ce peuple est à lui.

Le 13 octobre 1879, au théâtre des Nations, avait lieu la centième représentation du drame *Notre-Dame de Paris*, remis à la scène par M. Paul Meurice. Victor Hugo y assista. Ce fut alors que Mme Marie Laurent salua le poète des beaux vers de Théodore de Banville. Cette dernière strophe est restée célèbre :

Parle ! toi qui toujours soutenant ce qui penche,
Opposas la Justice à la Fatalité,
Toi qui sous le laurier lèves ta tête blanche,
Génie entré vivant dans l'immortalité !

Le 26 février **1880** avait lieu le cinquantenaire d'*Hernani*, les noces d'or du drame. Ce fut une grande solennité. Sarah Bernhardt couronnant le buste du poète récita les beaux vers de François Coppée « La bataille d'Hernani », qui renferme cette superbe apostrophe :

Vieux chêne plein d'oiseaux, sens tressaillir tes
[branches.

Toute la littérature française fêta, dans un fraternel banquet, le poète immortel.

Le 27 décembre 1880, la ville de Besançon célébrait l'inauguration d'un cartouche commémoratif placé sur la façade de la maison où est né le poète. Une lyre sur laquelle montent deux branches de laurier d'or dresse ses cinq cordes au-dessus de cette simple inscription :

VICTOR HUGO

26 FÉVRIER 1802

La lyre est couronnée par la rayonnante figure d'une République étoilée.

Mais l'œuvre du poète n'est pas terminée.

En cette année 1880, paraissent *Religions et Religion*, puis l'*Ane*, satire admirable du pé-

dantisme, encadrée dans un poème éblouissant. Devant le pédant, se dresse l'Ane qui le coiffe de son bonnet.

Entre temps, se faisait l'expédition de Tunisie, et des élections nouvelles assuraient la République.

1881. — Le dimanche 27 février 1881 est une date mémorable. Ce fut une des grandes journées du siècle. Paris, et avec Paris la nation entière, les députations de l'étranger, la jeunesse, cette « France en fleur », tout un peuple a fêté l'entrée de Victor Hugo dans ses quatre-vingts ans.

Un groupe de petits enfants vint d'abord saluer le bon grand-père.

La porte-bannière récita les jolies strophes de Catulle Mendès :

Nous sommes les petits pinsons,
Les fauvettes au vol espiègle
Qui viennent chanter des chansons
A l'Aigle !

Puis, derrière le Conseil municipal, se déploya un long cortège : de midi à la nuit, sans relâche, le flot de la population n'a cessé de

défiler devant la maison du poète, au cri de : Vive Victor Hugo !

De nombreux groupes apportent des fleurs, des couronnes et des palmes.

Victor Hugo, dit un témoin, salué, acclamé par les enfants, par les hommes, par les vieillards, souriant à leurs sourires, c'est un des spectacles les plus nobles que la France nous ait encore donnés, et, si c'est une date mémorable dans la vie du poète, c'est une date à jamais illustre dans notre histoire nationale.

L'apothéose ! C'est le nom qui est resté à cette inoubliable journée.

Une grande matinée avait été organisée au Trocadéro sous la présidence de Louis Blanc au bénéfice des pauvres de Paris, qui ne devaient pas être oubliés.

Dans cette année 1881, paraissent les *Quatre Vents de l'Esprit :* divisés en quatre livres, — le livre satirique, le siècle — le livre dramatique, la femme — le livre lyrique, la destinée — le livre épique, la révolution.

Ernest Renan disait alors :

Victor Hugo est comme un dieu qui serait en même temps son prêtre à lui-même. Il est devenu un sym-

bole, l'affirmation de l'idéalisme et de l'art libre. A mesure qu'il avance dans la vie, le grand idéalisme qui l'a toujours rempli s'élargit, s'épure !

En **1882**, se donne la deuxième représentation du drame *Le Roi s'amuse*, dont la première avait eu lieu cinquante ans auparavant ! Le 22 novembre 1882, après le 22 novembre 1832 !

Got jouait Triboulet qu'avait joué Ligier; Febvre, Saltabadil, après Beauvallet; Mounet-Sully, François Ier, après Perrier; Maubant, de Saint-Vallier, après Joanny; Mlle Bartet, Blanche, après Anaïs; Jeanne Samary, Maguelonne, après Mlle Dupont.

Triboulet effraya toujours ses interprètes. Got s'en acquitta avec une grande puissance.

On applaudit à cette allusion aux cheveux blancs du poète :

Nous avons tous les deux au front une couronne
Où nul ne doit lever des regards insolents,
Vous de fleurs de lys d'or et moi, de cheveux blancs.

Ce fut la revanche éclatante d'un chef-d'œuvre.

On ne pourra plus dire, s'écriait joyeusement Auguste

Vacquerie, que le laurier ne croît que sur les tombes. Cette soirée fut l'apothéose d'un vivant.

Le 12 décembre 1882 avaient lieu les obsèques de Louis Blanc.

C'est une lumière qui s'éteint, dit Victor Hugo. Mais les hommes comme Louis Blanc meurent sans disparaître, leur œuvre les continue. Elle fait partie de la vie même de l'humanité,.. Il a servi le peuple et il l'a aimé.

Dans cette année 1882, avait été publié *Torquemada*, drame qui ne devait pas être représenté.

En **1883**, parut la dernière partie de la *Légende des Siècles*. Victor Hugo avait commencé dans l'exil ce poème sacré auquel « ont travaillé le ciel et la terre ». C'est dans la patrie qu'il l'acheva.

Son infatigable génie, dit son éloquent critique Paul de Saint-Victor, s'est fortifié au lieu de s'affaiblir avec l'âge. Son crépuscule a l'éclat du midi le plus rayonnant. Cette veine épique, que l'on pouvait croire épuisée après de tels épanchements, se remet à bouillonner et à ruisseler comme d'une source qui contient des fleuves !

A la fin de 1883, Gambetta mourait.

1885. — Le vendredi 22 mai 1885, à une heure et demie de l'après-midi, Victor Hugo rendait le dernier soupir, à l'âge de 83 ans 2 mois 26 jours.

Son acte de décès fut rédigé à la mairie du XVIe arrondissement, le 23 mai, à onze heures du matin.

Il s'en est allé « dans la saison des roses », ainsi qu'il l'avait prophétisé.

Au lendemain de sa mort, le Panthéon était rendu à sa destination primitive et légale : un lieu de sépulture non confessionnel, ainsi que l'avait décrété l'Assemblée nationale de 1791.

Il était juste que l'édifice national, que la Révolution française avait « destiné à recevoir les cendres des grands hommes, à dater de l'époque de la Liberté française », fût rouvert par lui et pour lui.

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,

La Reine de nos Tyrs et de nos Babylones,
Cette couronne de colonnes,
Que le soleil levant redore tous les jours!

Le grand poète avait écarté le prêtre qu'il redoutait.

Deux inviolabilités, a-t-il écrit, sont les deux plus précieux biens d'un peuple civilisé, l'inviolabilité du territoire et l'inviolabilité de la conscience.

.....Est-ce que cet homme
Qui sait mal, et qui fait exprès de mal savoir.
. . . . . .
Qui tarife l'autel, l'antienne, l'oraison,
Qui, par devant superbe et vendu par derrière,
Offre au riche et refuse au pauvre sa prière,
Si le pauvre ne peut le payer assez cher;
. . . . . .
Qui repaierait Judas et reclouerait Jésus,
. . . . . .
Dis, est-ce que moi, pâle et flottant passager,
Qui veux la clarté vraie et non la lueur fausse,
Je dois faire appeler cet homme sur ma fosse?

Par son testament, le poète refusa les oraisons de toutes les églises. « Pour ces grands hommes, dit Ernest Renan, la façon épurée dont ils se figurent les choses divines ne leur permet pas de désirer les rites ordinaires. » On

n'enferme pas un dieu dans un dogme : c'est une cause d'éloignement.

Celui qui avait dit à ses heures dernières :

Je rêve l'équité, la vérité profonde,
L'amour qui veut, l'espoir qui luit, la foi qui fonde,
Et le peuple éclairé plutôt que châtié;
Je rêve la douceur, la bonté, la pitié,
Et le vaste pardon...

repose au Panthéon où tout un peuple l'a conduit.

En 1889, une Exposition magnifique s'ouvrait à Paris pour célébrer avec le plus d'éclat possible le centenaire de la Révolution Française. Il lui manqua son Poète.

A la mort de Victor Hugo sonna le glas du XIXe siècle : siècle immense qui va de Bonaparte à Pasteur, qu'ouvrent et que ferment deux conquérants — l'un dans la mort, l'autre dans la vie — et que le Poète illumine de la splendeur de son génie.

« Voilà trois siècles, a-t-il écrit, que Paris prodigue la libre pensée aux hommes : au

XVIe siècle, par Rabelais; au XVIIe, par Molière ; au XVIIIe par Voltaire. » La postérité dira : « au XIXe siècle, par Victor Hugo, qui a commandé au monde par l'esprit ». Le poète a grandi avec son siècle.

Nous les avons vus tous deux sortir des éblouissements que leur apportaient, dans les premières années, les gloires de l'empire; échapper aux séductions de l'ancienne monarchie qui semblait résumer leur idéal de liberté, puis s'acheminer vers la démocratie.

Dès lors, le Poète marche toujours en avant vers les croyances républicaines; son esprit altéré de justice, ennemi de tout despotisme, lui donne une vaillance qu'il gardera jusqu'à la dernière heure pour lutter contre les abus de la force.

Dans les années cruelles, son vers vengeur a ranimé les courages, flétri les indignités, élevé les cœurs à la hauteur de l'insulte ou de la douleur. Durant la longue période d'exil, Victor Hugo fut un suprême exemple : il rendit l'espoir aux découragés et aux faibles et fut pour tous le prophète de la victoire finale. Après l'exil, il a été le soleil qui réchauffait l'âme

attiédie ou endolorie ; il a fait revivre, superbe, la France, un instant humiliée.

Son action littéraire fut immense ; il a fait resplendir merveilleusement la langue française ; de ses mains généreuses il a forgé, pour les faibles, contre toutes les tyrannies, des mots de combat, et son arsenal de guerre défensive est d'une puissance colossale ; ses discours enflammés, son vers fulgurant ont fourni des armes au peuple. Mais la magie de l'écriture, la luxuriance de l'imagination, la forme étincelante ne tiennent que la seconde place dans cette œuvre qui est, avant tout, humaine.

Son nom a été le symbole glorieux de la vengeance nationale contre le parjure, et pour flétrir l'usurpateur qui outrage le peuple, il fait gronder le tonnerre d'un Jupiter vengeur et les échos répètent sans fin l'éclat de ses anathèmes.

Bien loin d'avoir ravi Victor Hugo à la poésie, la politique a fait de lui l'apôtre de la Liberté, le champion de la Justice, le plus génial défenseur de la Démocratie. Comme un phare protecteur, d'une irradiation extraordinaire, du haut de son rocher de Guernesey, il jetait à

ceux qui allaient sombrer dans le gouffre un éclair de vérité qui les sauvait du naufrage.

Son idéal de fraternité, son amour passionné de la patrie, son infatigable dévouement aux opprimés et aux vaincus lui ont valu, autant que sa gloire de poète, l'admiration du monde entier. Il est le précurseur du règne de la Justice; il a dit :

> Je suis celui qui hâte l'heure
> De ce grand lendemain, l'humanité meilleure!

Sa mort a mis en deuil toutes les nations civilisées. A toutes il a montré la voie pour la marche en avant de l'humanité. Et si ce sommet géant a disparu en s'abîmant dans l'immortalité, il a laissé sur le ciel de l'Avenir une trace ineffaçable.

De **1885** à **1902** fut publiée, par les soins de M. Paul Meurice, la série magistrale des Œuvres posthumes : *Choses vues*, *Dieu*, *La Fin de Satan*, *Toute la Lyre*, *Le Théâtre en liberté*, *En voyage : France et Belgique*, *En voyage : Alpes et Pyrénées*, *Les années funestes*, *Tas de pierres* et *Dernière Gerbe*.

Le 26 février 1902, jour du Centenaire, avait lieu l'inauguration solennelle du Monument élevé place Victor-Hugo, et s'ouvrait, place des Vosges — ci-devant place Royale — dans l'ancienne demeure du Poète, le Musée municipal Victor Hugo.

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 41808.

MAR 23 1960

PQ
2296
C45

Chmielenski, Constant
Le siècle de Victor Hugo

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY